U d'/of OTTAWA
39003003338612

UofC

1815 ed. Q 22

SATIRES

Paris. — Imp P.-A. BOURDIER et C^e^, rue Mazarine, 30.

SATIRES

PAR

LOUIS VEUILLOT

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

J. E. MATTE
LIBRAIRE
20 RUE DE LA FABRIQUE
QUÉBEC

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES
(NOUVELLE MAISON)
RÉGIS RUFFET ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS
38, RUE SAINT-SULPICE

BRUXELLES
PARVIS Ste-GUDULE, 4

LYON (ANCIENNE MAISON), RUE MERCIÈRE, 49

1854

Réserve de tous droits

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2471
.V7S38
1864

AVANT-PROPOS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION

En publiant ces essais, je m'étais proposé un but principal que je n'atteindrai pas. Décréditée, non détrônée, la poétique qui donnait tant d'espérances il y a trente ans, ne donne aujourd'hui que les spectacles d'une vilaine fin de règne. Les modèles ont vieilli sans enfanter; nous en sommes aux plagiats sordides, aux fantaisies de décadence, à l'extrême lassitude, à l'immense mépris. J'espérais provoquer une controverse sur les causes de ce vaste avortement. Il n'en a pas été question, même de loin. Est-ce uniquement ma faute?

Je le croirais, si la critique avait absolument méprisé mon ouvrage. Je croirais que ma bonne volonté m'a par trop abusé sur ce que je peux faire et n'a produit qu'un de ces actes sans caractère auxquels le bon sens public refuse silencieusement toute attention. Mais ce n'est pas le silence que j'ai rencontré. Un assez grand nombre de censeurs se sont occupés de mes *Satires;* du moins ils en ont écrit le titre, comme s'ils les voulaient examiner. Écoutons les plus importants, et voyons ce qu'est devenue la critique littéraire.

Au nombre des importants, il faut ranger M. Sarcey, puisqu'il a fini par apprendre son nom au public. M. Sarcey est grand dévot de Voltaire, qu'il encense perpétuellement, sans en obtenir pourtant beaucoup de grâces. A propos de mon livre, il n'a pris soin que de venger le dieu Voltaire, non par des réflexions sur son mérite, qu'il semble à peu près ignorer, mais en me disant considérablement d'injures; et ces injures, il les a rimées ; trait de simplicité étonnante ! Je n'ai rien trouvé dans les vers de

M. Sarcey qui pût m'enseigner à corriger les miens. Comme thuriféraire, il brûle du goudron au lieu d'encens; comme critique, il est plus primitif encore : c'est l'injure à l'état simple, sans aucune marque d'outil. Si j'examinais les œuvres de M. Sarcey, je m'appliquerais à dire où sa langue fourche et en quoi son jugement s'égare; je tâcherais de lui apprendre à penser honnêtement et à parler correctement. Voilà le beau et difficile métier du critique. M. Schérer, à qui je viendrai plus loin, en a l'instinct; M. de Mazade, de qui je vais parler, injurie avec un certain art; M. Sarcey me paraît purement machinal.

M. Charles de Mazade, livré à lui-même, saurait peut-être fournir quelques semblants d'idées. Malheureusement ce gentilhomme est employé de la *Revue des Deux Mondes;* il a, comme M. Sarcey, une idole à venger : c'est M. Buloz, qui lui fait gagner sa vie.

Chacun sait que la *Revue des Deux Mondes* possède une grande quantité de moules de toutes formes et de toutes dimensions, où les

employés fixes sont dressés à couler instantanément des pâtes et des gélatines de toute espèce et de toute couleur. Il suffit que M. Buloz indique le moule, la pâte et la couleur, et c'est fait. M. de Mazade m'a coulé d'une affreuse pâte du noir le plus foncé. Cet horrible mélange, dit-on, ne lui avait encore servi qu'une fois, pour Madame Sand, infidèle à la *Revue*. J'ai patiemment cherché là-dedans quelque chose dont je pusse faire mon profit, je n'y ai guère trouvé que des injustices immodestes. M. de Mazade m'impute à crime d'avoir fait des vers. Personne n'est coupable de faire des vers ! On est coupable seulement de la matière et de la façon. Ainsi M. Sarcey vante Voltaire, c'est mal; il le vante en vers très-plats, c'est très-mal. Me suis-je donné les mêmes torts?

J'ai dit :

> Qui décrira Buloz, et d'un sifflet aigu
> Chantera comme il faut Mazade.....

Est-ce indécent ? Est-ce plat, contraire à la

morale et au génie de la langue ? Il le faudrait montrer ; mais M. de Mazade ne me montre que de longues imprécations contre la méchanceté qui m'inspire des vers. Cela me semble inique. Dans les grands hommes de Vapereau, il est dit que M. de Mazade, arrivant tout frais du Quercy, a laissé échapper un volume de roucoulements. Or, de qui Vapereau tient-il ce détail, si ce n'est de M. de Mazade lui-même ? Donc, M. de Mazade est loin de s'estimer le dernier des hommes pour avoir rimé ! Et moi je croirais qu'il ressent plutôt le chagrin de ne rimer plus, et que c'est là ce qui constitue sa physionomie particulière. J'ai eu l'honneur de voir M. de Mazade plusieurs fois. Il était grêle et doux, et il avait remarquablement l'air malheureux d'un poëte tombé dans la prose. A la vérité, quelle prose !

M. de Mazade me semble passer les bornes, lorsqu'après m'avoir refusé absolument tous les dons du poëte, — ce qui est son droit et peut-être la vérité, — il m'en attribue les colères et les proverbiales rancunes. Il m'accuse d'esprit de vengeance envers certains sujets que j'ai trouvés bons

pour la satire. J'ai su, dit-il, que Gustave Planche avait opiné contre un travail dont je désirais l'insertion dans la *Revue des Deux Mondes*, et c'est pourquoi j'ai chanté Gustave Planche et M. Buloz. Voilà une fâcheuse invention ! Que penserait M. de Mazade si je prétendais qu'il me barbouille si furieusement par dépit de s'être vu lui-même un sujet de satire ? Les écrivains de la *Revue des Deux Mondes* mettent trop la critique sur ce mauvais pied-là. Ils soupçonnent toujours quelque tendresse méprisée dans l'âme des écrivains qui témoignent peu d'estime pour la tenue et les assortiments de leur maison, et ils insinuent que les plus révoltés serviraient avec eux, si M. Buloz les voulait regarder, comme on dit, d'un bon œil. L'imputation est très-basse ; mais, de plus, elle ne saurait m'être appliquée. La *Revue* m'a été gracieusement ouverte ; quand j'ai voulu entrer, je n'ai rien laissé à la porte. En plein sanctuaire, j'ai glorifié les jésuites et légèrement écorniflé plusieurs dieux de l'endroit. Le refus que m'a fait une fois M. Buloz n'est point ce qui nous a brouillés, si tant est

que nous soyons aujourd'hui plus brouillés que nous n'étions alors amis. Sans me dire de qui il les tenait, il m'a donné les raisons de son refus ; des raisons littéraires. Il en avait d'autres, peut-être ! Dans la pièce que je lui offrais, passait un souffle politique auquel déjà M. Buloz n'offrait plus les ailes de son moulin. Mais enfin, ses raisons littéraires étaient bonnes. Je l'en ai complimenté, un peu surpris. Il a reçu mon compliment et s'est gardé le secret; et moi, j'ai gardé mon travail, utilement corrigé sur les indications de M. Buloz, ou plutôt de Gustave Planche, à qui je ne savais pas être si obligé.

Et quand même je l'aurais su ! En quoi ces justes notes d'Aristarque vulgaire devaient-elles m'empêcher de trouver d'ailleurs Gustave Planche un écrivain lourd, M. Buloz un directeur de littérature borné, et la *Revue des Deux Mondes* un réservoir de scepticisme pernicieux ? Je l'ai toujours dit, et M. Buloz et M. de Mazade l'ont entendu de leurs oreilles. J'ai bien, je pense, sur M. Buloz et sur ses gens le droit que M. Bu-

loz et ses gens exercent sur moi ? Le poëte Mazade s'étonne ingénument de la liberté dont j'use, dit-il, envers tout le monde. On y a su mettre bon ordre, à cette liberté ! Mais lui-même, le poëte Mazade, quand il a l'obédience ou le *placet* de M. Buloz, que fait-il? Quoi ! je ne serais pas l'égal de M. le directeur Buloz ou de M. le poëte Mazade? Et nos grands principes de 89, et notre sainte liberté de penser, poëte Mazade, qu'est-ce que nous en faisons ?

Je passe à M. Edmond Schérer :

. . . . . Et Schérer, pourtant dur !

Celui-ci n'est pas poëte, comme l'ancien M. de Mazade et comme le futur M. Sarcey. Il est simplement prosateur et penseur ; prosateur et penseur de Genève, jadis quasi ministre du saint Évangile, aujourd'hui à peine socinien ; et je n'y perds rien en fait d'hyperboles d'exécration ! En vérité, si M. Schérer était encore chrétien, c'est bien lui que je pourrais appeler mon

« frère séparé. » Il me refuse tout, les sentiments humains et l'orthographe, et ne m'accorde « pas même des *idées saugrenues* comme « celle des de Maistre et des Bonald. » Terrible homme !

Néanmoins M. Schérer a une vue de ce que doit être la critique. Il lit un livre, il motive ses objections, il les rattache à de certains principes. S'il pouvait élever un peu son goût par l'étude de bons écrivains, et surtout s'il savait dompter sa passion, il y aurait en lui l'étoffe sinon d'un juge, du moins d'un bon rapporteur. Mais cette haine bizarre, cette furie qui l'affole lorsqu'il me rencontre, le réduit, comme le poëte Mazade, aux proportions du plus mince cogne-fétu.

Il me refuse tout et ne me fait grâce de rien. Il s'arrête sur mon ignorance, et en étale des preuves, hélas ! qui m'amusent trop moi-même pour m'inspirer comme il faudrait l'amour de l'étude. On en va juger. Et puisse l'attention que je donne aux critiques de M. Schérer adoucir cet adversaire déréglé et me le concilier

un peu! Je crains qu'il ne finisse par se faire mal.

1° J'ai dit de certains académistes :

Flamines enrhumés de l'autel d'Apollon.

« Apollon, dit le savant antiquaire Schérer, « n'avait pas de flamines. »

Eh bien ! je l'ignorais. A présent, je le sais pour toujours. Néanmoins, je laisse à Apollon ses flamines qu'il tient de moi seul. A propos du dieu des vers, une licence poétique est permise, — et il me semble que je peux donner à Apollon des flamines, pour lui montrer mon estime, comme M. Schérer prête à Joseph de Maistre et à Bonald des « idées saugrenues, » pour me montrer son mépris.

2° J'ai dit, au triomphe de Pétrarque :

Et du haut des balcons, à son aspect, les dames
Effeuillaient des camélias.

« Le camélia, dit le savant botaniste Schérer, « n'a été introduit en Europe que quatre siècles « plus tard. »

Un anachronisme de quatre siècles, et sur un point de cette importance, c'est accablant ! Mais M. Schérer en est-il bien sûr? Assistait-il à la cérémonie? Peut-il affirmer que le camélia n'a pas été introduit une première fois par le fameux voyageur Marc-Paul, ou par quelque autre, à temps pour être effeuillé sur Pétrarque? Dans les catastrophes de la fin du moyen âge, tant de choses se sont perdues ! Et, enfin, il est certain que plusieurs des dames qui fleurissaient l'auteur du *Canzoniere,* étaient des dames « au camélia. » Tout considéré, je conserve le camélia comme un symbole nécessaire dans la pompe triomphale de la poésie amoureuse. Mais, en même temps, combien j'honore l'érudition de M. Schérer !

3° J'ai dit, parlant des poëtes libres qui ne se refusent pas de tondre le pré Monthyon :

La pie est leur oiseau, car elle sait compter.

« La pie, dit le savant ornithologiste Schérer, vole, mais ne compte pas. »

Pardon ! la pie vole, c'est vrai, témoin la Pie voleuse; mais elle compte aussi : elle compte jusqu'à trois, peut-être jusqu'à cinq. Tous les paysans le disent, et si Aristote s'en tait, c'est que le stagyrite a voulu rabaisser la pie. Du reste, les poëtes très-libres qui s'approprient le fourrage du bonhomme Monthyon ne font pas une action régulière, et la pie est toujours leur oiseau. Je laisse compter la pie.

4° J'ai dit, préface des *Filles de Babylone :*

Daniel obtint de Cyrus le décret qui mit fin à la captivité.

« Où, dit le savant exégète Schérer, M. Veuillot « a-t-il pris cela ? »

Ma foi, j'ai pris cela dans le livre d'Esdras, tout au commencement, où le décret de Cyrus est rapporté, et dans Flav. Josèphe. Si M. Schérer conteste le livre d'Esdras, et s'il rejette le témoignage de Flavius Josèphe, ce n'est point

mon affaire. J'accepte toute la sainte Écriture et je profite de mon ignorance pour ne pas même m'enquérir de ce que prétendent y raturer les gens de Genève qui suivent la lumière de M. Renan. Mais que M. Schérer prenne garde! Bertholdt lui-même — il sait bien, le grand Bertholdt, un Allemand! — avoue que Daniel, par son crédit, contribua beaucoup au fameux édit de Cyrus.

La science biblique de M. Schérer me fait une autre avanie sur le nom de *Filles de Babylone,* appliqué par moi, d'après l'Écriture, aux nations coupables et réprouvées : « Les filles de Baby-« lone, dit-il, sont *tout simplement* une expres-« sion hébraïque pour désigner les *habitants* de « la ville *en question.* » Joli français! Et l'objection est encore plus malheureuse dans le fond que dans la forme. M. Schérer, qui m'apprend qu'Apollon n'avait pas de flamines, me permettra de lui rappeler que Babylone, comme Babel, signifie *confusion*, c'est-à-dire royaume du mal; ce qui permet d'étendre à tous les impies la qualité de citoyens de « la ville en question. »

Voilà pourquoi la métropole du royaume, la ville même de Babylone, est appelée fille de Babylone : *Filia Babylonis misera* (Ps. 136) ; *Sicut vir paratus ad prælium contra te, filia Babylon* (Jérém., 50) ; *Filia Babylonis, quasi area* (Jérém., 51) ; *O Sion, fuge quæ habitas apud filiam Babylonis* (Zach., II), etc., etc. Quand saint Pierre salue les chrétiens de l'Asie Mineure au nom de l'Église *quæ est in Babylone,* il parle des fidèles romains et non des habitants baptisés de la « ville en question ; » et ce n'est pas de la Babylone de Nabuchodonosor et de Balthazar qu'il s'agit dans l'Apocalypse de saint Jean. Si M. Schérer s'était borné à dire que ni Moab, ni Damas, ni Tyr, ni Samarie, ne reçoivent directement ce nom de *Filles de Babylone* que je leur ai étendu, ce serait une critique exacte, dans le même goût et de la même valeur que sa foudroyante remarque sur le camélia, et je me rendrais avec la même docilité. Mais ici, son érudition, que j'honore toujours, a choppé gravement. Je laisserai donc aux nations impies la qualité de Filles de la ville, ou plutôt du royaume « en question. »

M. Schérer veut bien me donner aussi des leçons de grammaire. C'est un point où j'ai beaucoup à apprendre, mais où je crois voir que M. Schérer n'a guère à montrer. Il ne supporte pas que je dise *pardonner ses ennemis*, pour *pardonner à; éloigner un endroit,* pour *s'éloigner de.* Ce sont façons de parler qu'il déclare incorrectes. Il a tort. Ces tournures n'ont rien de répréhensible, au contraire! S'il n'a pas le temps de lire les auteurs, il fera bien de consulter là-dessus M. Frédéric Godefroy, « le maître de ceux qui savent [1]. » L'erreur de M. Schérer vient de ce qu'il a appris la langue à Genève, chez je ne sais quels réformés, au lieu de l'apprendre à Paris, aux vraies écoles. Qu'il ne s'abuse pas! Dans les lieux où il s'exerce, dans la *Revue des Deux Mondes* et dans le *Temps,* à côté de M. Mazade et de M. Neftzer, ce qu'il fait est louable; mais encore ce n'est pas surfin. Et jamais il n'obtiendra que j'enfourche son petit français

1 Il maestro di color che sanno.

DANTE.

de manége qui trottine si proprement. Je ne monte point cette bête hongrée! J'aime mieux me casser le cou sur l'autre.

Enfin, M. Schérer, après avoir fracassé ma botanique, mon ornithologie, mon histoire sacrée et profane, ma grammaire, etc., etc., fait le petit Mazade, et en vient à m'imputer des sentiments « atroces. » Il prétend que j'ai reproché à un de mes adversaires de n'avoir qu'un œil !!... Où a-t-il pris cela?

L'on me montre ce vers :

Buloz qui d'un seul œil peut éclairer deux mondes.

Mais je montre celui-ci :

Et tout Paris pour Planche a les yeux de Buloz.

Les yeux! Ils y sont.

Certainement, le célèbre directeur de la *Revue des Deux Mondes,* expression la plus complète du scepticisme contemporain, n'a pas l'œil de

la foi ; mais cette défectuosité est du domaine de la polémique. Lorsque M. Schérer veut croire qu'il s'agit d'autre chose, c'est une mauvaise plaisanterie que sa passion de m'accabler lui souffle aux dépens d'un homme dont le regard favorable ne lui a pas été inutile pour se tirer du néant génevois. Quel est l'œil de M. Buloz, dans le sens poétique? Sa *Revue*, évidemment; sa fameuse et unique *Revue des Deux Mondes*, qui lui suffit pour illuminer la terre. Et c'est le cas de dire avec Polyeucte, qui n'entend nullement déprécier le visage de Pauline :

Un bel œil est bien fort !

Les pauvres faiseurs de vers sont vraiment à plaindre de rencontrer des juges qui ne veulent pas entendre le sens poétique. C'est peut-être une rencontre de ce genre qui a fait dégringoler du Parnasse M. de Mazade, et l'a rendu triste à jamais !

Et voilà tout ce que j'ai pu tirer de la critique.

Après les trois adversaires que l'on vient d'entendre, il ne s'en est pas présenté un seul autre qu'il soit décent de nommer. Je le regrette. J'aurais aimé que la critique m'obligeât de m'examiner sous son œil... pardon ! monsieur Schérer, sous ses yeux vigilants. J'ai été réduit à me corriger à peu près tout seul; je m'en suis acquitté comme j'ai pu, profitant de quelques bonnes censures recueillies çà et là, les meilleures dans l'intimité. J'ai éclairci quelques endroits obscurs, poli quelques hémistiches rudes, redressé quelques vers tortus; j'ai effacé quelques noms propres, pour les avoir lus sur des œuvres moins mauvaises que celles qui me les avaient signalés.

Enfin, j'ai ajouté quelques pièces. La principale est un poëme satirique dans l'ancien goût français, malheureusement abandonné. Ce poëme, intitulé *le Rat*, m'a été inspiré par le détestable bruit que font depuis quelque temps les insulteurs des livres saints. On pourra trouver que c'est bien peu qu'une telle raillerie en face d'une telle insolence. Il faut distinguer. Les actes

sont dignes d'anathème, les auteurs et les talents ne sont dignes que de risée. Je me suis soulagé ainsi du dépit d'avoir à combattre sérieusemen des écrits à la fois très-dangereux et très-misérables, et qui n'ont d'autre mérite que leur scan daleux succès.

25 octobre 1863

PRÉFACE

Il est passé en usage de ne point lancer un volume de vers sans le lester de quelque préface sur la mission de la poésie ; et c'est un usage aussi de dire que la poésie a mission de régir le monde. Je prendrai la liberté d'en rabattre un peu. La mission de la poésie, en France du moins, me semble plus modeste. Nous sommes un vieux peuple, nous n'avons plus guère de croyances, nous manquons de naïveté, nous parlons une langue sobre, claire, ennemie du vague : dans ces conditions, le rôle de la poésie me paraît fixé : elle doit principalement

faire un personnage de bon sens et donner assistance à la raison publique. Ce ne serait pas une petite fonction !

La poésie a ambitionné d'autres besognes ; et durant un bon quart de siècle, sa prétention de diriger le genre humain s'est déclarée ailleurs que dans les préfaces. Je ne crois pas qu'elle y ait gagné. Relues à quinze ou vingt ans de distance, préfaces et œuvres semblent avoir eu tort de se promettre l'immortalité. Il en est tombé de grands morceaux ; ce qui reste, ou n'est pas solide, ou s'est trouvé bâti d'instinct dans le vieux goût du bon sens. A ces belles choses, si pittoresques, si sonores, si *poétiques* au moment qu'elles parurent, si délabrées quelques années après, comparez les constructions des Français par excellence, Molière, Lafontaine, même Boileau : rien n'a bougé.

Non ! nous ne sommes point des rêveurs, ni des extravagants ; on ne nous communiquera jamais ces qualités ; jamais on ne saura longtemps nous persuader que nous les possédons.

Nous pouvons songer creux, déraisonner passionnément; mais toujours à notre manière, et pas au delà d'une certaine limite. Nous voulons en tout voir clair et conclure, et le vrai finit par demeurer maître. Ce naturel est invincible ; il impose à notre poésie la loi prosaïque du bon sens. Bon sens dans l'expression, bon sens dans la pensée ; rectitude de l'image, logique du discours.

Véritablement la poésie, suivant l'acception moderne du mot, —je veux dire ce mélange d'illusion et de réalité, ce je ne sais quoi de sensible et d'insaisissable qui flotte inachevé entre ciel et terre, — s'accommode mieux chez nous de la prose, surtout dans une composition de longue haleine. Celui de tous nos poëtes qui semblait mieux doué pour nous donner un grand poëme, M. Hugo, fait des romans. Un long ouvrage en vers français peut-il n'être pas ennuyeux? M. de Lamartine, avec des qualités d'abondance admirables et le bénéfice d'une immense renommée, a risqué l'aventure; il a

échoué. Alfred de Musset, si pareille pensée lui était venue, l'aurait repoussée bien loin. Il avait déjà de la peine à porter un millier de vers d'une seule brassée ; il en laissait tomber beaucoup, il se reposait souvent. M. Hugo, tenté de toutes les audaces, semble ne pas oser cela, et je crois qu'il fait bien. Notre indispensable alexandrin, si assoupli à ses caprices, lui dirait non, comme aux autres. L'alexandrin a mille délicatesses inflexibles que l'on ne peut briser sans le réduire à la condition de déplorable prose. Une partie de sa beauté réside dans cette précision qui le tient toujours un peu voisin de la roideur et qui ne tarde guère à l'engager dans la monotonie. Avec un pareil instrument, que faire sur l'océan épique ? Mais la prose fournit tout le mystique, tout le fantastique et tout l'aérien que l'on veut.

Ce même génie du vers français, si vite endormi dans les longueurs et qui hait le demi-jour, se trouve au contraire merveilleusement propre aux œuvres alertes du bon sens. Il est

prompt, acéré, éloquent; il attaque, il riposte, il condense ; il offre à l'idée une aile de feu, il la lance comme une flèche qui atteint toutes les hauteurs, qui perce toutes les cuirasses et qu'aucune main ne peut arracher. De là, chez nous, pour compenser la pauvreté épique, les nombreuses perfections de la poésie légère et les formes variées de la satire.

Lorsque j'ai commencé d'écrire des vers, j'ai oublié toute préoccupation d'école, et mon seul penchant m'a fait rompre, en beaucoup de points, avec la poétique aujourd'hui accréditée. Mes compositions n'étaient pas même des études ; je n'y cherchais qu'une distraction. Plus tard, ayant essayé de donner un peu de culture à cette moisson spontanée, je me suis rendu compte de l'instinct auquel j'avais obéi. Si mon explication est juste, elle explique aussi le retour qui se fait vers des traditions dont je ne crois pas que notre poésie se puisse écarter définitivement sans se condamner à l'indigence et bientôt à la stérilité.

Ai-je besoin de faire observer qu'en rappe-

lant la poésie au bon sens, je ne prétends nullement la vouer à la satire? J'ai fait de la satire, parce que les habitudes de ma pensée, mon âge, les spectacles que j'ai sous les yeux m'y inclinaient. Plus jeune, j'aurais sans doute fait autre chose, et je m'y suis même exercé. Il y a, grâce à Dieu, des sentiments que le sérieux de l'âge ne peut éteindre, et auxquels il communique plutôt un surcroît d'énergie.

Le bon sens n'exclut ni l'admiration, ni la tendresse, ni l'enthousiasme ; il veille seulement à leur donner une exacte expression. Corneille et Racine ont autant de bon sens que Molière, Lafontaine et Boileau ; Malherbe est un homme de bon sens comme Regnier ; le bon sens est la qualité dominante de Musset, celui de nos contemporains qui a gardé le plus de sève française. Il n'y a point de *beau désordre* qui ne soit « un effet de l'art. » L'art, c'est précisément le bon sens. Le diamant non poli diffère peu du vil caillou.

On a cru de nos jours avoir défini et peut-être

inventé la poésie, en disant : C'est l'enthousiasme ! — Nos anciens ne s'en faisaient pas une autre idée. Rien n'était plus connu que le *feu poétique ;* nulle qualité n'était plus requise des poëtes, et ils se vantaient constamment d'en être pourvus, au risque même des Petites-Maisons. Mais le *feu* tout seul ne suffisait point. Un public délicat le voulait brillant, lui demandait la lumière autant que la chaleur, et chassait à grands coups de sifflet ces tourbillons d'âcre fumée que l'enthousiasme s'est trop permis. Il fallait, en un mot, une règle au feu poétique comme à tout le reste. Il en faut une à l'enthousiasme, sinon il dégénère en délire et s'engouffre dans l'absurde.

La suprême faculté du génie, c'est de se contenir, c'est de maintenir l'équilibre entre les divers éléments dont il se compose. Cette faculté cardinale se nomme la tempérance ; et l'on aurait tort de croire qu'elle astreigne à rien de bas : au contraire, elle seule empêche de traîner et de tomber.

Le génie court, mais vers son but ; il vole, il monte : mais, arrivé à une certaine hauteur, il plane, juste le temps qu'il faut. La tempérance marque le point, tient le sablier et avertit de l'heure. Aucun génie ne s'envole à perte de vue ni n'élève la voix de ces distances extrêmes d'où le sens n'arrive plus jusqu'en bas. Celui que je n'entends plus, je doute qu'il s'entende lui-même. Tandis qu'il prolonge avec délices les développements d'une pensée devenue obscure, je me distrais en l'accusant de galimatias. Plusieurs de nos poëtes modernes, nés pour mieux faire, s'étant donné le tort de créer ou d'importer des poétiques, de forger des philosophies et des religions, se sont rendus obscurs, peut-être même risibles. Le bon sens ! le bon sens ! Je refuserais de jurer que le bon sens n'est point l'essentiel de la poésie française.

Après ces théories et ces critiques, je ne feindrai pas d'ajouter que je suis un peu embarrassé de mes vers. Je doute le premier qu'ils

fortifient d'un assez bon exemple la doctrine que j'ose professer. Je crois bien que le bon sens n'y manque pas. Il y a au moins un précepte de Boileau que je suis certain d'avoir gardé :

Et mon vers bien ou mal dit toujours quelque chose...

Mais comme le feu n'est pas tout, le bon sens n'est pas tout aussi. Il faut la langue, l'allure, le fier relief, et en même temps la belle mollesse poétique ! A tout moment nos grands poëtes, anciens et modernes, nous font sentir que leur pensée est née en vers, qu'elle n'aurait pas sa vraie forme exprimée autrement, que la prose, en la dépouillant de sa riche couleur et de son mouvement impétueux, ne lui saurait donner ni cette précision, ni cette carrure, ni cette élégance aisée. La poésie est une des expressions nécessaires de la pensée humaine. Elle l'enrichit de la plénitude sonore du rhythme, qui lui est quelquefois indispensable comme le plumage à l'oiseau. Sans doute, l'oiseau privé de son plumage ne cesse pas d'être, et l'on peut dire

même que l'essentiel, la chair, demeure. Cependant ce n'est plus l'oiseau, ce n'est plus la vive créature que Dieu avait faite, le messager aérien, la fleur qui chante et qui vole.

Pour quelques rudiments que l'on sent remuer en soi, pour quelques vers qui naissent tout ornés et qui semblent ne manquer pas de figure, on se laisse prendre à l'espoir de produire quelque petite chose qui approche de ces merveilles ; — et l'on va grossir la foule à plaindre des poëtes médiocres et des amants rebutés de l'idéal.

J'ai un peu plus que l'appréhension de m'être ménagé ce destin. Je l'affronte néanmoins, par cette raison que mes vers, même malheureux, viennent cependant du vrai terroir français : et j'espère qu'ils pourront avoir la chance d'y ramener les jeunes esprits dont l'instinct cherche à se déplanter d'un sol factice, désormais infructueux.

Je voudrais provoquer une controverse littéraire, faire remettre en discussion des principes

que je crois urgent de reviser. Ai-je tort de penser qu'il y a encore une poésie possible en dehors du pittoresque à outrance, en dehors du sensualisme et du sentimentalisme, en dehors de l'incrédulité, trois détestables labyrinthes enchevêtrés l'un dans l'autre, où la poésie, après de stériles piétinements, dort enfin d'un sommeil de plus en plus lourd ? Si j'avais fait seulement entrevoir qu'on la peut tirer de ces broussailles, de ces marécages et de ces ténèbres, je n'aurais point perdu mon temps.

—

Disons maintenant quelques mots du droit de satire. J'en ai usé, et j'avoue que je me trouve en disposition d'accueillir légèrement les reproches que j'attends à ce sujet, soit des intéressés, soit de quelques autres personnes.

Ni Horace, ni Boileau, ni aucun satirique n'a manqué d'exciter des plaintes violentes. Leurs « victimes » les ont voués à l'exécration du genre humain, ce qui est de toute justice ; quantité de

neutres les ont blâmés, ou leur ont conseillé de se tenir tranquilles. — *Quiescas*, dit à Horace le jurisconsulte Trébatius. Chacun sait ce que répond Horace, et chacun avoue qu'Horace a bien fait de ne point suivre le conseil prudent de Trébatius, qui le voulait engager à ne chanter que les gloires et vertus de César. Et quand même nous connaîtrions les réclamations que n'ont point manqué d'élever le bouffon *Pantalobus*, et le débauché *Nomentanus*, et l'orateur *Cassius Sévérus*, le lâche mâtin qui n'osait s'attaquer aux loups, et tant d'autres flagellés, personne aujourd'hui ne condamnerait le poëte, à moins d'être assuré qu'il n'a pas frappé justement. Même absolution est donnée à Boileau, pour *Rolet* comme pour *Cotin ;* même absolution à Gilbert, quoique ce dernier se soit pris aux philosophes et l'ait terriblement payé.

On dira que le public pardonne aux coups immortels, qu'il est impitoyable pour les autres. Je l'accorde, tout en faisant observer que, sauf de graves exceptions, les coups immortels

sont les coups mérités. La conscience a le privilége de faire au mal ces profondes blessures où le sentiment général voit de justes vengeances du goût outragé et de la probité publique insultée. L'esprit aiguise des pointes ; la conscience trempe un acier divin, semblable à l'épée de Roland, qui fend les plus épaisses armures, et que n'ébrèchent pas les rocs mêmes qu'il frappe sans pouvoir les entamer. Le combattant succombe, il meurt au pied du rocher intact ; mais l'épée reste intacte aussi, et brillante. Ainsi Gilbert s'est couché vaincu et plein de gloire sur son arme immortelle.

L'intérêt du satirique est de forger de bons traits ; son unique devoir est de garder la justice. Il ne mésuse point de sa force lorsqu'il lui plaît de la mettre simplement au service du goût. Le goût tient à la justice générale par des liens étroits. Certainement, ce n'est pas péché de mal écrire en prose ou en vers ! Je ne croirais pas qu'il y eût péché non plus à se moquer d'un honnête homme qui serait un mauvais écrivain.

Je me suis cependant interdit ce plaisir, et tout auteur qui n'est que ridicule a toujours impunément passé près de moi. Mais si l'homme (honnête ou non, il n'importe) qui a le malheur d'écrire ridiculement, y ajoute le tort d'attaquer la justice, de diffamer la vérité, de blasphémer la divinité, je trouve du péché dans sa sottise, et il tombe sous le droit de la satire. Le sifflet n'est pas seulement une attaque permise, c'est la plus nécessaire des représailles.

Ces repris de la justice satirique ne méritent pas le nom touchant de *victimes*. Celui d'agresseurs leur convient mieux; ils ont commencé. Aucune loi, dira-t-on, ne leur interdit d'outrager ou la langue, ou le goût, ou la raison, ou même d'autres choses plus respectables : mais quelle loi m'interdit, à moi, de ressentir l'outrage, et de le réprimer autant que je peux?

Écoutons là-dessus le bon sens d'Horace :

Que ma plume demeure une épée au fourreau,
J'y consens ; pour la paix mon amour est extrême !
Irai-je dégaîner contre un quirite blême,

Contre Weiss, contre rien, ou contre Vapereau ?
Mais si l'on me tourmente, ou les choses que j'aime,
Gare ! le glaive sort et siffle d'âpres sons :
Par le grand Jupiter, je tirerai vengeance ;
Il coulera des pleurs sous l'acier des chansons !
Se défendre est la loi commune à toute engeance,
Nature aux animaux en donne des leçons :
Le taureau tend la corne au mâtin qui l'agace ;
L'affreuse Canidie en colère menace
De jeter un roman ; Buloz court aux huissiers ;
Et Sarcey, qui tient rang chez les justiciers,
Sur son tréteau de juge étalant sa grimace,
Pour noircir un arrêt tarit deux encriers.
Ainsi chacun s'escrime envers qui lui peut nuire.
Un honnête homme a bien le pauvre droit d'écrire !
Trouvez que j'ai raison, prononcez que j'ai tort,
J'écrirai. Qu'à Tibur m'attende un soir tranquille,
Qu'avant la fin du jour m'apparaisse la mort,
Qu'on me laisse dans Rome ou qu'un décret m'exile,
Riche ou pauvre, prospère ou maltraité du sort,
J'écrirai. Qui le veut tâtera de mon style.

Je ne vois pas ce que l'on peut raisonnablement répondre à Horace ; — il est dans le cas évident de légitime défense.

J'ajoute que la défense est surtout légitime à ceux qui, comme moi, ne prétendent venger ni leur propre goût, ni leur per-

sonne, mais seulement une cause sacrée.

Les noms qui ont pris place dans ces rimes sont assez nombreux, et il n'en est guère que je n'eusse eu le droit personnel d'y introduire. Si j'avais voulu venger mes griefs particuliers, j'aurais pu compléter aisément l'hécatombe. Il ne manque pas d'honnêtes gens qui écrivent fort mal et avec autant d'ennui pour le lecteur que d'égoïste et déplorable plaisir pour eux-mêmes : j'ai compté pour innocents tous ces simples ennuyeux. Il ne manque pas non plus de très-bons chrétiens, écrivains plus ou moins habiles, qui non-seulement m'ont fait et me font encore une guerre cruelle, mais qui de plus s'écartent, à mon avis, de l'exactitude dans le raisonnement autant que des règles de l'équité dans la discussion. Plus d'un trait piquant les pourrait atteindre ! Je ne dirai pas que ces traits sont restés dans le carquois : ils en tombent d'eux-mêmes, et si la tentation me venait de les ajuster, je les briserais avant de lâcher la main. Je crois que pas un de mes adversaires catholi-

ques, puisque j'ai eu l'affliction d'en rencontrer aussi de ce côté, ne peut me reprocher une attaque. J'ai regretté, quelque modérées qu'elles fussent, les ripostes qui m'ont été arrachées par l'impatience ou par l'impérieuse nécessité de ne pas laisser décrier outre mesure une œuvre dont la garde m'était commise. Maintenant que cette œuvre n'est plus à protéger et que j'ai le temps de la réflexion, non moins poursuivi qu'alors, mais plus libre de me taire, je plains silencieusement des agresseurs qui me mettent dans le cas de les pardonner.

Quant aux autres, ennemis déclarés, ennemis systématiques, ennemis furieux de tout ce que j'honore, ils m'appartiennent. Les injures qu'ils m'adressent ne m'enlèvent pas le droit que j'ai sur eux comme tous les lecteurs. Je peux les traiter de la même manière qu'ils traitent le christianisme, l'ordre social et la grammaire française; bien entendu, sauf les devoirs que la justice nous impose même envers ceux qui ne gardent aucune justice. Je les trouve très-ini-

ques, très-insensés, surtout très-médiocres ; je me permets de le dire aussi franchement que je le trouve, en les nommant par le nom glorieux qu'ils se sont fait. Sans blâmer les satiriques qui laissent au public le soin de reconnaître les originaux de leurs peintures, j'observe que le public, à dix lieues de Paris et dans Paris même, ne reconnaît personne. Pourquoi ne pas nommer des gens que l'on voit si empressés de se produire? Pourquoi leur permettre d'ignorer qu'il s'agit d'eux? Certes, je ne tiens guére au plaisir, d'ailleurs permis, de leur faire connaître mon sentiment; mais je tiens fort à prémunir contre eux l'opinion, souvent surprise par les éloges impudents qu'ils sont dans l'habitude de se décerner en confrérie. S'il n'y a nulle apparence de leur pouvoir persuader qu'ils n'ont point de génie et pas même de talent, on peut les intimider, c'est quelque chose ; on peut empêcher un nombreux vulgaire de les admirer, c'est beaucoup. Tertullien nous le conseille avec plus de gravité qu'Horace :

« Il y a des choses dignes de risée sous leur « gravité feinte : ne craignez pas d'en rire ; le « rire les empêche d'usurper le respect... La « Vérité aussi peut rire et se jouer, parce « qu'elle est joyeuse et forte. Que seulement le « rire vienne à propos; alors il est de mise[1]. »

Nos messieurs ne savent pas en prendre leur parti. Ces sacriléges poussent des cris de douleur grotesque dès qu'on leur donne sur les doigts, et, dans cette douleur, perce une plaisante rage de majesté blessée. Ils semblent sérieusement se croire inviolables, eux qui par plaisir et par métier violent tout. Qu'ils fassent, au contraire, semblant de se sentir invulnérables : ce sera plus fier.

Hélas! quelle difficulté y trouvent-ils, et quel

1. « Si et ridebitur alicubi, materiis ipsis satisfiet. Multa « sunt sic digna revinci, ne gravitate adorentur. Vanitati « proprie festivitas cedit. Congruit et veritati ridere, quia « lætans; de æmulis suis ludere, quia secura est. Curandum « plane ne risus ejus rideatur, si fuerit indignus. Cæterum « ubicumque dignus risus, officium est. » — Tertul. (Adv. Valent., § 6.)

mal leur faisons-nous? Quel mal leur fais-je, moi, maintenant, si jamais je leur en ai su faire? J'admets pourtant qu'ils m'imputent l'intention. Elle est ancienne, elle sera persévérante; mais que leur importe? Ils sont vainqueurs sur toute la ligne et vainqueurs pour toute leur vie. Ils ne nous anéantiront pas, ce seul succès manque à leur victoire. Ils sont le nombre, ils entraînent la foule, ils peuvent compter sur les claqueurs et même sur la police : avec toutes ces forces ils nous humilieront, nous bafoueront, nous ruineront à plaisir, et sans prendre l'horrible peine d'écrire en bon français. Ne peuvent-ils supporter qu'on les siffle un peu quelquefois? Montrez-vous bons princes, Trissotins triomphants ! Vous ferez brûler nos écrits s'ils durent trop. — Et cependant, que ceux d'entre vous qui aimeraient la gloire, laissent aller la satire : plus sûrement que leurs œuvres, elle pourra les traîner jusqu'à la postérité !

LIVRE PREMIER

PRÉLIMINAIRE

Je grisonne, et je fais des vers! C'est indécent.
Mais, pour tout expliquer, je suis convalescent;
Hôte d'un port de mer ensablé. Sur la grêve,
Seul et quelquefois triste, au bruit des flots je rêve;
Je n'ai pas d'autre emploi dans ce séjour du vent.
On y lit monsieur Sue et le *Siècle;* on y vend
Des huîtres. Un notaire, émule de Joconde,
Et quatre gabelous composent le beau monde :
Gens aimables, instruits, avancés; des vainqueurs!
Ils font l'esprit public et règnent sur les cœurs;

J'aurais peu de succès auprès d'eux à prétendre,
Ils me mépriseraient, crainte de me comprendre.
On me fuit; un bruit court que je lis l'*Univers* :
Racca!

Voilà pourquoi, peuples, je fais des vers.

Ce n'est pas mon métier ni mon talent; la prose
M'irait mieux, si j'avais à dire quelque chose.
O prose! mâle outil et bon aux fortes mains!
Quand l'esprit veut marcher, tu lui fais des chemins;
Sans toi, dans l'idéal il flâne et vagabonde.
Vrai langage des rois et des maîtres du monde,
Tu donnes à l'idée un corps ferme et vaillant;
Tu l'ornes si tu veux; jamais un faux brillant
A sa simplicité malgré toi ne s'ajoute.
Grave dans le combat, légère dans la joute,
Tu vas droit à ton but, et tu n'as pas besoin
De lâcher de la corde au mot qui fuit trop loin.
Ton métal est à toi. Serve de la pensée,
La phrase saine et souple, en son ordre placée,
Vit, commande déjà; le poëte aux abois
Poursuit encor la rime à travers champs et bois.
Bossuet a fini lorsque Boileau commence.
En prose l'on enseigne et l'on prie et l'on pense;

En prose l'on combat. Les vers les plus heureux
Sont faits par des rêveurs ou par des amoureux.
Dans les nobles desseins dont l'âme est occupée,
Les vers sont le clairon, mais la prose est l'épée.

Enfin, je fais des vers ; le dessein en est pris!
Vais-je suivre pourtant, malgré mes cheveux gris,
En barbon amoureux une muse indocile,
Et comme un franc poëte ou comme un imbécile,
Sur ses pas ramasser, de buissons en buissons,
Un frivole butin de couleurs et de sons?
Vais-je, vieux débutant, risible en cette escrime,
Me faire promener en laisse par la rime,
Dire blanc, dire noir, au total rien du tout,
Trop heureux d'ajuster quelques vers bout à bout?
C'est souvent le destin de nos bons Homérides!...
Vais-je chanter ma dame, hélas! livrée aux rides,
Et comme ce vieillard, objet d'étonnement,
Au public raconter que je fus bel amant?
Imiterai-je Hugo, cet autre ancien, qui fume,
En plein hiver, du feu que le printemps allume?
(Feu des quatre saisons, terne et peu conquérant!)
Ou, laissant par pudeur ce thème intempérant,
Et plongeant avec moi le lecteur dans la gnose,
Ferai-je un brouet d'encre et de métempsycose?
Certes non, Jean Reynaud me prendrait en faveur!

Allons, décidons-nous. Aurai-je un ton rêveur?
Serai-je *fantaisiste?* ou — grand Dieu! — *réaliste?*

Muse, préservons-nous d'abord du genre artiste!
Sans doute tu fuiras la lande sans abri,
La Champagne pouilleuse, éden de Champfleury;
Mais d'un pas plus craintif éloigne ces banlieues
Où l'école Gautier traîne ses fausses queues :
Là tu verrais, — horreur! — la foule des rapins
Se gaudir dans le plâtre et dans les papiers peints.

Je crois, à parler franc, qu'un seul terrain m'attire,
Périlleux, mais immense et fécond : la Satire!
On n'en fait plus; le temps sans doute y prête trop.
Messire Nicolas, prenant un grave trot,
Du vice au temps jadis explorait le mystère
Et comme un pilori promenait la lumière.
Il jouait ce grand rôle en homme de grand cœur.
De Pégase d'abord il se rendait vainqueur :
Savant à modérer une allure trop fière,
Il ne laissait jamais le bon sens en arrière;
Sa raison voulait bien courir à pas ardents,
Mais ne permettait point qu'on prît le mors aux dents.
Ce genre dédaigné me séduit fort. J'invoque
Le maître qui proscrit l'emphase et l'équivoque;
En nos jours ennemis de toute vérité,

Je l'estime avant tous digne d'être imité.
L'absurde en vers n'a pas besoin d'un nouveau tome ;
S'il faut rimer, du moins rimons en honnête homme.

Je cherche quelque peu le vicieux puissant
Qui de mon premier mot aiguisera l'accent.
Sur plusieurs, Archiloque a coutume de fondre :
Mais veut-il les flétrir, ou seulement les tondre ?
Je n'irai pas frapper du fouet coutumier
Turcaret sur son or, Laïs sur son fumier :
On les fait trop « chanter » pour que je les houspille.
Ce pauvre Turcaret ! Laïs d'abord le pille,
Puis de certains fourrés s'élancent vingt spahis
Qui, Turcaret pillé, pillent encor Laïs.
Va, bonhomme d'argent, râcle l'actionnaire,
Sois râclé par Laïs à son tour tributaire !
Je connais vos destins et leur terme fatal :
Ma satire s'arrête au seuil de l'hôpital.

Après ceux-ci, je vois l'Ambitieux, l'Avare,
L'Hypocrite... Voilà quelque chose de rare !
Sur ce troupeau, quel trait n'a pas été lancé
Depuis quatre mille ans, et n'est pas émoussé ?
Nul travail n'est plus cher à tous les moralistes.
Mais regardons au gain, il semble des plus tristes :
Ésope y perd son grec et Pilpay son sanscrit,

Et Juvénal sa flamme, et Boileau son esprit;
Rien ne sert. Le troupeau se moque d'eux. Il nargue
L'indulgent Poquelin, l'austère Vauvenargue,
Et laisse la morale au rabais sur les quais.
— Démasquez-les, dit-on. — Ils ne sont pas masqués!
L'espèce est impudente, elle brille, elle abonde;
Comment la distinguer un peu de *Tout le monde?*
Et puis, j'ai mon avis sur ce point débattu :
Je crois la plume impropre à former la vertu.
Raisonnez ou raillez; la plume souple ou ferme
Jamais d'un cœur gâté n'entama l'épiderme;
Vous le trouverez froid à tout ce qu'on écrit.
Rarement il écoute, et, s'il écoute, il rit.
L'éloquence n'est rien, c'est trop peu que la foudre;
A pouvoir le guérir, il faut pouvoir l'absoudre.
Ainsi, voyons ailleurs.

Inspiré de plus bas,
Faut-il aux sots travers livrer de vains combats,
Dauber un ridicule, ou de main masculine
Hardiment bombarder un pan de crinoline?
Sur cette Malakoff un homme de renom,
Belmontet, l'autre jour, a pointé son canon :
Deux cents alexandrins ongiés de fortes rimes...
Goût funeste, combien tu conseillas de crimes!

Près des jupes, je vois les blêmes étourdis
Qui traînent défaillants le grand nom de *dandys*.
Ce sujet, je l'avoue, est de ceux que je prise ;
Qui voudra l'aborder, je louerai l'entreprise.
Oui, j'aimerais de voir un magistral pinceau
Peindre au vif ces carlins à poil de lionceau,
Ces avortons sifflant un peu d'Anglais hippique
Qui de nos boulevards font leur stade olympique.
Sans esprit et sans cœur, sans folie, énervés,
Pour un verre de vin mesurant les pavés,
Ladres même en jetant l'argent par la fenêtre,
Trichant le vice, enfin, lorsqu'ils l'ont pris pour maître,
Ils vont d'un pas prudent jusqu'au seuil de Clichy ;
Et là, si son blason tente un fol enrichi,
Le dandy, préférant la honte à la disette,
Lui vend avec son nom les restes de Frisette.
Insensé Turcaret, maquignon innocent,
Qui crois pour ton bon or acheter un pur-sang !
On timbre ton papier d'un écu des croisades,
C'est vrai ; mais tu te fais d'ailleurs des jours maussades :
Ton gendre, méprisant les devoirs conjugaux,
Riche, ira retrouver Frisette et les chevaux.
La dot est en hasard ! Un autre cas est louche :
Le sire est éreinté ; saura-t-il faire souche ?
Tremble de n'obtenir qu'un pauvre sang-mêlé,
Qui demain au ruisseau suivra l'or écoulé.

Deux grands abêtisseurs, l'orgueil et la luxure,
Pousseront sa lignée au pressoir de l'usure :
Adonis d'écurie, ou Vénus de ballets,
Ses enfants serviront les fils de tes valets,
A moins que le brelan ne hâte leurs affaires...
Allons, ces beaux dandys, après tout, pauvres hères!
Puisqu'ils seront époux et puisqu'ils sont amants,
Pour leur capacité c'est assez de tourments;
Supprimons des leçons qu'ils ne sauraient point lire.

Cependant, où prendrai-je un sujet de satire?

Mais sortons de l'exorde et des détours oiseux!
Je sais bien où je vais, je tiens ce que je veux.
Le travers insolent, le mensonge endémique,
Le vice redoutable et cependant comique,
Le multiple tyran, vampire du pays,
Plus fat que Turcaret, plus vénal que Laïs,
Objet plus qu'eux encor de haine et de caresse,
Le voilà mon sujet; et son nom, c'est : LA PRESSE.

Partout j'ai regardé : nul mal n'est plus vivant,
Plus bas, plus corrupteur, plus bête, plus savant.
J'ai relu; je connais et l'auteur et le livre;
Je sais en quel bouchon Aristide s'enivre,
Quelles secrètes peurs font frissonner Pasquin,

Sur quels propos Ajax file et n'est plus taquin ;
J'ai sondé, dans le fond de l'œuvre frelatée,
Le vide du penseur et le plein de l'athée,
Et l'esprit du plaisant, et le nerf du vantard :
Hercule est composé d'étoupes et de fard!
Nous avons là des dieux avec qui l'on peut rire.
Jusqu'au puissant Jupin, tout prête à la satire,
Et le seul souvenir de cet Olympe altier
Au bout du dard vibrant met la pointe d'acier.

J'attaque sans scrupule, et je suis sans alarmes.
L'adversaire est solide, il ne manque pas d'armes ;
C'est un prince. Parmi ses intimes varlets,
Quelques-uns ont du style... et beaucoup des stylets!
Ils vont envenimer leurs flèches les plus sûres ;
Mais trente ans j'ai bravé, j'ai cherché ces blessures,
Je sais qu'on n'en meurt pas. — Et dussé-je en mourir
Dussé-je ne laisser de moi dans l'avenir
Qu'un renom tout couvert de leur encre épaissie,
C'est mon devoir, voilà de quoi je me soucie.
Je les ai trop connus, ils m'ont trop tourmenté,
A tout ce que j'honore ils ont trop insulté ;
Contre Dieu, le bon sens, la grammaire et l'Église,
Ils ont trop à leur aise étalé leur sottise,
Trop menti, trop fourbi le sophisme insolent,
Trop abusé du vice et parfois du talent :

Je n'en peux plus; il faut que mon cœur se soulage,
Et qu'à son tour ma main frappe et les endommage.

Ma main novice, hélas!... Que je voudrais, Gautier,
Quand j'ai l'idée, avoir comme toi le métier!
Formé dès ton enfance à bloquer des syllabes,
De la difficulté, vieux rimeur, tu te gabes;
Ta plume dégagée, avec des airs fendants,
Peut dresser mille vers sans rien mettre dedans;
Sur ton papier le mot que cherche Baudelaire,
Le mot qui ne dit rien, ce mot si nécessaire,
Arrive à point nommé; tu tiens en petits pots
Tes couleurs, ton tiroir est rempli d'à-propos.
C'est du vide vivant, qui sonne, qui rutile;
Hugo seul a mieux su prodiguer l'inutile,
Et le bourgeois naïf, admirant ton savoir,
S'étonne du plaisir qu'il prend à ne rien voir.

De l'*abracadabrant* m'enlevant la ressource,
La grondeuse raison appesantit ma course;
S'il vient de jolis traits, son scrupule importun
Examine, et sur dix à peine en reçoit un.
— Rien de faux, me dit-elle, et surtout rien d'injuste!
Le bon sens et l'honneur seuls ont le mot robuste :
Bannis donc l'hyberbole et le goût du moment,
Construis en bon moellon, avec un bon ciment;

Fais œuvre d'ouvrier ou quitte la besogne. —
La raison a raison ! Il faut avoir vergogne
De certaine industrie et de certain succès ;
Il faut être chrétien, il faut parler français.
Aux anciens demandons leur suprême magie,
La clarté souveraine et la sobre énergie :
On peut, suivant de loin ces maîtres du grand art,
Se garer de Hugo sans tomber en Ponsard.
Quatre vers bien plantés, qu'adopte la mémoire,
Valent de nos Rubens les festons et la moire ;
Ils allument au cœur un plus mâle courroux,
Et dans le mur visé font de plus larges trous.

COTIN ET VOLTAIRE

Boileau, maître superbe, et toi, Gilbert, mon frère,
Écoutez! Devant moi j'ai Cotin et Voltaire;
Cotin glorifié, Voltaire appesanti,
Journaliste et bourgeois et deux fois abruti,
Deux fois plus dangereux. Il porte en escopette
Un certain instrument que vous nommiez gazette,
Revolver à cent coups dont aucun n'est perdu,
Et par Cotin chargé d'un affreux plomb mordu.
Nul jamais ne dira combien cette grenaille
Plaît parmi les bourgeois et parmi la canaille;
Combien l'on aime à voir, du fond des cabarets,
Ce plomb vil, de Voltaire accomplir les décrets,
Voler aux fronts sacrés, cribler les choses saintes,
Et maculer la croix de ses lâches empreintes.

O maîtres! votre temps n'a point connu cela.
Pour outrager le ciel, Voltaire se céla.
L'imprimeur clandestin, dans son atelier morne,
Composait le pamphlet; puis la nuit, sur la borne,
Comme un enfant du crime, à jamais renié,
On le laissait sans nom, dans un haillon plié.
L'ignoble écrit n'avait point d'effrontés complices.
Seuls les grands corrompus en faisaient leurs délices,
Mais tel qui savourait ces insolents défis,
Pour boire le poison se cachait de ses fils;
Et l'auteur soupçonné de son ouvrage infâme,
Les yeux levés aux ciel, criait : « On me diffame! »
Par ses amis secrets publiquement honni,
Ce Voltaire adulé, que fut-il? Un banni.
En vain sa plainte éclate et sa gloire s'élève :
On l'adore, et pourtant on le laisse à Genève,
Comme on tient à l'écart, en dépit de ses cris,
La courtisane, objet d'amour et de mépris.
En petite maison l'on avait une fille,
Dans un meuble secret, Voltaire. La famille
Respectée ignorait ces commerces honteux.
Pudeur d'ancien régime, et scrupule piteux!
Nous n'en sommes plus là. Dans sa verve narquoise,
Voltaire est le docteur de la maison bourgeoise;
Seulement il a pris, quittant ses airs coquets,
Un style qu'aiment mieux le maître et les laquais :

Le style de journal, si commode à comprendre,
Chez Alloury si fort et chez Jourdan si tendre.

Quant au pauvre Cotin, par la rime opprimé,
Innocent après tout s'il n'avait pas rimé,
Il a trop expié les travers de sa muse,
Et j'ai vraiment regret que son nom nous amuse.
Les Cotins d'aujourd'hui l'eussent rempli d'effroi ;
Cotins voltairiens qui n'ont ni dieu ni roi,
Cotins riches et fiers, empanachés, augustes,
A qui l'on fait la cour, de qui l'on vend les bustes,
Et capables au plus d'écrire chez Havin,
Et qu'on ne siffle pas, ou que l'on siffle en vain.
Ah! Boileau, quels Cotins! Ils gouvernent les princes;
Les honneurs du Parnasse à leurs yeux sont trop minces,
Ils veulent de leur main régir encor l'État,
Et réunir le sceptre et le pontificat.
Que n'avons-nous contre eux ta justice sommaire!
Ils nous abêtiront de leur flasque grammaire,
De leur sens énervé qui n'aime et ne hait rien,
Ou n'aime que le Mal et ne hait que le Bien.
Le Bien, le Beau, le Vrai deviennent en leurs thèses
Des lieux de fantaisie où chacun prend ses aises.
Tout est bien, tout est beau, tout est vrai; c'est selon
La manière de voir et l'esprit du salon.
Que le Bien, que le Vrai d'abord ait bonne grâce!

Et le Beau, c'est le gras, quand Célimène est grasse.
Dans le mépris de tout marcher à pas prudents,
Et jouir, dernier mot de ces lâches pédants!
Par eux tout noble amour s'éteint sur notre terre :
L'homme sort de leurs mains incrédule ou sectaire,
Le cœur atteint et mort, l'esprit vide ou faussé,
Ou railleur imbécile, ou rêveur insensé.
Quand le monde aux bandits est une proie offerte,
Quels efforts seront faits à conjurer sa perte?
Et railleurs et rêveurs fuiront ou trahiront.
Oh! devant l'avenir il faut baisser le front!
Si Dieu ne nous secourt en ces ignominies,
Je vois l'avenir plein de hontes infinies;
Je vois l'apostasie à l'effronté maintien
Trahir le nom français comme le nom chrétien.
Qui renia l'autel reniera la patrie!
Nous entendrons un jour notre langue flétrie,
Dans Paris qui rira sans penser à bouger,
Chanter cyniquement quelque maître étranger.
Pourquoi pas? D'un malheur si honteux qui nous garde?
Voltaire à Frédéric, Platon de corps de garde,
Souhaitait la victoire aux dépens des Français :
Songe-t-on là-dessus à lui faire procès?
Tout est bon qui nous vient d'une main sacrilége.
Béranger peut chanter dans Paris qu'on assiége;
Et le Hun qui mettrait la cathédrale en feu

Paraîtrait un sauveur s'il savait brûler Dieu.
Jusqu'où de nos rhéteurs n'iront point les prouesses?
Certe, ils ont fait l'essai de toutes les bassesses,
Et tout a réussi, puisqu'ils sont admirés.
Que dis-je? on les estime; ils meurent adorés.
Où court ce peuple? A qui ce funèbre cortége?
Quel mort d'un deuil public obtient le privilége?
Est-ce un prince, un héros, un saint? — C'est un auteur.
— Quel fut donc son talent? — Il fut blasphémateur,
Et polluant la muse abaissée à sa taille,
Fit de l'impiété le sel de la ripaille.
On le sacra dès lors, et la foule et les grands
Haussèrent ce Thersite en fléau des tyrans.
Quels tyrans? Les devoirs. L'ignorance, en son livre,
De la crainte du ciel en effet se délivre.
Pour un pareil talent le laissant à Catin,
Autrefois Philaminte eût chassé Trissotin :
Philaminte aujourd'hui n'a plus de tels caprices!
Affrontant sans broncher cette odeur de gros vices,
Dans son boudoir orné des bouquets de Nohant,
Elle laisse entr'ouvert l'évangile truand.
C'est un culte public de la muse avilie.
Si Corneille vivait, ou l'auteur d'*Athalie*,
Les honorerait-on comme on fait le mortel
Qui plus effrontément a craché sur l'autel?
Oh que non! Ils étaient bons chrétiens : lâches âmes!

Ils respectaient les rois : bas esprits, cœurs infâmes!
Ainsi diraient les rois eux-mêmes. Ces peureux
N'aiment pas que l'on soit pour le ciel et pour eux;
C'est trop les compromettre avec le populaire.
D'ailleurs, l'impiété leur peut-elle déplaire?
Ils sont hommes, leur cœur craint le joug de la foi ;
S'il faut être chrétien, à quoi sert d'être roi?
Là, Voltaire et Cotin abondent en sophismes.
De l'absolu pouvoir ils font jouer les prismes,
Aux peuples comme aux rois montrent la liberté,
Arrangent tout, pourvu que Dieu soit écarté.
Dieu de moins, c'est assez, tout se réconcilie!
Contre Dieu déchaînant la commune folie,
Le héros du moment, l'homme au rouge chiffon,
Est fils de ces docteurs; il les connaît à fond.
Dans son langage absurde, effrayant d'insanie,
On retrouve leur dogme, et c'est là son génie.
Hélas! à quel bâton réservez-vous, Seigneur,
Le peuple qui vénère un tel libérateur!

UN POËME ÉPIQUE

« Coligny languissait dans les bras du repos,
« Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
« Soudain de mille cris le bruit épouvantable
« Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
« Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
« Courir des assassins à pas précipités;
« Il voit briller partout les flambeaux et les armes,
« Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes... »

Vous entendez Voltaire en un morceau d'éclat.
Cet aigle volontiers hante le pays plat!
Il cheville aussi dru qu'homme qui rime en France;
Il a le lieu commun abondant, parfois rance;
Son essor paresseux et bientôt essoufflé.

Simule mal la verve ; il est toujours enflé,
Toujours plâtré de fard, d'amidon, de pommade ;
L'ennui comme en son fort gît dans sa *Henriade*.
Ce bahut héroïque, à dix compartiments,
Est l'entrepôt du somme et des lourds bâillements.
Soigneux de l'assortir, il a pillé cinq langues :
Description, récit, allégorie, harangues,
Tout ce qu'imagina Phébus démuselé
Pour agacer l'oreille, est ici rassemblé.
Détestable bouillon d'ingrédients épiques !
Les sauces de Quinet sont moins soporifiques ;
J'aime mieux Vacquerie ou Laprade, et je croi
Qu'au bout du pont des Arts, il n'est rien de si froid.

Je suis, certe, ennemi des vermillons sauvages
Dont les fils de Hugo se peignent en Osages,
Et ne fais aucun cas du vers à corselet,
Traînant la rime riche en façon de boulet ;
Beau genre, où le pathos dans le patois circule !
Cent fois plus, néanmoins, je hais l'art ridicule
Qui tréfile les mots, sottement attentif
A tirer douze pieds d'un méchant adjectif ;
Et cet autre talent de travestir les choses,
Qui, faisant le dégât parmi les œuvres closes,
Et se chargeant sans goût d'un indigent butin,
Farcit notre français de grec et de latin.

Examinez Voltaire et comme il se comporte :
Sans cesse à l'adjectif il demande main-forte ;
Pour en masquer des trous,—qui restent à boucher,—
Il l'allonge, il l'étire, il va loin le chercher.
Mais, inutiles soins, risible stratagème !
Rien ne vaut un vers dru qui se tient par lui-même.
Notre sire en fait peu de ce ton séduisant,
Et je sais bien pourquoi je bâille en le lisant !
Autre dégoût : à moins d'entendre avec extase
Dans le vide parfois ronfler la périphrase,
A moins de s'être mis au cerveau tout Chompré,
Comment ne pas siffler un rimeur empêtré
Qui, traînant sans répit ses élégances fades,
Ne voit dans les forêts que des hamadryades,
Ne parle du sommeil qu'en montrant ses *pavots,*
Nous répète qu'Amour est *le Dieu de Paphos,*
Et va saupoudrant tout de ce pastel fragile?
Veut-il une tempête? Il l'emprunte à Virgile :
Sur *l'humide élément,* Éole, toujours prêt,
Avec le vieux Borée et sa bande apparaît ;
Vous avez tous les traits qu'en seconde ou troisième
Pourrait, dans son *Gradus,* trouver un fort en thème :
Les *aquilons mutins,* les *abîmes des flots,*
L'éclair *étincelant,* les *pâles matelots.*
Si la guerre civile en un pays s'allume,
L'*esprit de faction* prend un corps, il s'emplume ;

C'est un affreux oiseau qui, « *plus prompt que l'éclair,*
« Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air. »
Ovide l'a décrit, ce monstre est la Discorde.
Bon! vous n'attendrez pas ; l'auteur saisit la corde,
Et, des malheurs français pour donner la raison,
Le voilà qui traduit tant bien que mal Nason :
La Discorde est en l'air : « Le trouble *et les alarmes*
« Présentent à ses yeux des objets *pleins de charmes;*
« Son haleine en tout lieu répand l'aridité,
« Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté,
« Les épis renversés sur la terre *languissent,*
« Le ciel *s'en* obscurcit, les astres *en* pâlissent,
« Et la *foudre en éclats, qui gronde* sous ses pieds,
« Semble annoncer la mort aux peuples effrayés... »
Ce morceau lumineux, pris des *Métamorphoses,*
Il faut en convenir, fait bien saisir les choses!
Tableau vraiment vivant, spectacle de stupeur!
J'y suis, j'en ai les yeux écarquillés de peur,
Et je fuis... Mais bientôt l'artiste pathétique,
D'un burin non moins fort, me peint la *Politique,*
« Fille de l'*Intérêt* et de l'*Ambition,*
« D'où naquirent la *Fraude* et la *Séduction.*
« Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
« Accablé de soucis paraît simple et tranquille ;
« Ses yeux creux et perçants, *ennemis du repos,*
« Jamais du doux sommeil n'ont connu les *pavots.* »

Ah! cela fait frémir! Sous des traits plus sinistres,
Nadar saurait-il peindre un conseil des ministres?
Ce saisissant portrait du politique sec,
Est presque du latin: avant, c'était du grec.
Ne laissons pas ternir ces perles immortelles,
Et chantons Arouet qui nous les rend plus belles!
Ailleurs, parlant du peuple et de ces retours prompts
Qu'on obtient de la foule au gré des éperons :
« Ainsi l'*ange des mers,* sur le sein d'*Amphitrite,*
« Calme à son gré les flots, » dit-il, « ou les irrite. »
Ainsi, mais pas souvent, Arouet se souvient
Qu'il fait des vers français et qu'il est né chrétien.
C'est très-rare et très-court; il retourne à son guide.
Tout l'assaut de Paris est pris dans l'Énéide :
Turnus, les dieux, Énée, Évandre sont là; rien
N'est omis... sauf pourtant l'accent virgilien!
On voit aux champs d'Ivry les déesses descendre;
Le palais de l'Amour, dans le pays de *Tendre,*
Au mépris de Boileau qui souvent en a ri,
Est bâti sur les plans de Manon Scudéry.
Comme ces Cupidons et ces nymphes poudrées,
La langue s'exténue en plates simagrées;
Cela n'est d'aucun temps, d'aucun lieu, d'aucun art;
Vous ne touchez partout que l'épaisseur du fard.
La lune sous son nom n'épand plus sa lumière :
C'est « d'un mois malheureux l'*inégale courrière.* »

Sabre, canon, fusil, sont des substantifs bas,
Et sans les voir paraître on franchit vingt combats.
Certaine arme à décrire a pris six hexamètres;
Écoutez cette énigme à dérouter les maîtres :
« Au mousquet réuni, le *sanglant* coutelas
« *Déjà* de tous côtés porte *un double trépas*.
« Cette arme que *jadis*, pour dépeupler la terre,
« Dans Bayonne inventa le *démon de la guerre*,
« Assemble en même temps, *digne fruit de l'enfer*,
« Ce qu'ont de plus terrible *et* la flamme *et* le fer. »
Après avoir relu cette phrase si nette,
Tu cherches, bon lecteur? — Le mot est *baïonnette*.

J'en passe, et des plus gais! Je passe cent dictons
A rouler en spirale autour des mirlitons;
Je passe des quatrains, des sixains, des distiques,
Faits pour les confiseurs ou pour les poétiques.
Tout le neuvième chant, désagréable écho,
Est du Virgile pur... en habit rococo.
C'est là qu'à la Discorde on voit l'Amour fidèle,
Pour désarmer Henri, susciter Gabrielle :
« *Telle ne brillait point*, aux bords de l'Eurotas,
« La *coupable beauté* qui trahit Ménélas...
« L'Amour, qui *cependant s'apprête* à la surprendre,
« *Sous un nom supposé* vient près d'elle se rendre.
« Que n'espérait-il point aidé *de tant d'appas!*

« Au-devant du monarque il conduisait ses pas.
« *L'art simple dont lui-même a formé sa parure*
« *Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature.* »
Mais, du ciel, saint Louis voit la scène : aussitôt
Il dépêche à son fils Minerve... en huguenot.
Minerve tarde, hélas! « Au bord d'*une onde claire,*
« Sous *un myrte amoureux, asile du mystère,*
« *D'Estrée à son amant prodiguait ses appas ;*
« *Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.* »
Soudain Mornay paraît, « dans un morne silence! »
Son seul aspect suffit. Rompant à l'indécence,
L'amant part. La beauté ferme l'œil en trois vers :
« L'Amour, qui l'aperçut, jette un cri dans les airs :
« Il s'épouvante; il craint qu'*une nuit éternelle*
« N'enlève à son empire une *nymphe* si belle,
« N'efface pour jamais les *charmes de ces yeux*
« Qui devaient dans la France allumer *tant de feux...*
« Mornay, *toujours sévère et toujours inflexible,*
« Entraînait cependant son maître *trop sensible!...* »

Beaux amours de Didon, fureurs chastes encor,
Eh quoi! ce chrysocale est tiré de votre or;
Vous avez inspiré ces lâches hémistiches,
Ce babil énervé, ce caquet, ces postiches!...

Un dessein mal conçu, plus mal exécuté,

Jamais un mot vivant que le cœur ait dicté ;
Des décors de théâtre où tout grince et chancelle ;
Pour acteurs, des pantins dont on voit la ficelle ;
Un hachis de centons triés de mille écrits,
Vingt auteurs imités, vingt auteurs appauvris ;
Aucune invention nulle part ; point de style,
Mais le cours clapotant d'une veine futile
Qui, sur tous les terrains jasant du même ton,
S'ouvre et flue aussitôt qu'on touche le piston ;
Bref, des vers de bureau, je crois que c'est tout dire :
Voltaire en reste là dès qu'il veut ne point rire.

Longtemps j'ai médité : Qu'aiment-ils là dedans,
Eux-mêmes les bourgeois, eux-mêmes les pédants ?
Comment résistent-ils à l'ennui noir et dense
Que répand à foison l'endormante cadence ?
Ils n'y résistent pas ! Le sens voltairien
Ni le goût de collége à cela ne peut rien.
Ou bourgeoise ou pédante, ici toute figure,
Sitôt le livre ouvert, bâille à toute envergure ;
Nature ainsi le veut, dame Césure aussi.
Mais nos hommes de goût n'en prennent pas souci.
Eh ! qu'importe ? Voltaire, en ces ingrates rimes,
Contre Rome et le Christ a fourré cent maximes ;
Lorsqu'il semble prier, de son rictus malsain,
Avec dévotion sort un souffle assassin.

Le bourgeois le respire, et, charmé, se raisonne :
— Il peut bien m'ennuyer, pourvu qu'il m'empoisonne !
Critique, que veux-tu? Ces hors-d'œuvre pesants
Sont, au goût du lecteur, savoureux et plaisants.
Goût absurde, sans doute, ignare fantaisie !
Antipode brutal de toute poésie !
Cependant, quel remède? Aux esprits de travers
Vont si bien ces ronrons que l'on nomme « un beau vers, »
Et depuis qu'on écrit, toute sottise écrite
Paraît si triomphante au sot qui la récite !
Voltaire le savait ; de ce charme puissant
Il a revigoré son ramage agaçant.
Otez-en ce surcroît d'ennui, ce virus fade,
Vous verrez sur les quais périr *la Henriade*.
Oui ; mais comment l'ôter et brider tant d'oisons
Qui vont là contre Dieu se munir de raisons?
Le destin de l'auteur est celui de l'ouvrage :
Il vivra d'autant plus qu'il est mort davantage.
Ainsi, par le poison dans sa veine injecté,
Le vil cadavre garde une immortalité.

LANTERNE

Le poëte Lanterne aimait fort à flâner
Et quinze fois par mois se couchait sans dîner.
Habit gras, maigre corps, mais cervelle profonde!
Lanterne y mûrissait des codes pour le monde.
Il ne se gênait pas de régenter les rois,
D'ajouter et d'ôter à l'œuvre de la Croix,
Vous parlait de Védas, de Sagas, d'épopées,
D'Odin et de Wishnou citait les équipées,
Assemblait Pythagore et Dante avec Brahma...
Penseur tel de tout point que Quinet en forma!
Car pour ne rien celer et parfaire la somme,
Lanterne était de ceux qui suivent ce fier homme,
Et même, exaspérant le bon sens en courroux,
Compliquait son Quinet d'un grain de Pierleroux.

Campé sur les écrits de ces hypergénies,
Il fricassait l'histoire et les cosmogonies.
Pour nos livres sacrés, il les trouvait fort beaux,
Mais poétiquement; du reste, des tombeaux,
D'où quelque jour, bientôt, l'humanité tirée,
Viendrait au penser-libre et prendrait sa livrée.

Les dogmes cependant et les religions
N'occupaient son esprit que par occasions;
Son dédain volontiers n'en eût parlé qu'en prose.
C'était un amoureux, et non pas à l'eau rose
Comme le blond Tircis et l'escadron clampin
Qui fait de la guitare un fâcheux gagne-pain!
Au contraire, il était pour l'amour rugissante,
L'amour de pleurs, de cris, de sang et d'épouvante;
On voyait des poignards jusque dans ses sonnets.
Les regards attachés sur Elvire Punais,
Fille de grand secours, sa dame et sa portière,
Il rimait un poëme à la tournure altière,
Où l'on verrait enfin l'homme, l'humanité,
Dieu même, et plus que tout l'amour et la beauté.
« C'était son œuvre à lui, poëte au noir délire,
« Poëte au cœur souffrant, dévoré par la lyre,
« Poëte..... *et cœtera.* »
Mais sous un arbre assis,
Lanterne un soir d'octobre avait d'autres soucis

Que de chanter l'amour et d'enseigner la terre.

De quel mal souffres-tu, poëte humanitaire?

Taquiné de la faim qui le piquait toujours,
Il cherchait le moyen de dîner sans débours.
Oubliant son Elvire, et blasphémant la gloire,
Il rêvait de manger, puis de boire, et de boire!
Travail vain! rêve absurde! Enfin, pour comprimer
Ce sauvage appétit, il s'essaye à rimer.
Tristement allongé sur la nappe des biches,
L'infortuné commence un repas d'hémistiches :

« Le poëte passait devant leurs tables d'or.
« Ils étaient pleins de joie. Ils ont dit au poëte :
« Viens! au festin pour toi nous avons place encor;
« Il nous reste des fleurs à placer sur ta tête;

« Dans l'amphore au flanc large il reste encor du vin,
« Où la beauté buvait, boira la poésie...
« Le poëte a passé; le poëte divin
« Dans un cristal plus pur veut une autre ambroisie... »

O merveille! à ces mots un bon ange apparaît,
Un vieil ami, qui dit : Gagnons le cabaret!
Ils y vont; le couvert est dressé sous les treilles :

Du bœuf, un fort gigot, deux couples de bouteilles,
Pain à discrétion ! Et Lanterne grondant
Peut de son estomac combler le gouffre ardent.

Ce fut long, ce fut beau, ce fut un grand silence.
Puis Lanterne enfin dit :
— Voici ce que je pense :
Tes bourgeois sont hideux ! Je hais ces philistins !...
Ils n'appellent jamais la muse à leurs festins.
Quand nous crevons de faim, crevant de nourriture,
Ils n'ont pas un regard pour la littérature ;
C'est bien ! Mais je vivrai !... Je tomberai sur eux.
Je passe à la satire et j'y serai nerveux.
Je peindrai ma détresse, horreur de la pensée,
Mon cœur enfin vaincu, ma main déjà glacée,
Lorsque tu vins, ami, repoussant le trépas,
Me rendre au luth divin...
— Mais ! dit l'autre, non pas !
Que tu vives, c'est bon, et voilà mon affaire ;
Que tu grattes le luth, ma foi, je n'y tiens guère !
J'aime peu ces chanteurs qui, plus nombreux toujours,
De leur talent au vice apportent le secours,
Qui n'ont ni foi ni loi, qui font leur industrie
D'illustrer la débauche et la truanderie,
Ou qui, laissant la chair, d'un sot prophète épris,
Pour mieux gâter les cœurs affolent les esprits.

J'écoute ceux que Dieu plaça sous les feuillées,
Dans les airs, dans les champs, sur les berges mouillées ;
Joyeux peuple de l'herbe et des humbles buissons :
Voilà de vrais chanteurs et de douces chansons!
Que me sont vos grelots forgés sur le pupitre,
Quand la fauvette au bois défile son chapitre,
Quand l'abeille bourdonne autour des genêts d'or,
Quand le flot sous le saule en murmurant s'endort,
Quand les ormes, les blés, les joncs et les fontaines
Avec le vent du soir qui traverse les plaines,
Sans orgueil et pour rien font un concert charmant?
J'écoute et m'abandonne à mon ravissement :
Je ne crains pas ici vos marques de fabrique ;
Je n'ai pas à subir une stance lubrique,
Un souvenir banal chargé d'impiété,
Ou quelqu'autre hoquet de rimeur hébété !
Si les oiseaux chantants, les vents et les ramures,
Infidèles aussi, par de telles injures
Venaient épouvanter le vallon et les bois,
A coup sûr le bon Dieu leur ôterait la voix...
C'est ainsi qu'il punit parfois votre insolence,
Lâchant sur vous la faim, à bout de patience.

Le don de poésie est grand et précieux,
Il ne descend du ciel que pour l'honneur des cieux.
Si sur vous a plané *l'influence secrète,*

Soyez reconnaissant ; devenez l'interprète
Du mystère sublime ouvert à vos regards :
Montrez la main de Dieu créant de toutes parts ;
Répondez, tout remplis d'une allégresse pure,
Par le chant de vos cœurs au chant de la nature ;
Étouffez cet orgueil qui vous vient tourmenter,
Chantez pour adorer, pour prier, pour chanter!
Doux hérauts du printemps parmi l'espèce humaine,
Heureux d'avoir la branche et le nid et la graine,
Méprisez l'or du paon captif des basses-cours.
— La graine, diras-tu, je ne l'ai pas toujours! —
Ah! prends-y garde! Crains d'invoquer la justice!
Quel prix peut mériter ton genre de service,
Et que te doit le Ciel pour l'œuvre que tu fais?
Je ne dis rien des vers et je les tiens parfaits :
Mais l'idée? Est-ce assez d'être artisan habile,
De façonner sans cesse une matière vile,
D'embellir d'un travail lâchement amoureux
Le vice, qui par là devient plus dangereux?
Non ; qu'il soit méprisé, dans l'oubli qu'il périsse,
Le poëte effronté, mercenaire du vice !
On ne me verra point mener en pleurs son deuil ;
L'humanité n'a rien perdu dans ce cercueil.
Là, reprenant sa grâce à qui l'avait trahie,
Dieu, d'un bras couroucé, cloua l'apostasie.
Trop heureux le coupable, instruit par l'abandon

S'il a versé les pleurs qui demandent pardon!
Je conserve pour toi cet espoir... Il est sombre !...
Ne vieillis pas rimeur, et doublement dans l'ombre;
Pour donner le repos à ton cœur irrité,
Tourne-le vers le Vrai qui t'offre sa clarté :
Tranquille, heureux, plus tard, bon père de famille,
Tu feras des chansons que chantera ta fille.
Ainsi qu'à ton esprit promptement aux abois,
Ce ramage ira mieux à ton filet de voix :
Tête et chant de linotte, et rien de plus, en somme.
Allons, un peu d'effort, et deviens honnête homme!
Quelqu'un à qui j'ai dit ta misère et ton nom
Te réserve un emploi. Le veux-tu ? c'est fait.
— Non!
Non, répondit Lanterne.
Alors, plein de tristesse,
— Réfléchis, dit l'ami. Déjà la faim te presse ;
Tu n'as point de talent, ton âme est en péril ;
Si tu perds la raison, que te restera-t-il?
Lanterne répliqua :
— Cette gloire éternelle
D'avoir, du saint trépied victime solennelle,
A tout l'or qu'on m'offrait, noblement préféré
Le culte de la Muse et de mon art sacré,
Et de m'être endormi, plein d'une foi suprême,
Attendant l'avenir et croyant à moi-même.

MARSYAS

Marsyas bien renté, luisant de gras-fondu,
Attaque d'un doigt mou le cistre détendu.
Ce genre est déplaisant! On l'écarte, il s'obstine.
Vingt bâtards de Byron croisé de Lamartine,
En vingt lieux différents, pris du même travers,
Mijotent avec soin partout les mêmes vers;
Et dans le même étain, leur néfaste folie
Sert ce ragoût d'orgueil et de mélancolie.
Sous le poids des biens-fonds jouant les accablés,
Ils posent en grands cœurs, navrés, inconsolés,
Cherchant querelle à Dieu, se vantant sans vergogne,
Trempant de pleurs sans fin leur vieux vin de Bourgogne,
Chevillant, remâchant, pataugeant à merci;

Le tout en un Français de Flandre ou de Quercy.
Oyez de ces pleurards la complainte courante :
« J'ai femme, chiens, troupeaux, vingt mille écus de rente;
« Je suis un cavalier aimable et des mieux faits,
« Mes muscles font trembler chevaux et portefaix,
« Je me distingue fort à la danse, à la chasse,
« Mes regards et ma voix sont d'un homme de race;
« Mes sonnets, par le monde avec dédain jetés,
« Des cœurs les plus hautains ont vaincu les fiertés;
« Je n'ai pas, moi, trouvé de comtesse de Sade,
« Et je ne fus que trop adoré; c'est maussade!
« On en sait quelque chose, et je n'ai pas tout dit...
« Ainsi que mon talent, ma fortune grandit;
« Je réussis à tout sans peine et sans étude;
« Je suis aimé des grands, cher à la multitude:
« J'ai vin et blé sur terre, avec un rang d'honneur :
« Il ne me manque rien... que ma part de bonheur! »

Venez çà, bons railleurs! A larges coups de gaule,
Daubez ces indiscrets, opprobre de la Gaule;
Étrillez-les si bien, sifflez-les d'un tel son
Que leur chair à jamais craigne le caveçon.
C'est leur rendre service, après tout. Faux artistes,
Sentant leur impuissance, ils sont jaloux et tristes;
Pour ce prurit, contraire à leur tempérament,
Un bain de ridicule est le bon traitement.

Quel bonheur veulent-ils? Aucun ne l'a pu dire.
Ce qui leur manque, au fond, c'est qu'on les veuille lire.
Or, ici la nature oppose son *veto*.
Que tous nos troubadours le sachent au plus tôt :
Il n'est rien aujourd'hui que le Français n'avale;
Son goût jadis si pur, jusque-là se ravale
Qu'Augier et Michelet lui sont deux grands auteurs;
Mais l'ennui cadencé jamais n'eut de lecteurs,
Et n'en aura jamais. Notre langue abîmée
Supporte tout, hormis la pesanteur rimée.
Ce Leroux, plus brouillé que son cuir chevelu,
S'il écrivait en vers, il ne serait point lu.
Reynaud, Maury, Littré, Simon, Saisset, que sais-je?
Si tout cela rimait, ce serait une neige
En un instant fondue; il n'en resterait mot.
On a du fort Quinet un poëme ostrogoth
Où ce penseur a mis toute sa frénésie :
Le bourgeois n'en sait rien. Le piment d'hérésie
Dans la seule *Henriade* a gardé son effet,
Et Satan même endort, s'il chante avec Quinet.

Ainsi, beaux nourrissons des muses de province,
Vous suez vainement; votre prix sera mince.
N'ayant reçu du ciel que vos propriétés,
Contentez-vous du peu, pauvres déshérités;
Vous n'aurez rien de plus, *quelqu'ardeur qui vous presse*.

De vos champs plantureux prenez toute la graisse,
Drainez, semez, taillez, faites-en la moisson ;
Mais d'y cueillir encor la fleur et la chanson,
N'y pensez plus ; ces fruits ont reçu d'autres maîtres.
Là-bas, sur le chemin ombragé de vos hêtres,
Quelque piéton couvert d'un vêtement usé,
Les prend et les emporte en son cœur reposé.
Il n'a pas un arpent sur la machine ronde,
Il sait mal discourir, mal amuser ; le monde
Vous donnerait sur lui la palme du bon ton,
Vous le vaincrez auprès d'Elvire et de Gothon ;
Mais c'est lui le poëte ! Il comprend la nature ;
De la terre et des cieux l'admirable structure,
Le beau décor des bois, des eaux vives, des prés,
Les longs discours du vent à peine murmurés,
Le calme des troupeaux, les chants de la clairière,
Les mélanges divins de sons et de lumière,
Les tapis d'herbe en fleur où s'endorment vos pas,
Ont des accents pour lui que vous n'entendez pas ;
Et, quand vous répondez par une rime ingrate,
Comme un sublime écho toute son âme éclate.
A la joie, au chagrin il donne leurs couleurs,
Il a le vrai délire, il verse les vrais pleurs ;
Son cœur parle en ses vers ; il sent, il souffre, il aime.
Ce n'est plus la tirade efflanquée, au teint blême,
Du risible amateur agacé d'Apollon :

Tout diffère, la main, l'archet, le violon ;
Et tout fait mesurer la distance tranchante,
De la douleur qui bâille à la douleur qui chante.

L'ART POÉTIQUE

C'est un état bizarre, et pour moi tout nouveau,
Que d'avoir à la rime appliqué mon cerveau.
Depuis que j'ai mordu dans ce gâteau de fée,
Ma raison vagabonde et ma tête échauffée
Trouve partout prétexte à fabriquer des vers.
Comme des papillons parmi les buissons verts,
Éclatants de couleurs et de syllabes riches,
En mon esprit charmé volent les hémistiches.
Je suis désarçonné. J'avoue et reconnais
Qu'on peut être honnête homme et faire des sonnets!
J'en fis un l'autre soir; j'ai fait une ballade,
Je médite un rondeau. Ne suis-je point malade,
Ou pire? Et faudra-t-il me faire exorciser?
Ah! que c'est un démon étrange à maîtriser,

Ce doux lutin des vers! Avec vous il chemine;
Il surprend, il s'impose, il enchante, il domine.
Je me sens tout honteux de me voir poursuivant
La rime qui me jette un accord décevant.
Ainsi faisaient Boileau, Racine, la Fontaine :
Les rimes qu'ils chassaient, las! en valaient la peine;
Mais celles que j'atteins? N'importe! je poursuis.
Dans les champs, dans les bois, sans savoir où je suis,
Sans entendre le vent ni le flot qui murmure,
Sans voir sur le buisson ni la fleur ni la mûre,
Qu'il pleuve ou qu'il poudroie, en moi-même enfoncé,
Je songe à bien finir mon vers bien commencé.

D'autres fois, n'ayant rien en train qui me tourmente.
Zeste! un sujet nouveau tout à coup se présente :
Un roman du pays que l'on m'aura conté,
Un trait de mœurs, un mot, et me voilà tenté.
Je suis tenté de tout, hormis de tragédies.
L'œuf tragique est à pondre aux muses refroidies :
Il y faut des docteurs qui me glacent d'effroi,
Tels qu'on dépeint Ponsard, ou que je vois Ponroy...
Des tragiques du temps ma muse est ennemie,
Et craindrait de trotter leur pas d'académie;
Ils font faire à Pégase un métier de cheval!
Hors de là tout me plaît, même le madrigal.
Quel plaisir d'aiguiser l'épigramme mutine,

De coudre le refrain à la ballade fine,
D'esquiver l'hiatus, ce granit agaçant
Qui dresse en plein chemin son pic embarrassant ;
Ou, par un tour soudain, par un mot qui scintille,
De faire un agrément même d'une cheville !
Encor, ce ne sont là que les moindres bonheurs ;
Il est des soins plus beaux et des succès meilleurs :
Toucher les cœurs, donner des formes de lumière
A ce profond parfum des âmes, la prière ;
Et par des vers bien faits, chez le lecteur dompté,
Comme avec des clous d'or fixer la vérité !

Qui me dira pourquoi, plus mornes que l'envie,
Les poëtes toujours se plaignent de la vie?
Dieu ne leur a donné que d'aimables tourments
Et la gloire à chercher par des sentiers charmants.
Leurs jours sont égayés d'éclatantes féeries.
Les accords, les couleurs, les chimères fleuries,
Le rien-faire occupé, ce sont là leurs trésors.
Nathan a moins de joie en tous ses coffres-forts ;
Dans la Bourse agitée il ne fait pas de rêves
Si riches et si doux que j'en fais sur ces grèves.
Il voit un flux d'écus le baigner, le couvrir ;
C'est illustre ! Mais moi, je vois le ciel s'ouvrir !
Le grand riche, c'est moi. Mon Dieu ! je vous tiens quitte.
Que fait de ses ducats le digne Israélite?

Il les fait travailler, je présume, à bon prix ;
Il a chevaux, laquais, maître-queux, beaux esprits,
S'il les aime ; de plus, il est baron d'Autriche.
Cela peut durer moins qu'un passable hémistiche ;
Puis la camarde accourt. Bonsoir ! tu n'es plus rien,
Qu'un juif plombé..., pas même académicien !
Moi, de mes visions mille fois apparues,
Mes rentes, je le sais, ne seront guère accrues,
Ni mon renom peut-être, et sans gloire je meurs.
Mais j'ai vécu joyeux de mes humbles labeurs ;
Mon âme a deviné les lueurs du génie,
J'y sens *incognito* résonner l'harmonie ;
Rempli de beaux désirs, brûlé d'un noble feu,
J'entends chanter en moi quelque chose de Dieu.

Quand vous m'avez permis ce chemin de délice,
Que m'importe, mon Dieu, qu'Israël se remplisse,
Et qu'un courtier marron, courtisan de ce roi,
Trouve dans les journaux plus de flatteurs que moi !
Ainsi devraient penser, ce semble, nos poëtes.

Mais peu savent goûter ces voluptés discrètes.
Au trafic appliquant les dons qu'ils ont reçus,
Ils prétendent gagner de l'argent là-dessus,
Et faire chez Lévy coter leur renommée.
Ils craindraient de n'aimer que l'ancienne fumée

Qu'on appelait la gloire, et qui portait aux cieux
Les illustres désirs d'un cœur ambitieux.
La gloire, c'est l'argent; sans argent, foin du reste!
Le don de poésie est estimé funeste,
Et ces ingrats diront que les transports heureux,
La verve, le travail, sont bénéfices creux.
Ne leur parlez jamais des présents que l'étude
Fait à la pauvreté, fière en sa solitude,
Ni de la cime auguste où peut monter un cœur,
Quand des vils appétits il s'est rendu vainqueur.
C'est bon à dire en vers! Jamais leur arrogance
Sous ce sévère aspect n'aima l'indépendance.
Ils cherchent des patrons. Quel vacarme infernal
Quand l'un d'eux par logique aborde à l'hôpital!
A tout le genre humain ils en demandent compte.
Le mort vivait d'absinthe et craignait peu la honte,
Ses vices étaient clairs, son talent incertain;
Une ode de guinguette est son meilleur butin :
N'importe! On lui devait, disent-ils, sa gamelle.
Pour leur compte, ils en font la demande formelle.

— « Quoi donc, chante Lanterne, effroi de Flicoteaux,
Parce qu'un Dieu railleur a doté nos berceaux,
Parce qu'il y versa tout plein d'horribles choses,
Des clartés, des accords, des larmes, quelques roses;
Parce que le fléau de ces dons inhumains,

Tourmentant nos esprits paralyse nos mains,
Et sans pitié nous voue à la sotte industrie
D'éclairer l'Univers et d'orner la Patrie,
Il faut souffrir la faim? »
C'est selon. Pourquoi pas?
Tu fais de faibles vers, prends de faibles repas!
Devons-nous te payer le plaisir de l'escrime?
On te permet ce jeu; rimer n'est pas un crime,
Et quelque autre l'a dit : *Chacun à ce métier*
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Mais prétendre imposer aux foules attristées
Et ton encre perdue et tes feuilles gâtées,
Quel abus! Ce métier, toi-même l'as choisi;
Tu l'aimes : il conduit à l'hôpital; vas-y !
C'est là ton champ d'honneur, peut-être de victoire;
Vas-y gaillardement. On en fera l'histoire,
Et tous les jouvenceaux qui poussent du phébus
De ta belle disgrâce orneront leurs rébus.
Que veux-tu davantage? Une petite rente
A ton gré vaudrait mieux? Deviens *l'un des Quarante;*
Prends la queue, hisse-toi jusqu'à ce ciel blafard
Où tu vois des soleils moins brillants que Ponsard.
Tu peux ce qu'ils ont pu. Le public charitable,
Quand tu seras passé, te trouvera passable.
Mais sans nous fatiguer de ton gémissement,
Imite Philarète, attends patiemment.

Vous êtes pétulants, messieurs de l'hyperbole !
Le public prise peu votre art de faribole ;
Pourtant il vous caresse. Avant d'avoir la croix,
Un soldat vers la mort a couru mille fois ;
Vous qui ne mourez pas autant que vous le dites,
On se presse un peu plus à payer vos mérites.
Certes, c'est bientôt fait de vous empanacher !
Ce qu'à Solferino d'autres s'en vont chercher,
Pousse à vos habits noirs comme jonc en eau morte ;
Un succès, parfois même un sifflet vous l'apporte,
Et, sur les boulevards, l'invalide ulcéré
Voit passer Trissotin avant lui décoré.
La chose à digérer peut paraître un peu dure !
A l'immortel sacré je passe sa verdure,
Son laurier sur la hanche et son estramaçon :
Mais cette croix d'honneur à quelque polisson
Pour prix d'avoir chanté Margoton ou Palmire,
Ma foi ! cela m'irrite, et *je brûle d'écrire.*
Si dans ces moments-là j'avais la verge en main,
Je ferais au triomphe un cuisant lendemain ;
Du vers le plus sanglant j'armerais ma colère...
Lanterne, paix à toi ! Paix à toi, pauvre hère !
Laissant ton estomac et ton terme en suspens,
Dans ton grabat tu fais de l'art à tes dépens.
Ta vanité du moins est sans ignominie :
Tu veux être appointé comme homme de génie,

Comme aigle. A ton orgueil ton ventre se soumet ;
Tu règles seul ton vol et choisis ton sommet.
Je t'honore en cela plus que je ne peux dire,
Mauvais rimeur, brave homme. — A d'autres la satire ;
A ceux dont le talent, se rendant propre à tout,
Ne tient compte de rien, et pas même du goût :
Ou pour peuple ou pour roi le moins agile saute ;
On les voit au palais chanter quel que soit l'hôte,
Flatter l'un, flatter l'autre ; hurler contre les cours,
Crier : *A bas les rois !* quand règnent les faubourgs ;
Puis, au soleil royal, comme lâches couleuvres,
Aussitôt qu'il reluit faire ramper leurs œuvres.
Et ce n'est rien encor. Pour tirer portion
Du budget, du libraire ou du bon Montyon,
La muse se permet bien d'autres vilenies :
De la morale un jour ; un jour des avanies
A tout ce qu'ici-bas l'homme doit respecter.
La pie est leur oiseau, car elle sait compter !
D'un drame vertueux ils endorment la scène.
Ils la réveilleront demain d'un drame obscène :
A celui-ci le peuple en foule applaudira ;
L'autre sera sifflé, mais Montyon paiera,
Et l'auteur, dans sa main ouverte à chaque porte,
Saura ce que le vice et la vertu rapporte.
Ce garçon, dont Molière est l'unique psautier,
Peut commenter Tartufe en homme du métier !

Mais, laissant ces cafards qu'une main plus experte
Cinglera quelque jour d'une rime plus verte,
Je ne m'étonne pas si de pareils succès
Aux crocs noirs de l'envie offrent encore accès,
Et si, tout décorés, tout appointés, tout riches,
Loués comme des dieux, pleins comme des bourriches,
Nos Apollons vernis accusent tant le sort.
Ayant pris vers le mal ce détestable essor,
Du mal ils ont reçu l'accoutumé salaire :
La tristesse, l'ennui qu'aucun rayon n'éclaire,
Et ce tourment affreux par l'enfer inventé,
L'insatiable faim dans la satiété.

La véritable muse est celle qui console.
C'est le présent de Dieu : loin d'eux elle s'envole ;
Sur son aile indignée elle remporte aux cieux
Ses trésors méconnus, baumes mystérieux
Qui, de sa main versés dans le cœur des poëtes,
Transforment les chagrins en douceurs plus parfaites,
Font chérir le silence, aimer les longs travaux,
Et laissent ignorer si l'on a des rivaux.
L'esprit qu'ont visité ses ardeurs souveraines
Ne met plus son espoir aux louanges humaines ;
Dût l'écho rester sourd à son cri palpitant,
Il chante pour lui-même et pour Dieu qui l'entend.

Ainsi l'oiseau perdu dans le profond espace
Jette sa note pure à la brise qui passe,
Et ne demande pas si seulement ses airs
Ont d'un charme de plus embelli les déserts ;
Ainsi sous ton figuier, près de la mer bretonne,
Sans que l'or te séduise ou que l'oubli t'étonne,
Tu donnes ta chanson, candide Violeau,
Et de tes humbles jours esquissant le tableau,
Tu peins sans y penser cette haute victoire
D'un cœur trop près de Dieu pour songer à la gloire.

Bel exemple ! Combien de pareils en voit-on ?
Que d'autres, consultant l'écho, changent de ton,
Et passent hardiment, afin qu'on leur réponde,
De la muse du ciel à la muse du monde !
— « Viens ! viens ! lui disent-ils, les applaudissements
« Te suivent ; c'est assez, nous sommes tes amants.
« Mets ce que tu voudras dans nos cœurs, sur nos lèvres,
« Allume en notre sang tes plus ardentes fièvres,
« Enseigne-nous le mal, si nous sommes encor
« A ton gré des enfants trop près de l'âge d'or ;
« Commande ! Seulement, vierge ou prostituée,
« Dicte-nous la chanson la mieux rétribuée. »

Ils sont trop écoutés. La fille de l'enfer
Prend de ces malheureux le prix qu'ils ont offert,

Leur âme ; et de sa main au trafic avilie,
Leur enseigne à verser non le vin, mais la lie.
Ils veulent plaire au monde, ils en viennent à bout.
Si le métier n'est pas de se tenir debout,
S'il faut, avec les airs que le talent comporte,
Flagorner bassement la canaille, qu'importe !
D'éloges entouré, de laurier revêtu,
On rattrape en honneurs ce qu'on perd en vertu,
Et des profits du jeu lorsqu'on fait le décompte,
Qui voit ce que dans l'âme on encaisse de honte ?
La honte est au dedans, la gloire est au dehors.
La gloire, c'est-à-dire, en français, des trésors,
Du luxe, des flatteurs et de solides rentes.
Parlez après cela d'œuvres déshonorantes !

« — O censeur, ô jaloux ! dit le poëte, apprends
« Qu'un acte croustilleux vaut trente mille francs,
« Que j'y fais accourir les pudeurs que j'opprime,
« Qu'au lever du rideau je perçois une prime,
« Et que pour le public, dédaignant tes clameurs,
« Je suis l'homme de bien qui corrige les mœurs.
« Lis donc les feuilletons !... Je m'en ris, à vrai dire,
« Et crois qu'avec raison la morale soupire.
« Je laisse soupirer cette hallebreda.
« J'ai pour moi les Quarante et le quartier Bréda,
« Je suis riche, admiré dans mes œuvres ingambes ;

« Je suis cher aux beautés dont je fais voir les jambes :
« Et comme un grand seigneur, écrasant mes rivaux,
« Je me pousse au fauteuil, j'y cours à deux chevaux.
« Ma foi, que la morale en crève !... Je l'honore :
« Mais le vice est fringant, et prodigue, et sonore,
« Il fournit de beaux vers, de l'esprit, de l'argent,
« J'ai la croix : pauvre vice ! il est trop engageant.
« Soyons huissier du vice, en dépit de l'envie !
« Ce pique-nique affreux qu'on appelle la vie,
« Ce mélange imposteur de faim et de dégoût,
« Le vice en est encor le plus piquant ragoût ;
« Il fait seul le bouquet de ces falernes fades
« Que l'ordre nous permet à trop faibles rasades,
« Et pour dire son nom, des cafards redouté,
« Si le vice est plaisir, c'est qu'il est Liberté.
« Les sages de tout temps l'ont proclamé. La Bible
« Nous redit des viveurs l'argument invincible :
« *Allons-y librement. Pour couronner nos fronts,*
« *Cueillons toutes les fleurs, car demain nous mourrons.*
« Que répondre à cela ? Le trop fameux *peut-être*,
« Est un trouble-cervelle, un jésuite, un traître
« Qui nous donne en sournois le conseil inhumain
« De mourir aujourd'hui pour mieux vivre demain ;
« Mais ses raisonnements me semblent illogiques.
« Peut-être que *peut-être* est bon en vers tragiques ?
« Je le mets de côté. Nous nous en servirons

« Pour flatter le parterre amoureux de *rons-rons*.
« Le bourgeois a toujours un faible pour les bourdes.
« Quant au reste, merci! Ces questions sont lourdes,
« Et je les plante là. La joie est un moment.
« *Carpe diem!* Horace a dit le mot, vraiment :
« Tiens le jour que tu tiens; prends de l'heure qui vole
« Ce qu'elle offre de doux, car le reste est frivole;
« Car tu perdras, Samson, ta force et tes cheveux;
« Car tes rivaux vaincus renaîtront plus nombreux;
« Car la voix qui proclame aujourd'hui ton génie,
« Dès ce soir va se joindre à la voix qui le nie;
« Car ni veilles ni soins ni studieux efforts,
« N'empêcheront demain que tu sois chez les morts! »

Ainsi l'orgueil lui-même en s'exaltant s'abaisse,
Et, croyant se vanter, révèle sa détresse.
Tandis qu'il fait le fier, de son cœur ulcéré
S'échappe avec cynisme un cri désespéré.
Comblé, mais tourmenté de sa faim assouvie,
Il sent qu'il a manqué le grand but de la vie,
Insulté l'Art, trahi le don chaste de Dieu.
Il le sent et l'ignore; et, dans ce noir milieu,
Entre un passé mauvais et la mort, double gouffre,
L'esprit s'appesantit, l'âme gémit et souffre.
Alors, alors, trop tard, en cet ingrat guéret,
Fleurit amèrement un stérile regret :

La muse des jours purs, belle comme à l'aurore,
Dans l'horizon souillé luit une fois encore,
Le parcourt tout entier, et d'un rayon vengeur
En s'essuyant les yeux en éclaire l'horreur.
Trésors d'honneur, d'amour, de paix et de lumière!
Trésors perdus!... Mais quoi, revenir en arrière?
Va-t'en, muse! Et domptant quelques soupirs surpris,
Un sourire hébété la chasse avec mépris.
C'en est fait pour toujours.

O mignons de la gloire!
Votre vin capiteux est redoutable à boire :
Pour vous reconforter sur l'austère chemin,
Préférez un peu d'eau prise au creux de la main!
Sans doute, un beau délire est charmant; mais l'ivresse
N'a qu'un flambeau trompeur, une force traîtresse :
A tous les lieux communs vous allez accrocher,
Et tel qui croit danser, on le voit trébucher.
Le succès est venu soudain; soudain il passe.
Peu d'honneur dans la vie et dans l'art point de trace,
C'est votre lot; le peuple, avant vous dégrisé,
Du jeu qui l'enivrait n'est plus même amusé.
Il bâille. Vainement vous lui doublez la dose :
Ce n'est pas ce surcroît qu'il veut, c'est autre chose.
Prêt à se détourner de vous, son œil moqueur
Perce vos *procédés* connus déjà par cœur;

Nouveauté du matin, le soir nauséabonde...
Il faut trouver du Vrai la racine féconde,
Et dans un mâle effort par l'amour inspiré,
Former enfin le Beau du Vrai transfiguré.
Voilà l'œuvre! elle est rude, et je ne saurais taire
Qu'elle peut tout d'abord décimer le parterre ;
Je ne lui promets pas le plantureux laurier
Qui du front de *Fanny* tomba sur *Giboyer*.
Mais le grand lendemain, le lendemain qui manque
Même aux écrits parfaits admirés de la banque,
Et qui vient étouffer l'égal près de l'égal,
Thiers près de Varillas, Flaubert près de Féval ;
Ce juste lendemain, tombeau des éphémères,
Mettra l'œuvre vaillante au rang des œuvres mères,
Et de beaux rejetons un verdoyant faisceau
Pourra longtemps encor lui faire un renouveau.

Si le succès pourtant se refuse à la peine,
L'artiste, sans regret de sa poursuite vaine,
Bénit en soupirant l'idéal envolé :
Il ne l'a pas atteint, mais il l'a contemplé !

AUX GENS DE LITTÉRATURE

Petits messieurs de la littérature,
Et gros bonnets de ce joli métier,
Gens de génie, auteurs malgré nature,
Salut à vous! Salut au peuple entier
Qui s'évertue au marais d'imposture,
Perdant de l'encre et gâtant du papier!

Êtes-vous là, gazetiers émérites,
Vous qu'écrivains on nomme par abus?
Êtes-vous là, vous qui suivez les rites
De ces anciens illustres et fourbus?
O débutants pleins d'ennuyeux mérites,
Déjà poussifs à l'heure des débuts,

Salut aussi! — Salut enfin, poëtes,
Poëtereaux, poëtillons, rimeurs!
N'eussiez-vous fait que des chansons secrètes
Et dans *Vert-Vert* écoulé vos primeurs:
Du haut en bas, carabins et prophètes,
Salut à vous, gens de naïves mœurs!

Vous dites donc, ô grands et petits êtres,
A l'Institut, ès journaux et divans,
Vous dites tous, vous rapins, et vous maîtres,
En prose, en vers, en volumes savants,
Vous clabaudez par toutes les fenêtres
Et vous criez sans cesse à tous les vents:

Que c'en est fait et que l'heure est venue;
Que le Dieu-Christ du monde disparaît;
Qu'il n'est plus rien; qu'une troupe menue
Suit seule encor son culte sans attrait!
Ainsi Platon déclame dans la nue,
Ainsi Garo disserte au cabaret.

Sous divers chefs votre foule enrôlée,
Reprend le thème en cent mille façons;
Tel le détaille à la femme endrôlée,
Tel le commente aux moindres polissons;
Toute cervelle en est au moins frôlée;
Havin sait l'art d'en farcir les maçons.

Cela va bien ! Si l'Auteur de la vie
Vient butiner jusqu'en vos rangs mêlés,
La bande reste épaisse et bien servie.
A faire mal elle a des gens zélés :
Vous gouvernez au gré de votre envie
Les cœurs flétris et les esprits fêlés.

Mais nous vivons, la chose est positive ;
Nous sommes peu, mais nous sommes constants
Quand vous voyez notre troupe inactive,
Elle obéit au Dieu qui dit : « J'attends ! »
Chargez sur elle, ô force destructive!
Pour la détruire, il vous faudra du temps !

Quoi ! parce que vous tenez en bataille
Mille journaux avec quelque autre appoint ;
Parce que l'or pleut et vous ravitaille,
Et qu'un héros vous vient toujours à point,
Vous prétendez que Jésus-Christ défaille ?...
Pour aujourd'hui, messieurs, n'y comptez point !

Tout franchement, jeunes gars et vieux reîtres,
Vous m'étonnez si vous pensez ainsi.
Le Christ résiste aux scélérats, aux traîtres,
Aux imposteurs, aux égorgeurs ; voici
Dix-huit cents ans qu'il enterre vos prêtres ;
Je crois qu'il veut vous enterrer aussi.

Depuis Judas, votre aïeul au poil jaune,
Jusqu'à Renan, l'athéisme en saindoux,
J'additionne et je mesure à l'aune
Vos généraux ; c'est long comme Leroux !
Regardez bien... Le vieux Simon Barjone
Où Dieu l'a mis reste plus fort que vous.

Plus fort que vous ! En voulez-vous la preuve ?
Venez tantôt faire un tour sur les quais,
Vous l'aurez là ; sans chercher on la treuve :
Vous y verrez vos livres disloqués...
— Ils ont un air suspect de fausse veuve, —
D'un vieux Nicole et d'un Parny flanqués.

Ce matin même, et j'y trouvais du charme,
Près d'un Dargaud neuf je me recueillais ;
Seule la pluie y répand une larme,
Le vent tout seul en tourne les feuillets ;
Loin du trésor le marchand, sans alarme,
Faisait la cour aux vendeuses d'œillets.

A l'Institut je sais ce qu'on adore ;
Mais écoutez un point essentiel :
Pendant qu'au vent Arouet s'inodore
(Dargaud n'est pas si pestilentiel !),
Sur nos clochers qu'on hausse et qu'on redore,
La vieille croix resplendit dans le ciel.

Comptez, petits, ce qu'elle a vu d'orages
Sur ce sommet si souvent insulté ;
Souvenez-vous de vos cris, de vos rages :
Combien de fois avez-vous exulté!
Combien de fois, même aux plus fiers courages,
Tout parut fait! Qu'en est-il résulté?

Sous Louis-Philippe, ou sous Cauchois-Lemaire,
Ou sous Carrel, ou sous je ne sais qui,
Autorisés du préfet et du maire,
Des citoyens élèves de Saqui,
Des nourrissons de l'école primaire,
Des avocats forts en Burlamaqui,

De bons bourgeois que le tambour appelle,
Les uns acteurs, les autres regardants,
Grimpent aux croix que chacun interpelle,
Les jettent bas, hurlent, grincent les dents....
Et puis vingt ans : et la Sainte-Chapelle
Est toute d'or et dehors et dedans.

LE JOURNAL BANDIT

Accordons un regard au troupeau sans crédit
Qui, maigre et mal vivant, fait le journal bandit :
Un journal que l'on voit sans cesse disparaître ;
Mais, hélas! il ne meurt que pour toujours renaître.
Changeant de nom, de corps, de figure, d'objet
Et surtout de logis, il est toujours abject :
En vain Thémis le traque, en vain la faim le tue :
Il reste, et reste abject. Ce qui le constitue
Et le rend immortel, c'est cette qualité ;
Elle l'a malgré tout cent fois ressuscité,
Et toujours ce cadavre horrible et délétère,
Par la mort revomi, souille, impudent, la terre.

Ce qui vit là dedans et de quoi l'on y vit,
Beaucoup l'ont très-bien su, nul ne l'a très-bien dit.

On a deux pourvoyeurs : chantage et banqueroute.
A ce fonds assuré, la *réclame* s'ajoute :
Pour ouvrir le public, aux sots qu'ils ont sifflés
Les écrivains bandits vendent de fausses clés.
Ces gnômes inconnus, comme des vers difformes,
Grouillent en leur puisard. Des blasphèmes énormes,
Des contes idiots que l'on repousse ailleurs,
Des saletés, des cris de derviches hurleurs,
Des rêves de goujats dans une langue infecte,
Sont les bouillonnements de la sanie abjecte.
Écoutez un instant ces horreurs, vous saurez
Ce que l'ulcère dit sur les corps dévorés ;
C'est le chant de la peste et de la pourriture.
Auprès d'eux tout est sain dans la littérature ;
Auprès d'eux Gaëtan est un lys de candeur,
Tout innocent, tout pur et d'une exquise odeur.
Ils sont jaloux de lui. Son art, sa haute mine,
Ses cols, sa montre d'or, ses bottes, sa cuisine,
Ses deux éditions, tout cela leur paraît
Le lot d'un Dieu sur terre ; ils gardent son portrait,
Et murmurent, ravis en leur âme ulcérée :
Que c'est beau, le talent et la vie honorée !

D'UN ECCLÉSIASTIQUE AFFRANCHI

Les nouveaux livres de ce traître
Sentent trop fort leur apostat :
On y voit son ancien état.
Quoiqu'il blasphème comme un reître,
C'est encore d'un air béat ;
Il a le style mauvais prêtre.

LES THURIFÉRAIRES

Jadis, dans les journaux, de trois ou quatre infâmes,
J'aimais, je le confesse, à recevoir les coups.
Ores, d'un tel honneur je ne suis plus jaloux :
Ces messieurs ont eu l'art d'envenimer leurs blâmes
En les faisant tomber, à titre de réclames,
Sur des messieurs comme eux qu'ils traitent comme nous.

LES INIQUITÉS DE LA POLÉMIQUE

Ces cris brutaux, ce papotage,
Ces vils pamphlets qu'en leurs taudis
Vingt manœuvres de bas étage
Contre mon honneur ont ourdis :
Feux de cuistres ou d'étourdis !
J'en peux supporter davantage.

Ces articles si bien limés,
Si contenus, si teints de rose,
Où mes écrits sont abîmés
Dolce, pianissime, amorose .
Cela n'est rien : de cette prose
Les fabricants sont mal grimés.

Les paraboles véhémentes
Sur mon défaut d'urbanité
Plaisent aux marquises clémentes
Qui me prêchent la charité :
J'écoute avec hilarité
Ces sifflements d'âmes aimantes.

Mais l'esprit de parti vainqueur,
De mes dédains force l'enceinte :
Pour me verser l'âpre liqueur,
Il cherche et trouve une main sainte...
Ah ! pour le coup, voilà l'absinthe ;
Voilà le poison dans le cœur !

27 février 1856.

A UN DÉMOLISSEUR

DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Eh bien! j'ai lu ta paperasse :
L'instinct du mal y fait effort ;
On y voit l'ennemi de race,
Qui ne refuse aucun renfort ;
Rien de honteux ne t'embarrasse...
Et, tout pesé, ce n'est pas fort.

Pour mieux déguiser le mensonge,
Tu prodigues les documents ;
Tu fais la vérité du songe ;
Tu tisses d'adroits téguments
Peints de beau fard, enduits d'axonge...
Mais on devine que tu mens.

Quoique tu transformes les rôles
Et n'avances rien sans garant,
Le vrai, que malgré toi tu frôles,
Malgré ta ruse est apparent :
Tes bons témoins semblent des drôles...
Et tu sembles bien leur parent.

Pour le talent, c'est l'envergure
De nos Peyrats, de nos Lanfreys ;
Le style n'a pas de figure,
Le sujet est loin d'être frais :
Enfin, mon bel ami, j'augure...
Que tu ne feras pas tes frais.

LIVRE DEUXIÈME

CONFESSION

Hélas ! je me confesse et frappe ma poitrine :
En mon métier longtemps, trop léger de doctrine,
De l'effort et du bruit seulement faisant cas,
J'ai cru voir du talent où j'ai vu du fracas.
J'escortais *Hernani* le poing haut, l'œil sauvage ;
J'aurais à Lélia parlé de mariage ;
Michelet me semblait profond, Dumas poli,
Et je trouvais Delorme on ne peut plus joli.
Bref, je fus romantique !
Il faut être équitable ;

Le romantisme avait son côté respectable :
Si j'en fus entêté quatre ans, je dois songer
Qu'au moins il me gara toujours de Béranger.
Béranger déplaisait parmi nous. Notre mage
Trouvait à ce génie une odeur de fromage,
Et toisant d'un œil dur sa Vénus en torchon,
Nous avait défendu d'entrer à ce bouchon.
« — C'est plat, nous disait-il ; à pareille ambroisie,
« Laissons se régaler la bonne bourgeoisie.
« Il va bien au collége, aux rentiers rutilants,
« Aux juges retraités qui sont encor galants ;
« Sa muse pour ce peuple, un jour, dans une ornière,
« Naquit d'un soldat ivre et d'une cuisinière ;
« Elle est chauve et classique, et ses grossiers couplets
« Ne se peuvent passer du choc des gobelets. »
Depuis, notre prophète a bien changé de gamme !
A la muse de rue il a porté sa flamme ;
Ses suivants, comme lui, délaissant l'ancien ton,
Célèbrent Béranger et son vieux mirliton.
Ma foi, je n'en fus point ! Quoique exempt de scrupule,
J'aimais bien le péché, mais non pas la crapule,
Et j'ai tenu très-loin, en mes jours négligents,
Le prêtre assermenté du *Dieu des bonnes gens*.
Je reste romantique en cela. Pourquoi taire
Qu'il me tourne le cœur, ce Caton de Cythère ?
L'art de ses rigodons, si souvent admiré,

Son sourire gaulois (à mon sens trop tiré),
Quelques couplets heureux, sa gloire colossale,
Rien n'y fait. Je réponds : Ou c'est plat, ou c'est sale !

Autre excuse ; archi-sot qui s'excuse à demi !

Béranger n'était pas notre unique ennemi :
On frappait sans merci d'un égal anathème
Tous les hongres latins et grecs, les forts en thème,
Flamines enrhumés de l'autel d'Apollon,
Qui prenaient l'Institut pour le sacré vallon,
Et leur long coryza pour le sacré délire.
Les tragiques surtout nous fournissaient à rire.
Je ne sais plus leurs noms. C'était un carnaval
D'ouïr comme ils vantaient Pichat et Lancival,
Leurs aigles derniers-nés, leurs Ponsards, leurs antiques.
L'implacable sifflet roula ces olympiques.
Les pauvres innocents, pour remède à leur cas,
Nous opposaient les Grecs, que tous n'entendaient pas ;
Et quant à leur français, il ne nous gênait guère !

Oui, j'ai donné quatre ans à cette folle guerre,
Soufflant comme un perdu sur des lampions éteints,
Claqueur déterminé d'un tas de trissotins,
La plupart sans talent, le reste sans cervelle.
Nous appelions cela : *Porter la foi nouvelle!*

Mais, bah ! j'y peux penser après tout sans ennui :
Si ce n'est à moi-même, à qui donc ai-je nui?
Dans ces vieux souvenirs, un pourtant m'assassine.
Je le chasse, il revient : j'ai médit de Racine.
Aveu lourd ! O Racine, ô poëte, pardon !
T'insulter, c'était peu. Le mal est que Pradon,
Membre de l'Institut, en habit à soutache,
Mettait flamberge au vent pour enlever la tache:
Voilà, voilà l'opprobre ! et nos scurrilités
Répondront des vengeurs qu'elles ont suscités...

Et toi, pardon aussi, maître de la satire,
Terrible Nicolas ! Certe ! on t'aurait vu rire,
Si, sortant du tombeau, tes regards fiers et lents
Avaient pu contempler ces ébats insolents.
Tu n'aurais ménagé ni les tiens, ni les nôtres,
Et sur tes faux croyants comme sur nos apôtres
On aurait vu tomber ton sarcasme irrité;
Plus d'un eût trouvé là son immortalité !
Nos vaillants qu'aujourd'hui ne connaît plus personne,
Ils vivraient en ces vers où Cotin toujours sonne,
Où Faret, où Linière, à des fourches d'airain,
Pendent, le cou serré du nerf alexandrin.

DE LA RIME RICHE

Une rime a son prix, mais les rimeurs sont sots
Qui se font moins soigneux des choses que des mots.
Il en est de fameux dont c'est là le génie :
L'esprit français se moque enfin de leur manie.
D'abord ils avaient plu, prenant un air savant.
Leur quart d'heure est passé ; ce sont des *ci-devant*.
On voyait revenir chez eux la périphrase
Et le sens négligé pour le son qui l'écrase.
Avec moins de césure et plus de Richelet,
Dans le genre Delille on redégringolait.
L'un ou l'autre est abus ; mais le plus incommode,
C'est, à mon gré, celui qu'ils mettaient à la mode.
L'un est un vieux chemin tout fait, roulant, aisé :
L'on arrive en dormant. Sur l'autre, on est brisé :

Ce ne sont que cahots, cailloux, heurts, fondrières ;
On s'essouffle aux rochers, on s'embourbe aux ornières,
Et l'on n'arrive pas. Tels étaient les profits
De la muse française aux coups de ces beaux fils.
Tout en sifflant Delille et son emphase fruste,
Ils avaient même horreur du sens net, du mot juste.
Delille ne touchait aux mots qu'avec des gants ;
Eux ne les acceptaient que durs, extravagants.
Ce qui venait tout seul indignait leur courage ;
Ils voulaient qu'on sentît l'effort et le tirage.
Heureux s'ils pouvaient voir le lecteur étonné,
Sur quelque terme obscur et de loin amené
S'arrêter, réfléchir et rêver par la rue
Au sens que barbouillait la parole incongrue.
Pour rompre la césure, ils concassaient le vers,
De ci, de là, partout, enjambaient de travers,
Sans rhythme, sans motif, à grandes haleinées.
Saupoudrant ce hachis, des rimes forcenées
Prétendaient remplacer par leurs cris violents
De l'hémistiche ancien les repos somnolents,
Et nous ramentevoir que ces lignes sans pause,
Quoi qu'on en pût penser, n'étaient pas de la prose.

Ils semblaient en ceci, pour ne leur ôter rien,
Sur le grand vers français raisonner assez bien :
« Il est lent, disaient-ils, et mécanique et roide ;

« Sa marche solennelle aisément devient froide,
« Ou bien il se détend, et ses avides plis
« Tout bourrés d'adjectifs ne sont jamais remplis.
« Rendons-le donc plus ferme et pourtant plus ductile ;
« Animons sa langueur par des effets de style,
« Par des enjambements hardis, multipliés,
« Constants, de rimes d'or constamment égayés ;
« Forçons tout en couleur, ciselons avec zèle :
« Permis de cheviller, pourvu que l'on cisèle !
« Ciselure, couleur et rime, tout est là.
« Au diable la césure et qui la révéla !
« Musique de moulin pour le pas lourd des ânes ! »

Sans leur donner raison contre d'autres profanes,
Certes, c'est un encombre éternel en soucis
Que cette loi du vers coupé de six en six !
Tout poëte à son tour, la trouvant implacable,
A payé le tribut au tic-tac redoutable,
Et quelque soin qu'il prît de rester éveillé,
Sur cette balançoire a souvent sommeillé.
Ponsard n'est pas le seul où j'en marque l'exemple !
Qu'importe ? c'est la loi ! L'alexandrin n'est ample,
N'est souple, harmonieux et puissant, qu'à ce prix.
Ainsi l'ont pratiqué tous ces fameux esprits,
Nos maîtres, et Molière, et Racine, et Corneille,
Et Boileau. Dira-t-on qu'ils n'avaient point d'oreille,

Qu'ils ignoraient la langue et son tempérament ?
Ils enjambent fort peu, riment suffisamment,
Et, laissant au grand vers sa marche cadencée,
Ils savent l'animer par la seule pensée.
Voilà tout le mystère et tout l'art. Les *effets*
Naissent de la pensée ingénus et parfaits,
Sans que pour les trouver, en feu d'énergumène,
Le poëte jamais rugisse et se démène,
Ou que du faux éclat de quelque vers mal joint,
Il réveille l'esprit comme d'un coup de poing.
Sa pensée à loisir au contraire s'explique ;
Il fait tranquillement son chemin magnifique :
Ralentissant le pas, le hâtant à propos,
Rempli de son dessein, dépouillé d'oripeaux,
Simple, quelquefois nu ; beau pourtant de la flamme
Qui déjà par rayons s'épanche de son âme,
C'est ainsi qu'il aiguise et que d'un bras vainqueur
Il balance le trait qui va toucher au cœur.
Je n'ai pas observé qu'Athalie et Chimène,
Faute d'enjambements, endorment sur la scène ;
Despréaux et Molière ont chichement rimé ;
La Fontaine à ce jeu s'est très-mal escrimé :
En dépit de leur âge et de nos découvertes,
On les relit pourtant ; leurs œuvres toujours vertes
Nous font prendre en pitié l'art prétendu choisi
Qui sous l'or de la rime a si vite moisi.

Je peux borner ici cet essai de satire.
Chacun achèvera ce qu'il faut encor dire :
C'est qu'en notre parnasse, il convient avant tout
D'avoir, non pas des mots, mais du sens et du goût.
Tel fut le sort fâcheux des fines ciselures,
Des rimes à fracas et des enluminures,
De tout ce trompe-l'œil qui vingt ans fit éclat :
Comme il n'en sortait rien que d'obscur ou de plat,
Tout à coup, un beau jour, on a mis à la porte
Ceux de l'enjambement et de la rime forte ;
On s'était amusé de leur brutalité ;
« Mais le lecteur français veut être respecté. »

Sans souci de l'école ou nouvelle ou passée,
Pousse en avant ton vers empli de ta pensée ;
Cherche à mettre l'idée et non la rime au bout ;
Parle à l'esprit, au cœur, sois honnête ; ose tout.
C'est un goût dépravé que celui des mots vagues :
Nul ne se plaît toujours au murmure des vagues,
Et l'enfant même attend quelque tribut des flots :
Donne-nous ton tribut. Garde-toi du pathos ;
Garde-toi du nuage où s'endort Lamartine,
Garde-toi du fracas de la gent hugotine,
Garde-toi de l'azur teuton, du gris anglais :
Le beau, c'est le bon sens qui parle bon français !

Enjambe, s'il le faut, sans perdre la mesure ;
On n'est pas éprouvé pour serrer la césure...
Le sage cependant ménage ce moyen,
Et vise à bien rimer, mais ne s'engage à rien.

PÉTRARQUE

I

La Peine

Pétrarque ayant inventé Laure,
Ne laissa plus passer un jour
Sans clamer partout : « Je l'adore,
Je languis et je meurs d'amour ! »

Il tint fort longtemps cette gamme,
Écrivit sonnet sur sonnet,
Et mit en tel honneur sa flamme,
Que tout le monde en bouillonnait.

De sa verve un peu mijaurée,
Certaines fois, forçant le cours,

Il présente à son adorée
Un beau bouquet de calembours.

Laure est Vénus sortant de l'onde ;
De l'éclat de son teint vermeil
Elle peut éclairer le monde ;
Ses yeux font blêmir le soleil.

Bref, c'est un objet adorable !
— Mais, dit-il d'un ton abattu,
Rien ici-bas n'est comparable
A ses charmes, que sa vertu !

Et là-dessus, en hyperboles,
Il peint ses martyres cuisants...
On admire ces fariboles
Depuis environ cinq cents ans.

Voyant comme il se désespère,
Le Pape dit : « Épouse-la ! »
Il répond au Pape : « Saint-Père,
J'ai bien trop d'esprit pour cela !

« Le mariage décolore
Étonnamment ces chers objets.
Époux, je n'aimerais plus Laure :
A quoi pendrais-je mes sonnets ? »

Laure, qui n'était pas poëte,
Au poëte fit un salut;
Et promptement se mit en quête
D'un gentilhomme qui lui plût.

Elle en eut des fils légitimes,
— Onze! — Pétrarque, sans retards,
Versant toujours larmes et rimes,
Peupla Carpentras de bâtards.

II

Le Triomphe[1]

Gratis le bon Pétrarque avait durant trois lustres,
Chanté madame Laure et ses attraits mûris;
Bon amant, bon rimeur, de ses travaux illustres
Il attendait encor le prix.

1. Le triomphe de Pétrarque eut lieu à Rome en 1341. Les détails souvent grotesques de cette cérémonie nous ont été conservés par *Senuccio del Bene,* Florentin, témoin oculaire.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Il le reçut enfin, mais non de sa comtesse,
Belle et femme de bien imperturbablement;
Ni pour tant de sonnets pleins de délicatesse :
On les chantait trop couramment.

Il avait, par bonheur, fait un poëme en forme,
Pièce de haut latin, très-âpre à déguster.
La gloire sur ce plomb, avec un bruit énorme,
Trouva moyen de s'ajuster.

Soudain Naple, et Paris, et le sénat de Rome,
A l'auteur d'*Africa* font offrir le laurier.
Dans l'embarras du choix, à son aise, notre homme
Suppute et se laisse prier.

Enfin il choisit Rome, et le peuple est en fête.
Déjà le Capitole attend l'heureux vainqueur.
Il arrive : *Evviva!* Des pieds jusqu'à la tête,
On l'habille en triomphateur.

On lui met le cothurne et le soulier comique,
Sur le dos l'habit blanc des empereurs romains,
La mitre sur la tête, au cou la lyre antique,
Des gants de loutre sur les mains.

Une jeune beauté dans une étoffe bleue,
Fagotée à la grecque avec un grave soin,

De son habit traînant portait la longue queue,
Une cire allumée au poing.

Sur un char symbolique orné de broderies,
Il monte. On y voyait les Muses, Apollon,
Le bon roussin Pégase et les cent friperies
Qui meublent le sacré vallon.

D'oripeaux affublés, cinquante personnages
Au vif représentaient les œuvres du héros :
Des nymphes, des vertus, des amours, des sauvages,
Formés en quadrilles moraux.

Des faunes alentour faisaient la cabriole,
Bacchus menait le char de l'air d'un fier-à-bras... ;
Pétrarque ainsi monta vers ce haut Capitole,
En équipage de bœuf gras.

Sur le chemin, orné de fleurs et d'oriflammes,
Le gros peuple poussait de gros alléluias,
Et du haut des balcons, à son aspect, les dames
Effeuillaient des camélias.

Les plus femmes de bien blâmaient son inhumaine,
Les plus froides lançaient des regards animés,
Les autres l'aspergeaient d'ambre et de marjolaine,
Ou jetaient des œufs parfumés.

On arrive. Pétrarque alors, d'une voix claire,
Débite savamment un discours bien appris ;
Le héraut le proclame, et tout le populaire
Bat des mains et pousse cent cris.

Le poëte est coiffé d'une triple couronne,
Lierre, myrte et lauriers, symboles délicats !
Et de plus, le sénat (qu'il soit loué !) lui donne
Un rubis de cinq cents ducats.

Ducats d'or, s'il vous plaît ! C'est, en notre monnaie,
Vingt mille francs au moins. Poëtes, quels beaux jours !
L'Institut à présent vous fait sauter la haie
Pour cent écus mis au concours !

Or, Pétrarque, nanti de ce rubis si rose,
Dut faire un peu d'escrime en un salon secret.
Pourquoi ? Senuccio n'en dit rien autre chose,
Sinon ce mot : — Il le fallait !

Le poëte revint vers le peuple en liesse,
Et ce peuple charmant, se surpassant encor,
Glissa d'autres ducats à l'enfant du Permesse :
Toujours cinq cents, toujours en or !

Ce fut l'aimable fin de ces belles folies.
A l'église on entra sans autre compliment ;

Puis au palais Colonne, après vêpre et complies,
On soupa formidablement.

La table desservie, oubliant sa fatigue,
Le vainqueur au beau sexe adressa quelques vers,
Et termina la fête en dansant une gigue...
Le reste est su de l'univers.

III

Le Repentir

Dom Pétrarque, étant vieux et conseiller d'État,
Relut les chants où vit sa fameuse tendresse :
« Ainsi je célébrais, dit-il, ma folle ivresse,
« Quand j'étais un autre homme et dans un autre état. »

« Ma flûte, ajoutait-il, n'a fait que trop d'éclat!
« J'ai vraiment sans mesure illustré ma maîtresse,
« Et de vaine espérance et de vaine détresse,
« Trop longtemps j'ai permis que mon cœur se gonflât.

« Que tu m'as pris de jours, ô frivole besogne !
« Lorsqu'à présent j'y pense, en moi j'en ai vergogne ;
« J'ai servi de risée au peuple, et je connais

« Que je fus un grand fol[1] ! »

En attendant la Parque,
De ce discours sensé le conseiller Pétrarque
Fit un sonnet... qu'il mit en préface aux Sonnets.

[1] . . . . . .
Ma ben veggi' or, si come al popol tutto
Favola fui gran tempo, onde sovente
Di me medesmo meco mi vergogno...
E del mio vaneggiar vergogna è 'l frutto.
(PETRARCA, *Proemio di tutto il Canzoniere.*)

VACQUERIE

Quel lutin désœuvré, ce soir, sur les galets,
M'a nommé Vacquerie et ses amis follets?

Normand du Havre, mais doué d'un accent kurde,
Vacquerie est en France un des noms de l'absurde.

Il faisait un journal nommé l'*Événement*,
Avec les deux Hugo; trio frais et charmant,
Jeunes gens de grand cœur et de grands paragraphes.
Au sublime accrochés par deux fortes agrafes,
Girardins de ce bout, Hugos de ce côté,
Ils prétendaient refaire à fond l'humanité.
Michelet en était, je crois, comme nourrice;
Ensuite on voyait Gaiffe, et Boyer, et Meurice,
Et d'autres moins fameux, parmi lesquels Erdan.

Chacun du même zèle exerçait là sa dent;
Tous insultaient à tout. La pléiade assassine
Ne laissait rien vivant, pas plus Dieu que Racine.
On ne voulait souffrir aucun prince debout,
On comptait renverser le roi-prêtre, surtout;
On jetait bas Boileau, l'Église et la police.
Bref, sans le vieux Victor, de ces fureurs complice,
Et sans le grand Émile, experts à les charmer,
On se fût demandé ce qu'ils pouvaient aimer.

Mais s'il faut parler franc, dans la bande ahurie,
Pas un seul, à mon gré, n'égalait Vacquerie.
Jouvenceau de trente ans, de quarante ans au plus,
Il eût été le roi des poëtes velus;
L'impossible vivant grouillait dans sa cervelle :
Trayadalbas n'est pas son œuvre la plus belle,
J'ai lu de ses morceaux qui passaient par delà!
Le dieu de l'incongru sur son berceau parla,
Et dans sa langue à lui, que personne n'a sue,
Lui livra des secrets cachés à monsieur Sue.
Il était très-fécond; il faisait prose et vers,
Il traitait en un mois cent sujets à l'envers,
Et sur chaque propos, sans prendre aucune peine,
Il touchait le fin fond de la folie humaine.
Pour ma part, je croyais fort à son avenir.
Il était démocrate, et je voyais venir

Sur son front calfeutré le sacre politique.
Homme prédestiné, fait pour la République !
Avec quelle chaleur j'aurais donné ma voix
Pour te hucher, poëte, à ce noble pavois,
Pour te faire grimper sur la planche aux harangues,
Pour lire tes discours traduits en plusieurs langues,
Pour entendre la foule acclamer ton talent,
Pour voir le vieil Hugo, d'un visage dolent,
Célébrant tes succès dont sa gloire est ternie,
Douter devant le tien de son propre génie !

Hélas ! nous sommes loin de ce ravissement.
Depuis le Deux Décembre, adieu l'*Événement !*
La patrouille a fermé cette fraîche boutique ;
Hugo s'est externé, Girardin est antique,
Meurice s'est trouvé propre à l'art du ballet,
Quelqu'autre Charenton a reçu Michelet,
Erdan a fait un livre à renfermer au greffe,
Boyer est en bureau, dit-on ; le seigneur Gaiffe
Qu'on ne connut jamais n'est pas même inconnu.
Où Gaiffe est-il allé ? D'où Gaiffe est-il venu ?
Et dans ce monde plein d'objets de moquerie,
Qui me dira pourquoi je pense à Vacquerie ?

LE *CHARIVARI*

Ils sont trois en ce lieu vide ; trois solitaires
Affligés de poils gris et de pensers austères,
Enroués, ennuyés. Si l'établissement
N'était pas fort ancien, si Cham, esprit charmant,
Épointait son crayon élégant et caustique,
Le désabonnement balaierait le portique.
Nos trois pères conscrits en habit d'Arlequin
Le sentent ; *Figaro* les suit comme un requin :
Ils ont peur, et tous trois voudraient faire autre chose.
Quoi faire? C'est le *hic*. Quelle métempsycose
Peut requinquer des gens si formés et si mûrs,
Dérouiller ces esprits, recrépir ces vieux murs?

Huart n'essaya point. Docile aux lois communes,

Il est allé tout seul où sont les vieilles lunes.
Le matin il avait encor le rire aux dents;
Le soir il est parti, cachant ses pas prudents,
Et nul ne l'a revu. La chronique publie
Qu'il joue aux dominos, beau de mélancolie.

Caraguel, tout pensif, le remplace de loin.
Dans les prés de Huart coupant le même foin,
Vaille que vaille, il tient son regrat de bluettes;
C'est un homme d'esprit pour les clercs en goguettes.
Cependant ses bons mots pénibiement soudés,
Repassent trop souvent et sont mal refardés;
Il rate fréquemment le calembour. En somme,
Caraguel laisse voir qu'il n'est plus un jeune homme.
Lui-même en a soupçon, et, soufflant sur son feu,
Il s'essouffle beaucoup, mais s'allume fort peu.
Pour l'esprit qui s'éteint il n'est point de Jouvence!
« — Le dur métier, dit-il, que d'amuser la France!
« Et d'où me peut venir cette odeur de relent?... »

Il a fait des *Récits*. Un tome somnolent,
Après de longs efforts, est sorti de sa plume.
En style, c'est du plomb; en esprit, de l'écume.
D'ailleurs bien innocent! Le lecteur ébahi
Au fond de Caraguel a retrouvé Bouilly.
Qui l'eût pensé jamais? Ce garçon philosophe

D'un conteur pour l'enfance avait toute l'étoffe!
Bouilly trop tard connu, Berquin trop déformé,
D'un téméraire espoir maintenant animé,
Il aspire au théâtre; un succès l'encourage :
Tiers d'auteur, il n'a fait que son tiers de naufrage.

Plus sec, plus renfrogné, plus jaloux d'être craint,
Frémy, qui voudrait rire, est rêche comme crin.
Ce plaisantin ridé, jadis, en robe noire,
Fut professeur. De quoi? Je n'en sais pas l'histoire,
Et par quelle aventure, ou bien par quel pari,
Son noir s'enfarina dans le *Charivari*.
On dit qu'à voler haut rencontrant mainte entrave,
Il s'est cru né plaisant pour n'être pas né grave;
Mais pédant il était, pédant il est resté.
Il est gai comme un pion de l'Université.
Huart avait ses jours, et, — bien qu'il s'évapore, —
Caraguel, en cherchant, trouve une farce encore;
Frémy, jamais. Il rage! On regarde, oppressé,
La tenace fureur de ce badin vexé;
On sent que dans l'orgueil où sa raison s'altère
Il croit qu'il a manqué l'empire de la terre,
Et qu'en babouinant sous son feutre aplati,
A Dieu même il prétend faire un mauvais parti.

A ton œuvre, pauvret, tandis qu'ainsi tu cloches,

La prière s'élève et chante avec les cloches,
Et Dieu, nous renvoyant le printemps qui sourit,
Reste au ciel et te laisse en ton *Charivari.*
Je crois qu'il te dédaigne un peu, mon cher! Ta plume
N'attire pas la foudre, et tu mourras d'un rhume.
C'est brillant pour un coq aussi bien ergoté!
L'homme imite le ciel : il te met de côté.
Quel novice ingénu, craignant qu'on le mordille,
A craint pourtant Frémy, maître Ulbach ou Castille,
Et ne jette au critique un regard affermi
Lorsque c'est maître Ulbach ou Castille ou Frémy?

De ce piteux destin rougissant sous son plâtre,
L'écervelé rêva la gloire du théâtre,
Et vint, par la *réclame,* avec effort gonflé,
Produire son chef-d'œuvre... Il ne fut pas sifflé!
Non, pas même sifflé. Ce fut la chute morne
De l'ennuyeux parfait devant l'ennui sans borne.
L'asphyxie empêcha même qu'on pût gémir;
On craignit de siffler, tant on voulait dormir.
Ainsi de ses romans : la presse les acclame,
Rien ne manque au concert; rien, hélas! que le blâme
Et les lecteurs. On dort, nul ne va jusqu'au bout;
C'est plat dès le début comme une fin d'About.
Quel démon affolant ta pauvreté morose,
Te fait ainsi tâter et rater toute chose?

Tape sur ton chaudron, Jocrisse ambitieux :
Ce que tu fais si mal, c'est encor là ton mieux ;
Pour l'espoir du sifflet, ne perds pas ta pitance.

Frémy quinquagénaire attend toujours la chance ;
Delord crut la tenir. Chez l'éminent Havin,
Deux fois par mois il passe un habit d'écrivain,
Et, sortant de la farce, il monte à la critique.
Il est posé, gonflé, martelé, didactique ;
Pas le plus petit mot pour rire ! Marchant droit,
Il sue à son sillon comme un bœuf de l'endroit.
On voit qu'en son esprit il nourrit la chimère
De paraître un grand homme aux yeux de Bédollière.
Et que sa vanité maintes fois rumina
D'égaler monsieur Plée ou monsieur Césena.
Lorsqu'il se sentait né pour être redoutable
(Ciel ! qu'il a dû souffrir), vingt ans il fit l'aimable,
Et dans de petits lieux, pour un gage léger,
Aspirant à rugir, il ne put que singer...
Il est homme deux fois par mois, pas davantage.
Havin, cruel Havin, donnez-lui plus d'ouvrage :
Ne vaut-il pas le Plée, et même le Jourdan?

« — Que dites-vous ! répond monsieur Havin, prudent.
« Delord, pour que chez nous il pose en devanture,
« A trop de renommée et de littérature.

« Plée est plat, c'est mon fait. Jourdan n'a pas mimé
« Vingt ans sur ces tréteaux où Delord s'est grimé.
« Plée a des rantanplans, des ronflements, des gloses,
« Des mirotons farcis de cinquante-six choses
« Dont l'abonné du *Siècle* est toujours plus friand.
« Jourdan est impayable : il est édifiant !
« Avec quelle onction il fait, sans ironie,
« Un culte archi-complet des cultes qu'il renie,
« Culte secret, léger, portatif, engageant,
« Pas coûteux,—très-commode à suivre en voyageant !—
« Qui n'incommode en rien les vœux de la nature,
« Tolérant à la banque, à la littérature,
« Au commerce. Et pourtant, c'est un culte. J'en veux !
« Car moi, foi de Normand ! je suis religieux.
« Delord est un penseur ; il va jusqu'à Voltaire !
« Il lâche de ces mots qu'au bas peuple il faut taire...
« Dans les premiers-Paris. Ailleurs, il est charmant ;
« Qu'il y reste. »

Et Delord rame inutilement.
Il rira, c'est l'arrêt. Tout barbouillé de lie,
Le pauvre homme, il rira tous les jours de sa vie ;
Il rira du talent, de la foi, de l'honneur ;
Il rira, sans succès, du succès. O malheur !
Voir le bien triompher dans les cœurs qu'il attire
Et vouloir l'écraser, et ne pouvoir que rire !...

Aussi rit-il fort mal. Lorsqu'il prend son manteau.
Si toujours un *couik* rappelle le tréteau,
Sous sa veste, en revanche, et sous sa rouge queue,
Il semble travaillé de la colique bleue;
Il se tord, il blêmit; blessé d'un trait profond,
L'homme de vanité pleure dans le bouffon.
Je te comprends, Delord, tu n'es pas à ton aise;
Et je te plains, martyr de la gaîté française!

LE NOUVEAU *MONITEUR*

Autrefois on disait : « Le grave *Moniteur.* »
C'était un employé circonspect, sans hauteur,
D'un sérieux poli qui semblait imperdable,
Toujours en habit noir, et très-recommandable.

De père en fils, depuis le temps le plus lointain,
Il se nommait Panckoucke et savait le latin.
Il n'en abusait pas, ni de chose en ce monde!
Partout officiel, sans pose, sans faconde,
Et dans sa fonction si fort se respectant
Qu'il eût craint d'amuser. — Certaines fois pourtant,
Par régal, il collait sur son mur politique
De la littérature ou de la statistique.
Mais jusqu'en ce déduit, ne voulant pas déchoir,

Panckoucke noblement gardait son habit noir.
« L'honneur veut, disait-il, et même la justice
« Que dans le *Moniteur* le vrai seul retentisse...
« A moins, par grand hasard, que le gouvernement
« Pour des raisons qu'il sait n'en ordonne autrement.
« Nous sommes un journal à part, et de nos rentes
« Nous vivons, dédaignant les ressources courantes.
« Le faux, le fou, l'obscène et tout le turlupin
« Des journaux libres sont le meilleur gagne-pain :
« Laissons-leur donc cela. Qu'importe? Ces sicambres
« Ne nous raviront pas les discours des deux Chambres!
« Il serait beau vraiment que leur lot nous tentât,
« Et qu'on vît avec nous cabrioler l'État!
« Non! non! et plus la presse est débraillée et nue,
« Plus le vieux *Moniteur* doit garder de tenue.
« Loin donc le *fait divers*, immoral et badin,
« Le *roman-feuilleton*, produit de Girardin,
« L'article *tribunaux*, plein de choses infâmes,
« Et ce genre Janin sans égard pour les femmes,
« Qui nous fait respirer dans son style effronté
« Ce que le vaudeville a de plus empesté.
« Le *Moniteur* est chaste et la décence y brille :
« Le maire en permettra la lecture à sa fille! »

—

O Panckoucke! ô pudeur! qu'êtes-vous devenus!

O ciel quel changement! quel tableau! quelle histoire!
Dans ce vieux *Moniteur* aux airs si contenus,
Le genre débraillé met son laboratoire;
Les Grâces en ce lieu versent leur écritoire :
O Panckoucke! ô pudeur! qu'êtes-vous devenus!

On y fait des romans, des contes après boire;
Le moindre rédacteur a le poil de Brennus,
De Byron l'œil fatal et les airs de victoire,
De Rubens le pinceau trop riche en tons charnus :
Bientôt au *Moniteur* s'abonnera Vénus.
O ciel, quel changement! quel tableau! quelle histoire!

Le romantisme ici nourrit ses tard-venus,
Et de ses vétérans il sustente la gloire.
Sainte-Beuve, affamé de dessiner des nuds,
Décrit tous les appas qui furent mal tenus;
Et le peuple vient lire About, les jours de foire,
Dans ce vieux Moniteur *aux airs si contenus!*

Comme il doit regretter sa cuisine oratoire,
Ses graves entremets, ses nobles revenus!
Comme il doit se mouiller d'un pleur expiatoire,
Lorsque maître Gautier, romantique notoire,
Dans son classique four réchauffe ses menus...
Du genre débraillé c'est le laboratoire!

La prose de l'État, toujours si méritoire,
Voit tomber en mépris ses charmes ingénus ;
Horreur ! le *Moniteur* corrompt son auditoire ;
Le bas-bleu même y passe et ses propos cornus !
O Panckoucke ! ô pudeur ! qu'êtes-vous devenus ?
Les Grâces en ce lieu versent leur écritoire !

A UN POÈTE DE CHAMBRE

C'est à faire aux gens du métier
D'avoir toujours le pied aux règles :
Les oisillons, comme les aigles,
Se font eux-mêmes leur sentier.

Un petit rimeur de rencontre
Sera-t-il tenu de lécher
Ses petits vers qu'il veut cacher,
Comme un qui met les siens en montre?

Du vieux *Codex* parnassien
Pour observer chaque formule,
Il faut le pied sûr de la mule
Ou de l'académicien.

Qu'à ses entraves non pareilles
Se soumette monsieur Ponsard,
Je le requiers, et c'est son art :
Il a brevet de charme-oreilles.

J'interdis à monsieur Gautier
De se négliger sur la rime.
Qu'il la recherche, qu'il l'arrime :
C'est là le beau de son psautier.

Monsieur Augier suivra ce rite :
Sur la diphthongue qu'il soit franc!
Sinon je l'ôte de son rang,
Et mets Bignan dans sa guérite.

Monsieur Hugo cheville en laid;
Son genre passe, mais, en somme,
Il restera de ce maître homme
Un supplément à Richelet.

Pour toi, petit, qui dans ta cendre
Fais des vers en libre ouvrier,
Sans les destiner au laurier,
Sans même songer à les vendre;

Mets du bon sens en ta chanson,
N'en bannis pas la fantaisie :

Rêve et bon sens, c'est poésie!
Prends tes aises sur la façon.

Pour dire bien ce que tu penses,
Si le vrai mot se trouve long,
Contracte-le, par Apollon!
L'auditeur donne des dispenses.

Allonge-le s'il est trop court
Ce diable de mot nécessaire!
Va ton train, équipe en corsaire
Ton esprit qui chante et qui court

Ils ont réglé que la diphthongue
Ici vaut un et là vaut deux;
Elle est de caoutchouc; ris d'eux :
A ton gré fais-la courte ou longue.

Un joli mot dans un couplet
Vaut mieux qu'une rime éclatante :
Celui qui rime sans patente
Peut bien rimer comme il lui plaît.

LA *REVUE DE PARIS*[1]

Je m'endors quelquefois rien qu'à voir ce volume.
Là, de vieux débutants, plaçant tout sur l'enclume,
Par l'espoir sustentés, épuisent leurs cerveaux
A faire un art, un culte et des lecteurs nouveaux ;
Mais je n'aperçois pas que la besogne avance.
Nos initiateurs progressent vers l'enfance :
L'un, penseur à fracas, qu'ils portent en plumet,
Pour remplacer Jésus, propose Mahomet ;
L'autre, pour soutenir l'art des vers en ruine,
Souffle en un dur cornet une ode « à la bobine. »
Voilà leurs nouveautés. Devant ces conquérants
Les esprits jusqu'ici semblent indifférents.
Dans l'escadron pourtant, tout guilleret, scintille
Ulbach ! — Et celui-là vaut pour le moins Castille.

1. Ce recueil a disparu.

MONSIEUR MOUSSELINEAU

Monsieur Mousselineau, marchant de tout son poids,
Étale un flasque style enduit de gros empois.
J'ai lu de ses papiers. Franchement, je défie
Castille de mieux faire une biographie !
C'est moral et haineux ; d'un auteur torturé
Il diffame le sens : il a le feu sacré.
Le personnage est court, soyons bref. Je me flatte
De n'aimer point ces gens de gomme et de cravate
Qui, malsains et mal faits, arides, inféconds,
Parasites fâcheux de tous les hélicons,
Mais savants à farder leur ingrate nature,
S'installent magistrats de la littérature.
Impotents que la Muse accable de refus !
On leur pardonnerait s'ils se montraient confus ;
On laisserait en paix de ces cervelles gueuses

Suinter chichement les phrases besogneuses ;
Et même on les plaindrait, étant si mal en point,
De l'insensé désir qui sans répit les poinct.
Passez, tristes amants ; vivotez, tièdes flammes ;
Éternels sigisbés, vous aurez des *réclames*,
Et vos rivaux heureux, vous trouvant si décents,
De leurs mains soutiendront vos efforts innocents.
Eh bien, non ! Tous mes fats, gonflés de leur misère,
Blâment ce que l'on fait en gens qui sauraient faire.
Ils tranchent, parlent haut ; ils vous prennent un ton
De maître et de docteur... Holà, Martin-Bâton !
Et l'on risque, accueillant un courroux légitime,
D'écraser trop à fond la piteuse victime.
Contre Mousselineau trente vers, je le sens,
L'objet ne les vaut guère, et c'est manquer de sens.
Certain Grec l'a bien dit : Le lion en colère
Rôde fou par les bois, rugit, ne peut se taire,
Et fait trembler au loin le pays effaré,
Tant qu'il n'a pas, assis, lentement dévoré
Un singe. — Ce régal incontinent l'apaise ;
Mais il faut qu'il le mange, et le mange à son aise.

GUSTAVE PLANCHE

Discourons du héros qui vient de disparaître,
De ce Planche fameux. Il fut, dit-on, un maître;
Et de plus, don très-rare, il fut un vertueux,
Un intègre ! On les compte en ce temps malheureux
Où, — la chose se montre assez pour qu'on le dise, —
Le blâme est *vendetta*, l'éloge marchandise.

Si bien que, Planche enfin se faisant enterrer,
Le *Journal des Débats* proposa de pleurer.

Sitôt dit, sitôt fait. Journaux de fondre en larmes.
On narra longuement du défunt les faits d'armes,
Et comme il tint vingt ans la plume chez Buloz
Sans se laver les mains, sans prendre de repos.

Il nettoyait sa phrase et non pas sa personne!

De cœur je m'associe aux cloches que l'on sonne
En l'honneur de ce fort tourmentant, tourmenté,
Vivant traité de gueux, et mort si respecté.
Je pleure ses vertus ; il en eut, j'imagine.
Le *Journal des Débats* s'y connaît. Je m'incline.

Si parfois d'un auteur dont le nom lui déplut,
Planche abîma l'ouvrage et jamais ne le lut ;
Si dans son tribunal tendu de papier rose,
Il rendit maint arrêt sans connaître la cause,
Ce sont fragilités : l'homme n'est pas parfait,
Et chacun sait d'ailleurs comme un journal se fait.
On est pressé souvent; il faut le temps d'écrire.
Qui pourra juger tout, bon Dieu ! s'il faut tout lire?
Ainsi, lorsque Buloz trop actif l'exigeait,
Comme un autre, au *juger* ce bon Planche jugeait.
Si ce n'est pas honnête, hélas! c'est grand dommage.
A son intégrité, pourtant, rendons hommage :
Criblant un pauvre livre en ce besoin urgent,
Sans forfaire, après tout, il gagnait son argent.
Puisqu'il jugeait toujours en esprit de système,
Savoir, ne savoir pas, revenait juste au même.
Du reste, puritain, raffiné sur l'honneur.
Buloz était son prince et non son suborneur.

On sait, — avec orgueil tous l'ont voulu redire, —
Qu'il ne fréquenta point le baron de Wormspire,
Et qu'un jour d'Artaxerce, — un auteur de romans, —
Sa vertu sans le sou refusa deux tomans.
Écrivains, constatons ces choses colossales!
Ce ne fut point d'argent que Planche eut les mains sales.
S'il eût trouvé, le soir, en rentrant, attardé,
Quelque porte-monnaie, — il ne l'eût point gardé.
C'ÉTAIT UN HONNÊTE HOMME!
Ainsi plus d'un le loue,
Qui doit en écrivant avoir chaud à la joue.

Oui, Planche aurait pu mordre au pâté Montyon.
S'il s'agit du talent, c'est autre question.

Souvent dans le brouillard et jamais dans la nue,
Terre à terre il filait sa phrase malvenue;
Il était rediseur, incorrect, sans esprit.
La critique, qui doit planer sur un écrit,
N'en prenait avec lui que les côtés infimes,
Rôdait, soufflait, rongeait, demeurait loin des cimes.
Il ne critiquait point, il faisait du dégât.
Romantique au début, mais loyal renégat,
Il se vira d'un coup, et porta sa pensée
Au sein du camp classique. Elle y resta glacée.
Scythe parmi les Grecs et Grec chez les chrétiens,

La justesse partout manque en ses entretiens,
La verve plus encor, plus encor l'élégance.
Le frivole Paris, vassal de l'arrogance,
Admira ce dire âpre et le prit pour savant.
Paris croit ce qu'on veut lui répéter souvent ;
On y devient docteur avec trois barbarismes.
Quand Planche eut fait vingt ans ses rugueux catéchismes,
Cuvillier et Janin pâlirent aux *Débats ;*
Devant Planche prophète on s'inclina très-bas,
Et, s'il l'avait voulu, dans l'orgueil de sa mise,
Le premier aux *Quarante* il entrait sans chemise.
Il meurt. L'enthousiasme aussitôt monte à flots,
Et tout Paris pour Planche a les yeux de Buloz,
Et cela dure encore au bout d'une semaine.
Ma plume en protestant va paraître inhumaine ;
J'y consens. Que Paris blâme mes cruautés :
Planche n'est qu'un pédant et des plus mal frottés ;
Un ouvrier jaloux qui, dans son humeur triste,
Déjà mince au métier prétend régir l'artiste.
Sous l'œil du bon Buloz qui tenait l'aiguillon,
On l'a vu comme un bœuf mener loin son sillon ;
Il a déraciné quelques plantes sauvages,
Il a dans les cailloux fait de petits ravages,
Il a des oisillons parfois couvert le bruit,
Et peut-être coupé quelques arbres à fruit ;
Mais ni bouvier ni bœuf dans ce sillon immense,

— En longueur — n'ont porté l'engrais ou la semence.
Ils ont creusé, c'est tout. Aucun amendement
Ne suivra leur travail fait assez proprement.

Et qui sait si, foulant et chardon et lavande,
Ils ont seulement vu qu'ils labouraient la lande !

LES PONSARDINS

L'Homère de Ponsard est un Ponsard de race,
L'Horace de Ponsard peint Ponsard plus qu'Horace,
Ponsard teint en Corneille est Ponsard sous ce fard,
Bref, Ponsard ne fait rien qui ne soit tout Ponsard.
Ce qui m'étonne, il n'est pas seul ! En quatre lustres,
Le public a sacré ponsardisants illustres
Saint-Ybars et Ponroy ; tous deux fort gens de bien,
Ayant un certain fond, quelque sens, du maintien,
Mais tragiques pourtant. Chacun, à la sourdine,
A fait son *Torquatus* en façon ponsardine ;
Ouvrages réguliers, cinq actes au compas.
S'en régale qui veut, l'on ne m'y verra pas!
Ce sont de ces objets que Pongerville estime ;
Ils font peur même aux gens qui supportent la rime

Pongerville, de qui personne n'a lu rien,
Est, dit-on, le Ponsard antédiluvien.

Dans un autre filon, Augier, Ponsard comique,
Obtint pour la vertu la prime académique.
Augier sur le théâtre amuse posément,
Mais on a ri beaucoup à ce couronnement.

Oserai-je en ce lieu nommer Mignet? Je l'ose!
Il m'a toujours paru le Ponsard de la prose.
Je hasarde le mot en tremblant, mais je croi
Que la postérité pensera comme moi.
Quand ce docteur parut, on dit : C'est un albâtre,
Froid et beau. Puis : Un stuc. Puis, au toucher : Du plâtre!

Je tremble assez aussi pour le destin de Thiers :
Il sera le phénix des Ponsards familiers.
Le succès après lui s'obstine et le décore ;
Ainsi fleurit Maimbourg.
— Feuillet, Ponsard encore!
(Immense est la famille ; on n'en voit pas la fin.)
J'accorde volontiers que c'est un Ponsard fin.
Tel il est à Musset comme est l'autre à Corneille,
Et comme est au franc vin le franc jus de groseille.
En ce jus infusant par de subtils travaux
Différents alcools ou mondains ou dévots,

O miracle de l'art! modérément il grise
Cathau pour la vertu, pour le crime Artémise...
Artémise est, je crois, plus prise que Cathau!
Et c'est pourquoi ce maître a monté le coteau.
L'autre jour les Quarante, écartant vingt cabales,
L'ont couronné, malgré ses tendances morales.
Les Quarante ont bien fait. Où donc eût-on pêché
Morale plus jolie et style plus léché?
J'applaudis de grand cœur : le choix est littéraire.
Feuillet, cher à la cour, aimé de son libraire,
Estimé dans Saint-Lô, peut, en sérénité,
Porter l'habit de gloire et l'épée au côté.
Sur les bancs où trôna Tissot, où Dupin trône,
A coup sûr il fait plus que briller, il rayonne.
Mais qu'enfin mon suffrage aux autres soit uni,
Que me restera-t-il pour la Riccoboni?
Que pourrai-je trouver de louanges sincères
Pour cet art délicat si goûté de nos pères,
Pour tous ces vieux auteurs de tant de beaux romans,
La Fayette, Prévost, le Sage, esprits charmants,
Qui sans prétention, causant à verve pleine,
Ont en si fin français conté la vie humaine?

ANACRÉON

Encore des airs palpitants !
T'y prendra-t-on toujours, vieux masque ?
Quand finira ce faux printemps ?
N'as-tu pas honte, à soixante ans,
Du thyrse et du tambour de basque !

Ces propos d'aimable vaurien,
Ces poses d'amoureux farouche,
Pour un barbon le beau maintien !
Comme la bouche en cœur va bien,
Quand les dents manquent à la bouche !

Tu vas fredonner aux falots.
Déjà gêné par le catarrhe,
Tes vers équipés en brûlots :

Mais tu pèses bien cent kilos,
Outre le poids de ta guitare !

Quitte un métier dont les effets
Rempliront mal ton espérance :
En amour, malheur aux profès !
Les novices y sont mieux faits.
Même en chansons tu sens le rance.

De ton savant psaltérion,
Les grâces enfin sont postiches ;
Le moindre petit Arion
Te soufflera ta Marion,
En lui rimant des acrostiches.

Tu fus jadis beau capitan
Et tes poulets faisaient blessure :
Mais où sont les neiges d'antan !
Cidalise te dit : « Va-t'en
Au fossoyeur donner mesure. »

Anacréon ou Trissotin,
Je t'en conjure par ton ventre
Et par ta moustache faux teint.
Laisse là Chimène et Catin !
Tes enfants sont nubiles ; rentre,

Rentre en toi-même, cœur geignant
Où l'amour illégal fourmille !
Car le spectacle est répugnant,
De voir Cupidon étreignant
Silène père de famille.

BALLADE

Havin et Plée et Pelletan,
Font un trio bien éclatant ;
Ce sont des têtes en lumière.
Il faut avouer cependant
Que plusieurs préfèrent Jourdan ;
Moi, j'aime mieux La Bédollière.

Quel est le meilleur écrivain :
Pelletan, Plée, ou bien Havin ?
Chacun excelle à sa manière.
Si l'excellence de Jourdan
Paraît d'un grain plus impudent,
Moi, j'aime mieux La Bédollière.

Plée, Havin, Pelletan auront
Toujours ce qu'il faudra de front
Pour étonner la terre entière ;
Jourdan ne s'en tire pas mal :
Mais pour le sophisme animal,
Moi, j'aime mieux La Bédollière.

ENVOI

Devant le *Siècle* qui m'entend :
Pour Havin, Plée et Pelletan,
Pour ce Jourdan dont elle est fière,
Pour Limayrac que j'aime tant,
Nature fit à peine autant
Que pour mon seul La Bédollière.

UN SATIRIQUE

Paul au bruit du sifflet se lève tout armé.
Ses vers avaient toujours senti le renfermé.
C'était je ne sais quoi ; c'était, en strophes lourdes,
Un lointain brouhaha de grandes choses sourdes,
Un éternel propos avec les monts, la mer,
Et le ciel et les champs : et le tout manquait d'air.
Bon travail d'ouvrier, plein de fins coups de lime,
Mais, hélas ! encor plus ennuyeux que sublime ;
Et d'un froid !... Grelottant, maintes fois j'ai songé
Que Paul serait parfait s'il était défigé.
Cela se fit un jour, et comme par miracle ;
J'implorais un dégel, ce fut une débâcle.
Un seul coup de sifflet brisa l'épais cristal ;
On vit déborder l'onde en amont, en aval,

Et le torrent, mêlé d'anciens glaçons lyriques,
Trouble, terreux, rouler aussi de bons distiques,
Des vers vraiment français, lestes, démuselés...
Ils ne sont pas benins, les lyriques sifflés !
Depuis un an ou deux, sans épuiser son ire,
Paul fait un martinet des cordes de sa lyre,
Et, daubant son siffleur sur les reins, sur les dents,
L'a déjà tout zébré d'alexandrins stridents.
Je n'y vois point de mal, ni personne, je pense :
Tout honnête siffleur braverait cette chance,
Et voudrait voir sortir, dût-il être raillé,
Un Juvénal vivant d'un Virgile empaillé.
Le nôtre a ses défauts. Je hais ses paraboles,
Fades ragoûts, malgré le poivre d'hyperboles !
Il va par trois cents vers et par cinq cents : c'est trop ;
Son bidet jusqu'au bout ne soutient pas le trot.
On peut, sans demander que toujours il galope,
Réclamer lorsqu'il traîne, et siffler lorsqu'il choppe.
En français, la satire a des droits étendus ;
On lui passe des mots gaillards et défendus :
Elle chasse ; elle court à travers rocs et vases.
On la veut alléger du poids des périphrases,
C'est juste. Mais aussi point d'endroits languissants !
Que tout soit lumineux, rapide, et de bon sens ;
Que je n'entende pas dans l'œuvre satirique
Le fastueux *frou-frou* du falbalas lyrique,

Ni rien de ce phébus jadis si prodigué !

J'aimerais bien encor quelquefois qu'on fût gai.
Notre homme ne l'est point, tant s'en faut ! Et le pire,
Il a l'ambition souvent du mot pour rire.
Son rire, où toujours grince un reste de fureur,
Convulsif ou pesant, n'est pas même moqueur.
Je l'exhorte à veiller sur ce travers de marque !
La satire n'a point le tranchet de la Parque,
Ni le bonnet sifflant de serpents furieux
Que porte Tisiphone en guise de cheveux.

Je me la peins, pour moi, sous les traits d'une femme
De trente à quarante ans, avec un œil de flamme,
Un corps robuste et sain, des cheveux abondants,
Le pied leste, la main fine, et toutes ses dents ;
Correcte en ses habits comme en ses mœurs ; peignée,
Mais non point ficelée, encor moins renfrognée ;
Plutôt de belle humeur en ses fermes propos.
Volontiers gens de bien ont la bile en repos :
Ils veulent châtier le sot et l'incapable,
Non l'étrangler : le sot n'est pas toujours coupable !
Et la satire cache aux plis de ses jupons
Le fouet qui ne sert que contre les fripons.

CONTE

Par décret de Fortune folle,
Crapaud-volant devient riche un beau jour.
Du marécage il est l'idole ;
Mais à quatre chevaux, dédaigneux, il s'envole :
Il veut voir Paris et la cour.

On le reçoit en oiseau rare,
On dit qu'il vient du Brésil, ou d'ailleurs.
Il est mal fait, c'est besogne aux tailleurs ;
Il est sot, mais non point avare :
Tout le courtise, et même les railleurs.

Un d'Hosier fort en ornithologie,
Fait prestement sa généalogie :

On établit que cet enfant de l'air
Est héritier direct et l'effigie
Du propre oiseau de Jupiter.

Sire crapaud le croit, quoi que l'on dise.
Pour achever ses ennemis battus,
Sur ses armes il fait graver cette devise :
Transvolat nubila virtus !
Et les jaloux ont mine grise.

Il séduit Phèdre et Frétillon
Et ne craint sifflet ni tonnerre.
Aigle ou crapaud, il est millionnaire,
Il prend la part du million ;
C'est beaucoup plus que la part du lion.

Devant lui chacun se découvre.
La cour lui plairait : elle s'ouvre !
Il n'est pas le premier qu'on vit en tels endroits :
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

Tant on en fait que notre sot s'y trompe :
De mille honneurs enveloppé,
Il se croit aigle, et même aigle huppé.
« Marchons, dit-il, sans escorte et sans pompe

« De mon seul plumage drapé. »

Dans son parc, séjour magnifique,
Rêvant à son destin sans se trouver trop haut,
Se donnant du mélancolique,
Il errait seul. Un merle au bec caustique
Lui crie : « Holà ! retire-toi, crapaud ! »

J'en sais dix de ces personnages,
De fausse plume étincelants :
On applaudit à leurs ramages,
On leur permet d'être insolents,
Et si ne sont rien que crapauds-volants

. .

SONNET CONSOLATEUR A J. J.

SUR SES VERS SIFFLOTÉS

Puisque le bon J. J. se vante de t'aimer [1],
Va, bel ami sonnet, va trouver ce gros homme :
On le siffle, il se fâche. Un auteur qu'on renomme
Au vent d'un seul sifflet doit-il tant s'allumer ?

Dis-lui qu'il se fait tort, tâche de le calmer.
Oui, l'on siffle ses vers : mais sa prosette, en somme,
Fardée, incontinente, et qui parfois assomme,
Dans les départements trouve encor qui charmer.

Trente ans il en tira du succès et des rentes.

1. Il avait rendu compte en vers d'un volume de sonnets.

Parmi les Trissotins, parmi les Amaranthes,
Qui donc roule la vie en carrosse plus doux ?

Pour n'avoir pas les dons de Banville ou d'Homère,
Tu prétendras que Dieu t'a fait la vie amère,
Ingrat ! Vois donc Ulbach, vois donc Sarcey jaloux !

UN RÉFORMATEUR

Pondu dans l'ombre, en débarras,
Par mademoiselle sa mère,
Dunois chez nous ne trouve pas
L'ordre qu'il voudrait pour s'y plaire.
— Le monde est, dit-il, à refaire!
— Refais-le tant que tu voudras,
Tu ne t'y feras pas un père.

D'UN JOURNALISTE AVOCAT

Il a beaucoup meublé sa tête;
Il sait toujours bien sa leçon.
Écrit-il, parle-t-il, c'est fête
De voir la prodigue façon
Dont il répand l'encre et le son...
Mais pourquoi diantre est-il si bête?

UN AUTRE SATIRIQUE

Ce satirique ardent, qui sans crainte se nomme,
Appelle un chat un chat, et Rolet... un brave homme.

ÉPITAPHE

Celui qui dort sous cette pierre
Connût des plaisants de billard,
De bons Français buveurs de bière,
Épris du peintre Galimard ;
Il lut Bonjean, la Guéronnière,
Schérer, Nefftzer et Weiss et Karr...
La terre lui semble légère !

AU BEAU FINOCHE

SUR SA DEMANDE

Rondeau

Troussé comme un dieu de ballet
Et retroussant son poil follet
(Poil néanmoins quinquagénaire),
Le beau Finoche, à l'ordinaire,
Va sécrétant son petit lait.

Il n'a ni style ni stylet :
Nature, sauf l'air pistolet,
L'a d'un esprit tout débonnaire,
Troussé.

Or, monsieur me prend au collet !
Il veut tâter de mon balai,
Mais en rondeau, si j'en sais faire :
Va pour rondeau ! J'ai son affaire.
Je mets la main à l'œuvre ; il est
Troussé.

A UN QUI VEUT RIRE

Par pitié! sois tout d'une mèche.
Toi qu'on lit toujours en bâillant;
N'imite pas un jour Bobèche,
Un autre jour Chateaubriand.

Un sot qui travaille et se lime
Ne devient qu'un sot plus parfait;
Tu n'es pas né pour le sublime :
Le grotesque, voilà ton fait.

Si pourtant l'honneur te démange,
Si ton kalife ainsi l'entend,
Lâche-toi, sois sublime, mange
Au râtelier de Pelletan!

Va barbouiller en haute sphère,
Rends-toi prophète par accès :
Pour toi ce n'est pas une affaire,
Tu sais bien le mauvais français!

Superbement jette l'insulte
Au papisme qui va finir;
Fais-nous des codes; ponds un culte,
Le beau culte de l'avenir!

Mais sois ferme en cette manière,
Elle rentre dans ta façon.
Vois comme fait La Bédollière,
Prends exemple du limaçon.

De l'abonné docile esclave,
Tu combleras ainsi les vœux :
Il prendra pour un jet de lave
Ton sillon luisant et baveux.

Tu grandiras dans son estime,
Au *Siècle* tu seras puissant;
Et moi, mon fils, moi ta victime.
Tu me verras reconnaissant.

Bonheur que je ne peux décrire!

Quoi ! ce sot n'est plus folichon !
Je n'entends plus grincer son rire,
Comme sur la vitre un bouchon !

Il connut ma peine profonde,
L'excellent garçon ; il comprit
Qu'on est trop rude au pauvre monde,
Quand on est sot et bel-esprit.

UNE MUSE

Oui, Camille, cela va bien,
Et vous attrapez la manière :
Doctrine, mœurs, esprit, maintien,
Sauf le style, il n'y manque rien :
C'est Dudevant, — vu par derrière.

UN BON ENDROIT

Mon pauvre diable, que veux-tu?
Talent et savoir et vertu,
Tout don te manque à faire un livre;
Mais si de tel pain tu veux vivre :
Choisis un titre court-vêtu,
Grave un déshabillé sur cuivre,
Insulte au bon droit abattu,
Et porte cela chez Dentu.

UN CISELEUR

Mon ami, ta muse gentille,
Dans l'épaisseur de son phébus
Scintille,
Comme une étoile d'omnibus.

Tu pousses galamment ta vrille ;
La verve, en ton petit pathos,
Petille,
Comme l'aï de Flicoteaux.

Tu possèdes une escadrille
De paradoxes délurés ;
Ça brille,
Comme des cuivres dédorés.

Faut-il piquer une guenille
De mots étincelants? Gautier
Garguille
N'est pas ton maître en ce métier.

Lorsqu'enfin, jusqu'aux effrondrilles
Ton petit propre est écoulé,
Tu pilles,
Mais le public seul est volé.

UN DE CEUX QU'ON LAISSE PASSER

Dizain

Cet eunuque blême et jaloux
Sait calomnier en artiste;
Il rêve d'attraper des coups :
On verrait par là qu'il existe !
Je veux lui faire un sort moins doux.
J'épargne au public sa figure;
Chez Dentu je laisse envasé
Son petit sac de grosse injure.
Sur ces exploits je suis blasé;
Qu'il crève sans être écrasé !

A MADAME LA VICOMTESSE DE PITRAY

NÉE OLGA DE SÉGUR

En lui donnant les FABLES

Tenez ceci dans votre poche :
L'air du temps, hélas ! est mauvais ;
Souvent un journal vous accroche.
On rencontre un auteur punais ;
Pour se refaire, il faut, tout proche,
Avoir un peu de bon français.

Ouvrez alors ce petit livre :
C'est un flacon de franc cristal ;
Le sel qu'il contient fait revivre
Le vieil esprit du sol natal,
Et désargente l'affreux cuivre
Qui contrefait le pur métal.

Il faut, hélas ! voir sur la scène,
Les fulgurants, les gracieux,
Les pédants à huppe hautaine,
Les amuseurs, plus ennuyeux...;
Mais ces faquins, chez La Fontaine,
Reposent l'esprit et les yeux.

Pour échapper à la nausée,
A la fatigue, au lourd sommeil,
Fuyez aussitôt qu'exposée ;
Sauvez-vous dans le pré vermeil
Où Jeannot Lapin tient conseil,
Parmi le thym et la rosée.

LIVRE TROISIÈME

VACANCES

Liberté ! ma pensée et mon âme sont lasses ;
Onze mois de pavé, de journaux, de marchands !
J'ai besoin d'un autre air : viens et m'ouvre les champs,
Et les bois et la lande, et les calmes espaces !

Je vais donc revoir l'herbe et les chaumes touchants,
Les clochers élancés, les maisonnettes basses,
Les roseaux dans l'eau pure !... O liberté, tu passes
Avec ce vent léger sur les arbres penchants !

Voici, bien loin du luxe aux sourdes amertumes,
Voici les bonnes gens et les bonnes coutumes ;
Voici les seuils fleuris bâtis par les aïeux.

O biens, plus doux encor cent fois qu'ils ne promettent !
O silence ! ô loisirs ! ô spectacles qui mettent
Des chansons dans le cœur, des larmes dans les yeux !

CONTRE LA PROSE

A M. Eugène Veuillot

Tu raisonnes fort à propos
Sur la toilette d'oripeaux
Que fait la Muse,

Et je t'accorde que jamais
Homme de sens n'a rimé; mais
Cela m'amuse.

J'ai fui la dame et ses atours,
Je me crois loin; j'ai des retours
Quand moins j'y pense :

C'est une pointe de sonnet,
Un vers qui s'offre ferme et net,
Une élégance ;

C'est une larme dans mon cœur,
Sur ma lèvre un rire moqueur,
C'est autre chose ;

Un rhythme, une comparaison,
Un souffle, un rien ; c'est la raison
Qui se repose.

Me voilà pris ! Que ferais-tu,
Bon prosateur, plein de vertu
Pédagogique ;

Que ferais-tu, si ce démon
Venait te brouiller ton sermon
Et ta logique ?

Si, voulant te mettre aux abois,
Il faisait de ta tête un bois
Rempli de merles ?

Si dans ton esprit tout chantait ;
Si la rime à ton front montait
En flots de perles,

Que ferais-tu ? Moi, je ne sçai ;
Mais, quand le lutin empressé
M'offre une rose,

Je cède, et ne suis point fâché
De me passer quelque péché
Contre la prose.

Par ma foi, cette dame-là
M'a fait assez de tours ! Elle a,
Comme la rime,

Ses préjugés, sa déraison,
Ses refus pleins de trahison
Et son escrime.

La prose est commode, en effet !
Durant vingt-cinq ans elle a fait
Ma seule étude :

Que de fois j'ai sué pour rien,
Pour rencontrer l'emphase, ou bien
La platitude !

Que de fois — trop cruels aveux ! —
J'ai dû tirer par les cheveux
La période !

Une page à Rousseau coûtait
(Il est vrai que Suisse il était)
Le temps d'une ode.

La prose! vois ses courtisans :
Au seul bruit de leurs pas pesants,
Chacun se sauve ;

C'est l'amante des renfrognés :
Qui, parmi ceux qu'elle a peignés,
N'est un peu chauve?

Prose, je hais ces somnolents,
Ces géomètres, ces talents
Iconoclastes,

Ces pincés comme il en est tant,
Qui cultivent en grelottant
Tes beautés chastes !

Peu de feu dans les hauts fourneaux ;
Plus loin, plus bas, dans les journaux,
Quelle grammaire!

Là, par la sottise assoupli,
Se forge un français avili,
Bon à tout faire...

O prose ! tant d'enfants trouvés,
Qui les a pondus et couvés ?
C'est toi, traîtresse !

Tu te fais prude à tes époux,
Et tes commerces en dessous
Peuplent la presse.

Vive la rime en ses bons jours !
Voilà de vivantes amours,
Voilà des charmes ;

Voilà des airs fiers ou malins,
Et des accents de rires pleins
Et pleins de larmes !

Viens, peintre, voici des couleurs ;
Viens, amoureux, voici des fleurs,
Prends les plus belles !

Tu brûles, cœur audacieux,
Tu brûles de voler aux cieux :
Voici des ailes !

Belles lueurs, accords sans prix,
Qui s'éveillent dans les esprits,
Et dans les âmes :

La prose ne les connaît pas,
Et sa main qui tient le compas
Éteint ces flammes.

Vers ces accords intérieurs,
La prose — celle des meilleurs —
En vain se hausse;

Ils seraient doux à répéter :
Mais la prose qui veut chanter
A la voix fausse...

Va, je t'entends; je prêche en vain,
Et tu soutiens, rude écrivain,
Ton rude thème :

Rimer est un travers maudit,
Une besogne d'interdit;
Foin du poëme!

Je rime : Aux Petites-Maisons!
C'est ton dernier mot; mes raisons
Ne sont que leurres...

Soit! Mais dis-moi quel doux tourment
Jamais a fait plus doucement
Passer les heures?

LE CHATEAU RIDICULE

Je la connais, la Haute-Roche,
Et vos appels sont superflus ;
Je la connais, je n'irai plus ;
Une fois suffit, — sans reproche.

J'en ai vu le maussade aspect,
Le dehors nu, le dedans sombre,
Le jardin sans fleurs et sans ombre,
Le pré brûlé, l'étang à sec.

La nuit, votre affreux chien de garde
A poussé d'affreux hurlements :
On devine ses sentiments,
Rien qu'à son poil en hallebarde.

Comme ce chien, comme les murs.
Vos gens ont la mine farouche ;
Les mots sont rares en leur bouche
Autant qu'au verger les fruits mûrs.

J'ai vu le salon amarante,
Et le fauteuil au dos pelé
Où tant d'ennui s'est installé,
Qu'on l'a nommé l'*Un des Quarante*.

Sur la pendule, las de lui,
Le Temps traîne sa faux arquée :
Cette pendule détraquée,
Vingt fois par jour sonne minuit.

Dans un fourreau de toile verte,
La harpe, hélas! dort en un coin;
Maître piano, fier, au loin
Jette du son à table ouverte.

Il règne en ce cruel salon,
Sous des mains tout à l'heure anciennes;
Je le sais! Il a fait des siennes,
Un certain soir... Ce soir fut long!

J'ai compté, dans les couloirs tristes,
Les portraits lithographiés

Où s'étalent, déifiés,
Vingt de nos plus grands pianistes.

J'ai vu les livres, — J'en ai froid ! —
Qu'on attelle au poids des soirées :
Les heures lourdes sont tirées
Par Ponson, Ponsard et Ponroy !

J'ai vu le journal sans figure,
Où Larme-à-l'œil, pour en finir,
Dit qu'il ignore l'avenir...
Et que c'est là ce qu'il augure !

J'ai fait bien plus : j'ai conversé
Avec les grands du voisinage !
Monsieur le maire, en son ramage,
Est un oiseau trop exercé :

Une heure au moins, sans rien rabattre,
Il a tiré de son cerveau
Ce qu'il savait de plus nouveau
Sur Janin et sur Henri Quatre.

Monsieur le marquis des Cottrets
Est grand chasseur. Sa maigre Hedwige

Dit tendrement : « Dieux, que ne suis-je
« Assise à l'ombre des forêts !

A force d'empois et de serge,
Elle atteint l'idéal du rond :
La crinoline en potiron
A pu transformer cette asperge.

Mademoiselle Corniquet
Traîne quarante ans d'innocence ;
Cette vestale a tort, je pense,
De battre toujours le briquet.

Êtes-vous tout à fait charmée,
Quand madame d'Escarbagnas
Conte l'un et l'autre Dumas ?
Moi, j'aimerais mieux La Ramée...

Mais pour savoir tous mes ennuis,
Écoutez de franches paroles :
Château, voisins et barcarolles,
Ce n'est pas là ce que je fuis.

Hélas ! ce séjour d'épouvante,
Je ne l'ai trouvé que trop doux !

Sans cesse il me parlait de vous,
Il était plein de vous absente.

Je ne sais quoi, de tous côtés,
Me chantait : — « Nous l'avons connue!
« Elle reviendra; sa venue
« Fleurira nos aridités.

« Je verdirai, » disait la plaine;
Et le jardin : — « J'aurai des fleurs. »
Et le vent : — « Je viendrai d'ailleurs,
« Ou j'adoucirai mon haleine. »

De vrai, tout prenait un autre air,
Et jusqu'au piano lui-même!
Il chantonnait : — « Des doigts que j'aime
« Me rendront Mozart cet hiver. »

Non, non, je n'irai plus. Rapide,
Rêvant le calme de Paris,
J'ai fui ces lieux. — Et j'ai compris
Ce qu'était le palais d'Armide...

Il est fort gros, ce compliment!
Tout bien pesé, je le supprime.

Mais que mettre en place?... La rime
M'est incommode en ce moment.

Depuis une heure la quinteuse
Se refuse à dire ceci :
« Madame, je suis bien ici ;
Mon humeur n'est plus voyageuse.

« Nous sommes quatre ou cinq reclus,
Dans les sables, comme en cachette ;
Là, nous avons une épinette,
Et des livres vingt fois relus.

« On chante, on cause, on se promène,
On reste seul autant qu'on veut ;
Et les enfants seuls font un peu
Retentir la parole humaine.

« Pas de journal, aucun marchand
De *on dit* ni de ritournelles ;
Le barbier donne ses nouvelles,
La fauvette donne son chant.

« Aucune dame qui s'ennuie,
Aucune fille à marier ;

Point de ces gens faits pour briller,
Si terribles les jours de pluie.

« On se lève avec le matin :
Soleil et bois, mer et prairie,
Fleurs de bruyère, odeur de thym,
Rien qui n'embaume et ne sourie.

« Les champs, la musique et la mer
Remplissent nos promptes journées ;
Sans emporter un songe amer,
Les heures passent étonnées. »

LE SONNET

Vous prenez, Lélio, ce certain air benêt
Qui fait que certains jours vous n'êtes plus le même :
Vous voilà circonspect, timide, tout en crème...
Que nous a, cette nuit, couvé votre bonnet?

Ne faites pas le fin, poëte; on vous connaît!
Produisez ce chef-d'œuvre et quittez le ton blême.
Un sonnet, je parie?... Eh bien donc! Un sonnet,
Même avec cent défauts, vaut mieux qu'un long poëme.

On aurait tort d'en pondre un millier par saison!
Mais le goût du sonnet, bridé par la raison,
Est innocent. Bernez les railleurs, gent frivole.

De la rime abondante il corrige l'abus,
Il met dans un corset la pensée un peu molle,
Il aide à bien passer le temps en omnibus.

FLORE ET VÉNUS

Médis à pleine voix de ma plate jachère,
Siffle son printemps sec et déjà tout roussi :
Tu n'empêcheras pas que je me plaise ici ;
Avec ses mille horreurs, cette lande m'est chère.

Cousin y trouverait Gnide un peu rétréci.
Flore porte sabots, c'est vrai ; Vénus, vachère,
Respecte fort Vulcain et n'est point à l'enchère :
Pour l'œil dont je regarde, elles sont bien ainsi.

Toutes deux, en atours d'indiennes fanées,
S'en vont dès le matin suer dans le sillon ;
Mais lorsque vient le soir de ces dures journées,

Ma Flore et ma Vénus, au loyal vermillon,
Vous ont un air d'honneur qui passe d'un million
L'incarnat, les bijoux et l'odeur des Phrynées.

FATIGUE

J'éprouvais au commencement
Un appétit fort peu modeste :
Je voulais tout. Mais le temps preste
Fuyait. J'ai dit dans mon tourment :
— La vie est à peine un moment !

A-t-elle donc le pied moins leste ?
Je ne sais ; mais certainement,
Sur sa rapidité funeste
J'ai bien changé de sentiment :
Je me trouve du temps de reste.

Le savoir vient au moins pressés ;
Partout du sphynx aux yeux glacés

On voit les lèvres desserrées ;
Sur les routes inexplorées
Les lieux communs sont entassés.

Mes pas s'arrêtent non lassés,
Au pied des cimes défloréés ;
Mes ardeurs sont désaltérées...
Qui m'eût dit que j'aurais assez
De tant de choses désirées !

A UNE ÉPLORÉE

Cachez vos pleurs, madame, et votre épaule,
Si vous voulez — mais là, sincèrement, —
Que le bon Dieu calme votre tourment;
Ne chantez plus la romance du *Saule*.

C'est la coutume aux dames de la Gaule
D'avoir le cœur en plein déchirement,
Et de rogner trop sur le vêtement :
Leur deuil n'est triste, hélas! que de son rôle.

Donc, il faudrait qu'un ange vînt des cieux
Pour étancher les pleurs de vos beaux yeux,
Et vous brillez un peu plus qu'une étoile...

Dame, Dieu fit les anges, s'il vous plaît,
Pour admirer la beauté qui se voile
Et consoler la douleur qui se tait.

UNE DIVA

Votre voix est souple et légère.
Vos doigts sont souples et légers ;
Listz même est pour vous sans dangers,
Le reste n'est pas une affaire.

Les lions semblent enragés
Quand vous chantez un air de guerre,
Chantez-vous un air de bergère,
Soudain les lions sont bergers.

Multipliez vos entreprises :
Caprices, polkas, vocalises,
Tout est permis à tant d'appas.

Attaquez tout. Qu'on en fabrique !
Mais Mozart, c'est de la musique ;
Charmant objet, n'y touchez pas !

MISÈRE

Oh! de l'orgueil humain, ridicule infortune!
Je veux et ne puis pas, je puis et ne veux plus.
Mes désirs sont ardents, mes pas irrésolus;
Sur la route du bien ma raison m'importune.

J'adore des vertus dont je ne sens pas une
En mon cœur, à la fois turbulent et perclus.
Mon âme veut voler au ciel près des élus,
Mon esprit en chemin s'arrête dans la lune.

A son tour par le corps l'esprit trop entravé
Ne peut rien mettre au jour de ce qu'il a rêvé.
Hymnes, récits, tableaux, polémiques, harangues,

Tout est froid, embrouillé, tiré par les cheveux.
Nous ne savons jamais parler même nos langues;
Et ce sonnet, enfin, n'est pas tel que je veux.

L'HOMME

Du haut de la colline, assis sous le vieux frêne,
J'ai vu le beau matin rire dans le ciel clair.
Des souffles embaumés sans bruit traversaient l'air,
Effleurant les buissons plus ornés qu'une reine.

Non loin de mes regards, immobile, la mer,
Libre de vils fardeaux dans sa paix souveraine,
Autre ciel tout d'azur, épanchait sur l'arène
Ses étoiles d'argent où se jouait l'éclair.

Dieu me faisait sentir sa présence sublime :
Il descendait du ciel, il montait de l'abîme !
Je priais. — Tout à coup, dans le creux du chemin,

L'homme, hélas ! apparut : Un berger maigre et blême,
En haillons, l'œil méchant, vomissant le blasphème,
Menait ses moutons paître, un fouet à la main.

ARRIVÉE DU COURRIER

Chanson

D'un œil ennuyé, dans l'espace
En vain je regarde, et j'attends :
Le vieux sur le connu s'entasse,
Ce qui semble arriver repasse ;
Rien de nouveau depuis longtemps !

Des fleurs que le théâtre enlace,
Les plus fraîches ont quarante ans ;
Scribe les met toujours en place.
D'un œil ennuyé, dans l'espace
En vain je regarde, et j'attends !

Dans les journaux, Bob et Limace
Prennent des poses d'arcs-boutants,

Chambolle avait la même grâce :
Ce qui semble arriver repasse ;
Rien de nouveau depuis longtemps !

Buloz, de pommade et de glace,
Fait ses puddings si ragoûtants ;
J'ai cent fois mangé l'œuf qu'il casse !
D'un œil ennuyé dans l'espace
En vain je regarde et j'attends !

Georges, voyant qu'il blanchit, passe
Aux dogmes purs des protestants :
Du diable vieux vieille grimace !
Le vieux sur le connu s'entasse,
Rien de nouveau depuis longtemps !

APRÈS LA LECTURE DU *SIÈCLE*

Sur la raison et sur la foi,
Abondamment Jourdan disserte.
Il ne fait point de découverte !
Mais dans son bavardage inerte,
Jourdan du moins est clair : J'y voi
Que Jourdan n'a raison ni foi.

UN FILS D'AGAR

Ce fils d'Agar, et qui s'en vante
(Car autrement je m'en tairais),
Prend sous sa tutelle savante,
Du peuple franc les intérêts.

L'Église surtout l'épouvante :
« — Elle tient l'âme dans ses rets,
« Dit-il ; moi, je la fermerais,
« Et je mettrais ses biens en vente.

« Sauf à nous prendre du butin
« A quoi sert-elle? » Il est certain
Que l'argument paraît robuste :

Puisqu'enfin, ce monsieur charmant
Fut fabriqué sans sacrement,
Et n'est baptisé que tout juste.

UN POËTE

Ne crains rien, mon ami, de ma muse discrète :
Tu te sers gentiment d'un faible mirliton ;
Seulement, tu parais trop vain pour un poëte,
Et tu bois trop pour un Breton.

D'UN GRAND PENSEUR

Un grand penseur, d'un broc profond
Deux fois par jour voyait le fond,
Ne manquant point ses deux cuvées.
Dans l'entre-deux, la plume en main,
De ses lumières relevées
Il éclairait le genre humain :
Il prouvait que l'animal pense,
Que l'homme est Dieu, que le néant
Seul a créé l'Être créant ;
Et puis il remplissait sa panse.
Or, certain jour, s'étant pansé,
Le grand penseur, près de son livre,
Tout en pensant, tombe mort-ivre
Sur un chapitre bien pensé.
On vient, on le ramasse. Un somme

Aurait guéri très-bien notre homme.
Mêlant le râle et le hoquet,
Il disait lui-même : — Un baquet!
Esculape y voit le délire,
Saigne... Et le grand penseur expire.
En termes d'art, cette fin-là
S'appelle : *Mors a crapula.*

LE SOT MÉTIER

Célèbre qui voudra les honneurs du Parnasse!
C'est un pauvre métier, celui que nous faisons.
Rimer, écrire, on a pour cela des raisons,
Je les connais; je sais aussi que l'on s'en passe.

Le plus adroit s'y perd. Le mot que l'on pourchasse
Mène, en fuyant, l'esprit aux Petites-Maisons.
Que l'on fasse le *Cid* ou l'*Épitre aux Pisons*,
C'est un métier d'écueil, de feinte et de disgrâce.

Je veux que le succès réponde à ton désir :
Tu ne peux espérer que de faire plaisir,
Amusant un vain goût de pointes et d'emphases.

Je le dis de la prose autant comme des vers :
Le métier m'est à charge, et je haïs ce travers
D'une vie employée à dorloter des phrases.

LEÇON D'HISTOIRE

Rome régnait sans lutte. Esclave souveraine,
Enchaînée et tenant le monde sous sa chaîne,
Redoutable et soumise à ses maîtres pervers,
Rome aux pieds de César dévorait l'univers.
Elle dévorait tout, les biens, les corps, les âmes!
En ses horribles jeux, en ses festins infâmes,
Elle voulait du sang : le monde en fournissait;
Sur l'appétit romain l'empereur le taxait.
Quand le peuple ennuyé couvait quelque tempête,
Dix mille hommes mouraient en un seul jour de fête;
Et la Bête repue alors battait des mains
A César, intendant du plaisir des Romains;
Puis l'on recommençait. Sinon, plus affamée,
Rome contre César criait avec l'armée,

Et l'empereur tombait, atteint d'un coup d'épieu ;
Mais en l'assassinant, Rome le faisait dieu.

Elle donnait au ciel de tels dieux en grand nombre;
Plus encore à la terre humiliée et sombre.

Agents inassouvis du monstre turbulent,
Et faisant son pouvoir toujours plus insolent,
Les rudes proconsuls, parcourant ses royaumes,
Taxaient tout, prenaient tout, arrachaient jusqu'aux chaumes :
Il fallait obéir. Il fallut adorer,
Quand Rome aux fils du Christ ordonna d'abjurer.
Alors l'espèce humaine à cette frénésie
Dut payer un tribut nouveau, l'apostasie.
La Bête, prévoyante en ses corruptions,
Ne voulait pas laisser le Christ aux nations :
Le règne de Jésus sapait son propre empire;
Elle impose ses dieux sous peine de martyre.
Les chrétiens meurent. Rome, ayant goûté ce sang,
En devint plus avide : il était innocent!

Or, des enfants du Christ la troupe clair-semée
N'apportait pas au monde une parole aimée :
Ils étaient étrangers, sans art et sans esprit;
Ils adoraient un juif, moins qu'un juif, un proscrit!
Un Dieu jadis traîné dans un obscur prétoire,

Muet, battu, pendu, pour finir son histoire !
Devant sa croix de bois chacun d'eux, se courbait.
Cette croix, qui n'était encore qu'un gibet,
On la devait porter dans l'âme ! Leur doctrine
Surpassait tout le reste en âpreté chagrine ;
Ses règles entravaient l'homme de tous côtés :
Dédain de la richesse, horreur des voluptés,
Amour des ennemis remplaçant la vengeance ;
Enfin, pour dernier trait, pour comble de démence,
Dans un monde où la gloire était chose sans prix,
Ces chrétiens prétendaient faire aimer les mépris.
Docteurs extravagants et rudes ! Leur caprice
Otait la verge au maître, à l'esclave le vice.
Enfermant tout le cœur dans un cercle cruel,
Ils ne lui laissaient plus d'essor que vers leur ciel !

Aussi quelle fureur et quelle ample risée
A l'aspect des chrétiens couraient le Colysée,
Insultant, flagellant ces malfaiteurs têtus
Qui dans Rome apportaient la peste des vertus !
On aimait leur supplice, et la joie inhumaine
En ce plaisir de choix se doublait par la haine.
On a vu quelquefois les tigres attendris,
Mais le peuple romain, jamais. Les beaux esprits,
Chevaliers, sénateurs, qui disaient avec grâce
Dans l'entr'acte de sang quelque couplet d'Horace.

Les femmes, dont le cœur semblait moins endurci,
Les vestales, César, nul ne faisait merci.
« Les chrétiens aux lions ! » Ainsi criait la Bête.
Partout les proconsuls donnaient semblable fête.
Rome, en cela, c'était le monde. Point de lieu
Qui ne fût enivré de la haine de Dieu !
Les peuples asservis, les plus bas tributaires,
Ceux à qui l'on prenait leurs champs héréditaires,
Ceux qui voyaient leurs fils, battus par les licteurs,
Devenir histrions, mimes, gladiateurs,
Et ces derniers enfin, ces malheureux eux-mêmes,
Tous appuyaient l'enfer dans ses efforts suprêmes.
Rome semblait divine à leurs yeux fascinés.
Du Christ libérateur ennemis forcenés,
Ils donnaient contre lui la main à tous les crimes ;
Et sur leurs fronts abjects, révoltantes victimes,
Ils maintenaient ainsi ce joug deux fois fatal,
Et l'empire de Rome et l'empire du mal.

Cependant les chrétiens souriaient aux supplices.
Dieu leur avait promis de nouvelles délices ;
Il les leur envoyait par les mains de la mort.
César et ses bourreaux en vain faisaient effort :
Le spectre d'autrefois, la parque, était un ange.
Dans la flamme enchaînés ou noyés dans la fange,
Liés aux chevalets ou jetés aux lions,

Abandonnés à l'art des bourreaux histrions
Qui savaient insulter en déchirant la proie,
Les doux martyrs du Christ ne perdaient point leur joie.
Couronné de lumière et d'immortelles fleurs,
L'ange envoyé du ciel l'ouvrait à leurs douleurs,
Et des cirques sanglants, et des bouges infâmes,
Dans sa main rayonnante il emportait les âmes.
O belles morts des saints, ô trépas enviés!
O fécondes ardeurs de ces suppliciés!
O puissance du Christ, ô divine victoire!
Il parle maintenant, le muet du prétoire ;
Il ordonne à la mort, et, comme il a dicté,
Elle enfante la vie et l'immortalité.
Le sang se change en fleurs, et sous la faux jalouse
On voit naître la vierge et se former l'épouse ;
L'orgueil vient trébucher au tombeau triomphant,
Le sage s'interroge à la voix de l'enfant ;
Dans la noire prison, où chante la parole,
Le geôlier, du captif épelant le symbole,
Reconnaît en pleurant cet homme garrotté :
C'est son Dieu, c'est son frère, et c'est la liberté!
Un sentiment nouveau remplit son cœur, il aime ;
De la main qu'il délie il reçoit le baptême,
Et demain, à son tour expirant sur la croix,
Il verra ses bourreaux se dire entre eux : Je crois!

Ainsi combat le Christ, ainsi Rome étonnée
Devant la Croix un jour se trouve prosternée.
Le sceptre avec le glaive est tombé de ses mains.
Dieu veut une autre Rome et fait d'autres Romains;
Il chasse de ce lieu le démon de l'empire,
Le Vatican s'élève et le monde respire.
Le mal n'est plus stérile en ses convulsions,
De l'empire broyé naissent les nations ;
A ces enfantements le Vatican préside :
Les peuples nouveau-nés, placés sous son égide,
Y grandissent vainqueurs assurés de leurs droits;
Le vicaire du Christ est le premier des rois;
Les princes ont un juge et les peuples un père.
Mais, protecteur aussi du pouvoir qu'il tempère,
Le pontife romain, successeur des Césars,
Aux rois comme aux sujets fait d'équitables parts;
Il veut devant le droit que la force fléchisse.
Empereur de la paix, gardien de la justice,
Pour remplir ce devoir, seul et sans légions,
Il brave les tyrans et les séditions;
Il dit *non* à l'injure, au poignard, à l'épée,
A l'erreur insolente, à la candeur trompée;
Et, même renversé, poursuivant ces combats,
Il résiste, et le droit lésé ne périt pas;
Et ce vieux nom romain, jadis plein d'épouvante,

Du faible est le rempart et l'armure vivante ;
Et proclamant le Dieu qui brise tous les fers,
Rome aux pieds de la Croix affranchit l'univers.

Et moi, j'ai de mes yeux vu dans le Colysée
La Loi du Christ honnie et sa Croix méprisée !
Et je sais une vieille à l'effronté maintien
Qui vint là clabauder contre le nom chrétien,
Et qui fit applaudir ses gloussements sinistres !
Et le monde est rempli d'histrions et de cuistres
Dont la noble espérance attend quelque soudard
Qui leur ôte le Christ et leur rende César !...

UN DERNIER

Des rocs sur un gouffre béant,
Une tour, Babel accomplie;
Une demeure de géant,
Par l'art et le temps embellie!

La plaine verte au loin s'étend,
Douce, féconde et recueillie;
A l'horizon c'est l'océan,
Bleu comme la mer d'Italie.

Les siècles avaient laissé là
Des gens dont l'histoire parla
Et nota la brillante course;

Mais le dernier, plus entendu,
Jusqu'à leur cendre a tout vendu,
Afin de jouer à la Bourse.

EN WAGON

Un teint pâle, des yeux ardents,
Huit ou dix mètres d'envergure ;
Trois sacs, mille affiquets dedans ;
Tout l'air d'une personne sûre
De ses cheveux et de ses dents.

Elle lisait, non en cachette,
Un livre acheté chez Hachette ;
J'y découvris le nom d'About.
Aiguise ton esprit, fillette,
Je te connais jusqu'au fin bout !

Sous de soyeuses couvertures,
La levrette au corps en fuseau,
Le cou tout chargé de dorures,
Fouille ainsi de son fin museau,
Fouille, fouille les tas d'ordures.

RETOUR

O brises de la mer, ô plage solitaire,
O senteurs des buissons, ô calme du matin,
O moments de repos arrachés sur la terre
A l'avare destin!

« Que fais-tu? — Je travaille. — A quoi? — C'est le mystère. »
La cendre d'un cigare était mon seul butin.
Mais je passais le jour sans rencontrer Voltaire,
Sans lire Trissotin.

Ai-je perdu mon temps en cette reposée?
Non; elle m'a donné tout ce que la rosée
Donne aux prés rafraîchis :

Plus de vie et de joie est au fond de mon âme :
Je vois ces champs, j'entends ce noble vent qui brame
Sur les flots affranchis !

LETTRE A UN CAMPAGNARD

Que je t'estime heureux, hôte de la campagne !
Dans ta maison tranquille à l'ombre du clocher,
Aucun journal encor ne te vient accrocher ;
Tu crois qu'on met toujours monsieur de Sade au bagne,
Tu vois à l'horizon le soleil se coucher.

Chez toi tout reste en place, et la bonne nature
Tire les mêmes fruits des mêmes floraisons ;
On ménage au bétail une saine pâture ;
On ne fait pas encor, chez toi, l'agriculture
Qui défriche le blé pour semer des poisons.

Sous un arbre couché dans les herbes fleuries,
Le berger d'un œillet décore son chapeau ;

Parfois, sans offenser la pudeur des prairies,
Il chante une chanson que connaît le troupeau.
Contre le loup les dents du chien sont aguerries.

La bourgade n'est point alignée au compas.
Nul négoce n'y fait briller l'or et la soie,
Les arts en sont bannis ; mais tu n'y connais pas
Deux épines qu'ici l'on frôle à chaque pas,
Les messieurs de police et les dames de joie...

Il est triste de vivre en un temps de tripot,
De savoir que Rapet, Navet et Cadet vivent,
D'entendre la Macette agiter son grelot,
De voir en quel patois vingt sénateurs écrivent,
De lire Limayrac, d'avoir lu Grandguillot !

Autrefois, ébloui du beau siècle où nous sommes,
J'admirais ce Paris que l'on crée en courant :
« — Quel art de remuer codes, moellons et sommes !
Disais-je, et chaque jour enfante ses grands hommes ! » —
Mais l'égout collecteur, dans le fait, seul est grand !

—

Paris, poëme épique, écrit par monsieur Scribe !

Tout est vaste, aligné; jusqu'à la moindre bribe,
Tout est poli, coquet, très-propre... pour les yeux.
Mais dans les traits galants de ce séjour des dieux,
Un vernis de sottise et de vice s'imbibe.

Paris, comme le siècle, est très-sordide au fond,
Ennuyeux et tout plein de polissonnerie.
Sans qu'on le sache voir ou sans qu'on se récrie,
Ici cent mille mains en toutes choses font
Régner le plagiat, le fard et le chiffon.

Pour embellir la rue on plante de faux arbres ;
Les femmes, d'un or faux parent de faux cheveux ;
Montyon prime de faux ouvrages vertueux ;
On taille en style faux des socles de faux marbre,
Où l'on dresse à foison faux héros et faux dieux.

Mais le plus grand produit est de fausses paroles.
Sans espoir de tromper, par pur plaisir, on ment.
Ce qui formait un art devient un élément ;
Nous y vivons. Turin, ce Chanaan des drôles,
Apprendrait de Paris à faire un faux serment.

Le mensonge paraît magnifique, on l'honore.
En quels lieux n'a-t-il pas trouvé des chambellans ?
Il marche le front haut, il parle à voix sonore ;

Il contemple à ses pieds, amoureux et tremblants,
Et Socrate et Laïs, et Brutus et Pandore.

Vers lui seul l'encens vole, il le reçoit moqueur ;
De son culte insolent le journal est grand prêtre...
A respirer cet air infect et suborneur,
Je m'ennuie et suis triste autant qu'homme peut l'être,
Et j'ai toujours un fond de rage dans le cœur.

O Paris, ô cloaque! Oh! que n'ai-je des ailes!
Oh! que ne puis-je fuir ces spectacles, ces chants,
Ces lacets de Gomorrhe aux étreintes mortelles!...
Que n'ai-je mon travail dans votre paix, ô champs!
O mer, près de tes flots pleins de voix solennelles!

—

Nous avions un jardin ; l'art nouveau le scinda :
Le soleil d'un côté, de l'autre un sol humide.
Là rôdent l'espion, la fille et le soldat ;
Là, dans les coins, fleurit le réséda timide...
Un temps fut que j'aimais l'odeur du réséda !

Quelquefois le matin, quand l'allée est déserte,
J'y cours ; je disparais sous les grands marronniers,

J'arpente à pas joyeux la longue tente verte,
Et donnant le bonjour aux merles, aux ramiers,
Je retrouve en mon cœur les souffles printaniers.

Que notre siècle est bon, qu'il est vraiment auguste!
Il a dans ce jardin laissé jusqu'aujourd'hui
Des arbres qui n'ont pas besoin de son appui;
Il n'y met point le gaz, on n'y voit point son buste,
Et quelque chose encor n'y date pas de lui!

—

Mais mon plaisir est court. Avant qu'il passe une heure
Viennent des quatre coins cent lecteurs de journaux
(Je ris en en parlant, au fond mon âme pleure);
L'imbécile bourgeois, — qu'il aille à la malheure! —
Des réservoirs du mal suce tous les canaux.

Celui-ci lit Havin et boit dans cette ornière,
Cet autre de Nefftzer déguste le nectar,
Cet autre est pour Guéroult et le sieur de Suttière,
Cet autre d'Alloury veut tarir la gouttière;
Que dirai-je? Peyrat n'est pas mis à l'écart!

On lit les feuilletons. O temps, ô mœurs, quels signes!

Repasser tous les jours ces pistes d'escargot,
Ne se point dégoûter de ces baves insignes !...
Mais tel est du Français l'étrange vertigo,
Que, s'il n'avait About, il relirait Pigault.

On lit les chroniqueurs, ces Pangeaux de la rue,
Qui, ramassant des bouts d'esprit parisien,
Quêtant chez la lionne, empruntant chez la grue,
Trouvent à grand labeur le merveilleux moyen
De se tenir toujours fort au-dessous de rien.

Bien que *Charabiac* se lise à la lanterne,
Quelquefois le matin il trouve un amateur :
Plus que tout polémiste et que tout chroniqueur
Je hais ce vespertin ; sa décoction terne
Contient je ne sais quoi qui porte plus au cœur.

Il a des mots poisseux, d'étranges simagrées,
Des verbes indécis comme son casaquin ;
Il est fécond en tours de langage faquin ;
Il secoue un chiffon de phrases empêtrées,
Et sur la peau vous laisse un insecte taquin.

Donc, mon pauvre jardin devient un élysée
De niais. Ils sont là, leur papier à la main,
Méditant les grandeurs du nouveau genre humain...

Hélas! où t'en vas-tu, race civilisée?
Dieu juste, quel bétail, quels guides, quel chemin!

—

La sottise apparaît de diverses étoffes :
Le Havinite est brute, et le Granguillotin
Sous un front plus glacé loge un œil plus éteint;
Mais ce qui passe tout, c'est l'air des Bulosophes,
En qui sont mélangés Jocrisse et Trissotin.

Si tu voyais Buloz aux mamelles fécondes,
Buloz, le grand Buloz qui depuis quarante ans,
Ouvre et ferme l'esprit public à deux battants,
Buloz, qui d'un seul œil peut éclairer deux mondes...
Si tu voyais Buloz, tu connaîtrais le temps!

Pour moi, je l'avouerai, Buloz me terrifie;
Près de Buloz, Voltaire est un pingre exigu.
Qui saura nous donner une *Bulographie!*
Qui décrira Buloz, et sur un rhythme aigu
Chantera comme il faut Mazade et Montégut!

Mais que peut le sifflet, et que pourrait la foudre?

Buloz est un fort bœuf : sous son pied indolent
Il pile sans courroux le rival insolent;
Il met de Charpentier le *Magasin* en poudre,
Il écrase les œufs que veut couver Rouland.

Même aux archers d'État, Buloz est invincible.
Buloz n'ajuste pas et met toujours en cible.
L'abonné de Buloz ne se peut décrocher;
Pour toute autre beauté le bourgeois insensible
Est fidèle à Buloz comme l'huître au rocher.

Ce que lui sert Buloz, sans y trouver d'arête,
Maître bourgeois le gobe. Il avale tout net
Radiguet, Cucheval, Esquiros, Philarète,
Et Schérer, pourtant dur ! On lui sert du Quinet :
Il avale, et demande à prolonger la fête !

Que ne met pas Buloz dans son pot étonnant?
De Feuillet et de Sand il enfle sa pâtée,
Michelet vient poivrer Thierry trop continent,
Taillandier verse à plein son onde redoutée;
Et l'immense arlequin prend un goût de Renan.

—

C'est charmant, mais malsain! Je fais la prophétie,
Qu'après dîner la danse aura certain cachet ;
Car il faudra danser... O rois qu'on déifie!
O journaux, ô bourgeois, ô la Bulosophie,
Quel pas vous sauterez du premier coup d'archet!

Les vois-tu, ces messieurs si forts sur la lecture,
Par Buloz marinés dans le doute absolu,
Pour défendre le vrai sortant de leur saumure,
Et de quelque papier se faisant une armure
Contre tout le bas peuple au combat résolu?

Vois-tu le bon Havin, vois-tu Buloz lui-même,
Dans l'émeute et la nuit, le gaz étant éteint,
Chargés de réprimer trop d'ardeur au butin?
Comme la majesté de leur personne blême
Contiendra les faubourgs et le pays latin!

Vois-tu le bon bourgeois, l'avoué, le notaire,
Les gros restaurateurs et les grands avocats,
Essayant leurs poumons au milieu du fracas,
Déployant leurs bras forts? Certes, ils feront taire
La bête aux mille dents qui voudra des ducats!

Comme ils remplaceront par des coups de sagesse
Ce qu'ils ont démoli d'un cœur si satisfait!

Religion, respect et famille, la presse
En un jour refera tout ce qu'elle a défait :
Buloz en est garant ; — j'y compte tout à fait!

Ils parleront de Dieu, tu verras cette farce!
Oui, ces blasphémateurs, d'un style humilié,
Viendront devant l'autel ; et, le genou plié,
Sans être convertis, prenant Dieu pour comparse,
Invoqueront ce nom qu'ils ont tant renié.

Ils seront éloquents, mais pour un succès chiche.
A ce coup, peuple et Dieu, je crois, resteront sourds.
Le peuple est éclairé par trop d'autres discours!
Recloué sur la croix par les talents du riche,
Jésus s'abstient : ses bras sont devenus trop courts.

—

Allons, mes Balthazars, l'orgie est avancée!
Dans les vases sacrés profanés par plaisir,
Votre folie a bu le vin qui fait mourir.
La sentence déjà sur les murs est tracée :
Compté, pesé, livré! Le facteur va venir.

S'il voulait seulement emballer la vaisselle,
Et vider le palais et vous le laisser nu,

Si même il vous rognait un peu de revenu,
« — Qu'importe, diriez-vous ; pour nous remettre en selle,
Nous avons un secret du bon peuple inconnu. »

Mais le rude envoyé garde au cœur une flamme
Qui lui fait mépriser jusqu'aux vaisselles d'or ;
Sa passion chez vous cherche un autre trésor :
Il vient vous visiter de la part d'une dame
Dont il est amoureux et qu'on nomme la Mort.

La Mort! Et vous aussi, vous l'avez pour maîtresse :
Une ribaude lâche en habit de gala,
Qui ménage le corps et met l'âme en détresse.
Vous vous arrangeriez de cette Mort traîtresse...
La Mort en question n'est pas cette Mort-là.

Celle-ci n'eut jamais le mensonge à la bouche
Ni le fard sur la joue, et ne veut déguiser
Rien de ses pâles traits qu'on ne peut accoiser ;
C'est la Mort d'autrefois, la faucheuse farouche,
Qui tue avec le fer et non par le baiser.

Son oreille se plaît aux longs sanglots des veuves,
Son pied dans la mêlée écrase les enfants,
Sous sa main le sang coule et va grossir les fleuves ;
Et les œuvres du temps comme les choses neuves
Croulent au bruit que font ses hurrahs triomphants.

Lorsque d'une contrée elle a fait son domaine,
Elle n'y veut plus voir que des murs ébréchés ;
A travers les débris la flamme se promène,
Et les sombres amants de la vierge inhumaine
Lui font un vaste lit d'ossements desséchés.

LIVRE QUATRIÈME

A UN JEUNE HOMME

Plein de foi dans ton Dieu, plein d'amour pour tes frères,
Seul et libre en dehors des intérêts contraires,
Ne voyant ici-bas rien qu'on puisse envier,
Du monde et de son bruit t'exilant pour prier,
La main toujours offerte à qui tombe, à qui pleure,
Tu voudrais, ô jeune homme, arriver à ton heure,
Et passer de la terre au ciel en souriant,
Les yeux toujours levés sur ton saint orient,
Sans avoir vu le mal, sans crier anathème ;
Comme l'enfant qui meurt en sortant du baptême,

Et rend au ciel joyeux un esprit éthéré,
Où les ferments humains n'ont jamais pénétré.

—

« Que m'importent, dis-tu, les erreurs et les haines!
« Je n'ai rien à débattre en ces choses humaines.
« Je ne veux point juger, je ne veux point blâmer :
« Mon Dieu fut tout amour, moi, je ne veux qu'aimer.
« Qui suis-je donc, hélas! pour reprendre et combattre?
« Sous le poids du péché toujours près de m'abattre,
« Chancelant, affaibli par les instincts mauvais,
« Puis-je conduire autrui quand j'ignore où je vais?
« Puis-je le condamner, quand tout en moi m'accuse,
« Et réclamer pour Dieu ce qu'à Dieu je refuse?
« Mon âme a bien assez du soin de s'épurer;
« Je suis le seul méchant sur qui j'aie à pleurer! »

—

Tu dis vrai. Contre nous tournons d'abord nos armes!
Nos instincts sont mauvais. En de sages alarmes,
Il nous faut avant tout, tristes fils du péché,
Surveiller notre cœur où le mal est caché.
Mais prends garde, pourtant, que l'horreur de toi-même
Ne t'inspire à la fin cette indulgence extrême,

Cette fausse douceur qui tourne en lâcheté,
Et fait qu'on sacrifie un jour la vérité.
Tout est doute et péril dans la nuit où nous sommes ;
Prends garde en les aimant d'aimer l'amour des hommes,
De craindre leur colère, et d'être en ce milieu
Leur esclave, plutôt que le soldat de Dieu.

—

Le jour où sur ton front s'étendit le saint Chrême,
Chrétien, tu fus soldat. Sous peine d'anathème,
Avec le mal vainqueur tu rompis toute paix ;
Tu fus placé debout devant ses rangs épais
Pour être tout à Dieu, pour servir de défense
A la vérité sainte, au malheur, à l'enfance,
A ceux que l'on égare, à ceux que l'on trahit,
Pour répandre l'amour, — et pour être haï !
Élève donc ton cœur à ce mâle courage,
Défends partout ton Dieu que partout on outrage ;
Puisqu'il veut bien subir cette guerre ici-bas,
Combats en pardonnant, mais toutefois combats.

—

Qu'un public ignorant ou nous blâme ou nous loue,
Ne laissons pas traîner Jésus-Christ dans la boue ;

N'acceptons point la main que nous tend l'imposteur.
Point de paix entre nous et le sage menteur
Qui, cherchant à voiler sa perverse entreprise,
Diffame doucement notre mère l'Église,
Ajoute sa caresse aux maux qu'elle a soufferts,
Et, les genoux pliés, veut lui forger des fers.
Moins qu'aux francs ennemis donnons trêve à ces traîtres ;
Combattons-les partout. Et comme nos ancêtres,
Au mal victorieux, ou calme ou menaçant,
Plutôt que le silence offrons tout notre sang.

—

Frère, combattre ainsi, va, c'est prier encore!
De ces luttes de foi la palme nous décore,
De ces combats chrétiens le prix est assuré :
Plus d'un cœur obscurci, dans le mal égaré,
Grâce aux avis que Dieu par notre bouche envoie,
Du ciel qu'il oubliait a retrouvé la voie.
En protégeant la foi du pauvre et de l'enfant,
C'est l'incrédule aussi qu'on sauve et qu'on défend.
Du mal qu'il commettrait d'avance on le délivre.
S'il en était touché? S'il venait à mieux vivre?...
Peut-être qu'avant nous dans la splendeur des cieux
Entreront ces pécheurs dont nous ouvrons les yeux.

1840.

LE PAPE

Au comte Cavour

A raison tu le hais ce vieillard magnanime,
O ministre! Il te prend le profit de ton crime.
Ameute contre lui les peuples et les rois:
Si tu vois le succès de ta fourbe profonde,
Tu n'auras fait d'efforts et charpenté le monde
Que pour lui tailler une croix.

Si Dieu, pour nous punir, t'accorde la victoire,
Prends ce leurre d'un jour; mais renonce à la gloire,
Renonce à rien fonder qui soit durable et beau:
Fils du néant, le crime en subit la tutelle.
Le martyr, dans un pli de sa robe immortelle,
Emporte l'espoir du bourreau.

Tes ruses tromperont ta colère ulcérée.
Pour enlacer enfin la colombe sacrée,
Abats l'arbre puissant planté par nos aïeux :
Sa chute frustrera tes attentes cruelles ;
Imbécile serpent, la colombe a des ailes ;
Tu ne peux pas fermer les cieux.

Parce que le jour baisse et le soleil décline,
Tu crois que c'en est fait, et qu'une autre doctrine
A l'empire en tes mains joindra la papauté ;
Mais l'astre déclinant vers la terre plus sombre,
Nain méchant et jaloux, ne grandit que ton ombre,
Et te jette à l'obscurité.

Tu te perds dans la nuit, il marche vers l'aurore.
D'autres matins suivront d'autres déclins encore,
Toujours ce divin mort jaillira du tombeau ;
Toujours il usera glaives, chaînes, couronnes ;
Il sera toujours roi des âmes, et les trônes
De ses pieds seront l'escabeau.

Pour ton histoire, à toi, s'il veut qu'on la retienne,
Elle pourra remplir un feuillet de la sienne :
On y lira qu'avec de l'or et des soldats,
A force de forfaits, de ruses, de victoires,
Réunissant enfin sur ton seul nom deux gloires,
Tu fus Érostrate et Judas.

LES PENSÉES DE PILATE

Quand Pilate eut reçu les avis de sa femme,
Sa conscience alors, — il en avait, l'infâme, —
S'émut pour l'innocent déjà sacrifié.
Cherchant à le sauver, il dit aux Juifs : « En somme,
« Pour moi, je ne découvre aucun crime en cet homme.»
Ils crièrent plus fort : « Qu'il soit crucifié ! »

« Voulez-vous, reprit-il, qu'en ce jour je délivre
« Le juste ou le voleur? » Et cette canaille ivre
Répondit : « Le voleur ! » Le voleur s'en alla ;
Le juste, dans les fers demeura sans refuge.
Mais on voulait sa mort. Pilate, le bon juge,
Fit fouetter le juste, et leur dit : « Le voilà ! »

Puis il fit l'écriteau; puis l'on fut au Calvaire...
Ayant ainsi conclu cette ennuyeuse affaire,
Pilate en ses jardins descendit soulagé.
Il cherchait du repos. Un retour qui l'étonne
Ramène son esprit vers ce roi sans couronne,
Vers cet homme de rien, ce fou qu'il a jugé :

« Je leur livre le Juste. Au gré de leur envie,
Qu'ils lacèrent sa chair, qu'ils dévorent sa vie.
Mettrai-je ici pour lui ma fortune en hasard?
Certe, il est innocent! Malgré moi je le tue.
Mais à noircir mon zèle Hérode s'évertue
Et me peut enlever la faveur de César.

« Ainsi, Jésus mourra. Par Bacchus, c'est dommage!
Ces prêtres sont méchants et ce peuple est sauvage.
Quel mal leur a-t-il fait? Pieds nus par les chemins
Il allait, répétant d'aimables paraboles.
Ceux qu'il avait guéris du miel de ses paroles
Ont exigé sa mort... Je m'en lave les mains!

« J'aurais pu le sauver; je l'aurais dû, peut-être!
Ce populaire bas qui l'appelait son maître,
Qu'importe à l'Empereur?... Eh! que m'importe à moi?
Que me veut ce Jésus dont les jours inutiles

Se passaient à semer des maximes subtiles
Parmi les Juifs grossiers entêtés de leur loi?

« Je m'estimerais peu d'y penser davantage.
C'est un sage, dit-on. Qu'est-ce que c'est, un sage?
Des sages, Rome en a dans tous les carrefours.
Mais que savent-ils? Rien; et celui-ci de même.
Il s'est tû, m'entendant proposer le problème
Que chacun croit résoudre et qui reste toujours!

« Sagesse, Vérité, le nom dont Dieu vous nomme,
On l'ignore en Judée autant et plus qu'à Rome!
Si le ciel le connaît, il le cache aux mortels.
Où gît la Vérité? Quel être humain l'a sue?
Toute raison la cherche, et, promptement déçue,
Ne trouve qu'un vain nom sur d'absurdes autels.

« Ah! Vérité, Sagesse et Puissance, chimères!
Dès longtemps j'ai scruté ces énigmes amères;
J'en ai connu le sens railleur et douloureux :
La faiblesse ou l'erreur toujours nous environne;
Le sage ne peut rien quand la sagesse ordonne;
Et, s'il peut quelque chose, en est-il plus heureux?

« Ce haut rang où je suis m'a paru désirable;
Je règne; et je ne puis sauver un misérable

Dont un peuple brutal me demande le sang !
Craignant de plus grands maux, je livre la victime ;
J'ai raison... Et pourtant, de tout le poids d'un crime
Déjà pèse sur moi la mort de l'innocent !

« Les forcenés ! quels cris ils poussaient tout à l'heure :
— C'est un séditieux ! livrez-le-nous ! qu'il meure !
Si vous aimez César, condamnez ce pervers ! —
Ils voulaient, s'accordant peut-être avec leur prince,
Pour me combattre à Rome ameuter ma province...
En toute trahison tous ces Juifs sont experts.

« Il eût fallu sévir... Mieux vaut qu'un seul périsse.
L'homme d'État parfois doit voiler la justice.
Jésus sauve en mourant ses bourreaux, vil rebut !
C'est son dernier bienfait pour cette infâme engeance :
De leur sédition j'aurais tiré vengeance ;
Sa mort, qui fait leur crime, est ainsi leur salut.

« On dirait qu'il le veut, et que son âme pure
Par un secret amour cherche cette torture,
La croix, l'horrible croix pour sauver des ingrats...
Ah ! cet homme est plus grand que le juste d'Horace !
Lorsqu'on le flagellait, son regard faisait grâce ;
Innocent, il subit le sort des scélérats.

« Il ne m'a point bravé, je ne l'ai pas vu craindre :
Trahi par ceux qu'il aime, il ne veut point se plaindre ;
Moins qu'esclave, plus qu'homme, il semblait en ce lieu
Lui-même à ses bourreaux sur lui donner empire ;
Et si je comprenais un Dieu qu'on pût proscrire,
Dans ce supplicié j'aurais cru voir un Dieu.

« Quand je le menaçais, de quel regard suprême,
Triste, sans aucun trouble, il me troubla moi-même !
Doux et profond regard d'ami compatissant ;
Comme s'il m'avait plaint dans cette scène infâme
De n'oser être juste et d'avilir mon âme.....
J'aurais dû le sauver !... — Mais est-il innocent?

« Des docteurs, après tout, la plainte est légitime :
L'homme de Nazareth parlait d'eux sans estime.
C'était un séducteur ; le populaire épais
Pouvait le suivre loin... — Celui-là, dit Lucrèce,
Qui s'agite et de l'ordre attaque la sagesse,
Celui-là pour toujours s'est retiré la paix [1].

« Jésus parlait trop haut; sa parole indiscrète
Plaisait trop dans la foule aux écarts toujours prête ;
On voyait trop en lui le sang des anciens rois.

1 Lucret., lib. V.

Caïphe a bien jugé ; moi, j'ai fait mon office :
Jésus endoctrinait les pauvres ; qu'il périsse !
Qu'avec lui sa doctrine expire sur la croix !

« Rome m'approuvera. Par la mort d'un seul homme,
Rome est plus forte ici, je suis plus fort dans Rome ;
Je me réconcilie Hérode et ses amis,
De leur nombre important j'accrois ma clientèle :
Succès cent fois heureux quoiqu'un regret s'y mêle ;
Mon rang et ma fortune en seront affermis.

« Chassons de l'innocent la pensée importune !
Personne n'obtient tout de l'avare Fortune ;
Souvent elle nous fuit en raison de nos soins.
Des dons qu'elle lui fait le sage se contente,
Et parfois nous voyons la Déesse inconstante
Se plaire à donner plus quand nous demandons moins [1].

« Ah ! la puissance humaine a son charme sans doute ;
Mais pour s'y maintenir, quoi qu'on dise, il en coûte,
Et l'arbre qui s'élève est plus battu du vent [2].

1. *Quando quisque sibi plura negaverit*
A Dis plura feret.
(Hor., od.)

2. *Sæpius ventis agitatur ingens*
Pinus.
(Ibid.)

La cour comme la mer aux naufrages se prête ;
Heureux qui, se rendant aux conseils du poëte,
Peut bâtir sa maison loin de ce sol mouvant !

« Oui, lorsqu'assez longtemps j'aurai servi l'Empire,
Une retraite calme est le terme où j'aspire ;
Tous nos autres désirs sont trop souvent déçus.
Sans chercher les honneurs, sans craindre la disgrâce,
Pensant avec Lucrèce, aimant avec Horace,
Là j'oublierai César, et moi-même, et Jésus. »

AUX JUGES DE LA FOI

I

Prends l'ïambe sanglant, prends le fer, prends la flamme,
Prends la courroie aux nœuds d'airain ;
Prends et frappe, fidèle, et délivre ton âme ;
Venge ton maître souverain.
On l'insulte ! Un troupeau pédant et mercenaire
Hurle contre lui. — Ces valets
De la richesse impie ou du vil populaire,
Flagelle-les, écarte-les ;
Du moins lève sur eux, lève ta main fidèle !
Enfant de Dieu, ne souffre pas
Que ton Père très-saint et ta Mère immortelle
Subissent sans toi ces combats.

Devant les agresseurs assez d'autres reculent,
Pleurant de loin sans approcher;
Mais fusses-tu seul, toi, quand leurs rangs s'accumulent,
Quand on les fuit, va les chercher.
Si de lâches conseils maudissent ton courage,
Laisse vieillir les maudisseurs:
Plus d'un en t'imitant désavouera l'outrage
Qu'ont lancé sa haine et ses peurs.
Dénonce hardiment les infâmes doctrines,
Montre le fer aux loups hurlants,
Fais tête à ce ramas qui des mœurs en ruines
Bat encor les débris croulants!

II

Ils mentiront au peuple affamé de mensonge;
Leurs discours, avec art formés,
Empliront les esprits d'un venin qui les ronge;
Leurs traits, en enfer allumés,
Mettront partout un feu qui dévore et qui souille;
En poussant des rires moqueurs,

Ils feront de mon Christ un vaincu qu'on dépouille,
Ils lui retireront les cœurs ;
Jusqu'aux pieds des autels abandonnés aux femmes,
Ils pollueront la vérité ;
Jusqu'au lit du mourant je verrai ces infâmes
Salir la sœur de charité ;
Par d'obscènes écrits ils pourriront le monde,
Grands et petits, peuples et rois :
Ils en produiront tant, que la montagne immonde
Finira par cacher la croix ;
Libres et respectés, ils commettront ces crimes,
Ils entasseront les forfaits ;
Leurs piéges, sous mes yeux, regorgent de victimes,
Et moi, je me tairai ? — Jamais !
Qu'ils déchaînent sur moi le diffamateur louche,
Qu'ils brisent mon bras désarmé,
Que de leur poing brutal ils meurtrissent ma bouche,
En hurlant que j'ai blasphémé :
Je ne cesserai pas ! Si je garde la vie,
J'en laisserai le reste au jeu ;
Calme, j'exposerai ce reste à leur furie
Pour ma part des affronts de Dieu ;
Et je crierai toujours, et mon âme indignée
Rejettera leur joug pervers ;
Et je saurai mourir rebelle à la lignée
Des corrupteurs de l'univers.

III

Il en est de subtils, d'ignares, de cyniques ;
Les pires sont les apostats :
Contre la vérité, par des fables iniques,
Ils ameutent les attentats...
O miracle infernal, prodige d'épouvante,
Pain des anges vomi des chiens !
Pour outrager le Christ, leur trahison savante
S'empare des dogmes chrétiens.
Telle est des apostats l'abominable étude,
Tel est le crime renaissant
Qui dans le cœur du Christ jetant l'inquiétude,
Provoqua la sueur de sang.
C'est là qu'il fut troublé devant la coupe amère ;
C'est là ce supplice si grand
Qu'il voulut le cacher aux regards de sa mère,
Destinée à le voir mourant !
« — Prends, bois, et mille fois savoure tes supplices,
« Toi qui nous as donné ta chair !

« De tes premiers bourreaux volontaires complices.
« Nous t'abjurons : Vive l'enfer ! »

IV

Je ne suis pas, Seigneur, l'ennemi de leur âme ;
Ta loi sainte m'inspire mieux !
Lorsque leur frénésie à grand bruit se proclame.
Des larmes montent dans mes yeux.
Pour eux, tu le sais bien, mes prières t'invoquent.
Leur crime sera châtié :
Les insensés ! Je sais quels arrêts ils provoquent ;
Ils font horreur, ils font pitié !
Mais ils ne sont pas seuls : la funeste cohorte
Dans l'abîme traîne après soi
Tout un peuple ignorant !... L'horreur alors l'emporte,
Alors je sens rugir ma foi ;
Alors mon sang frémit et voudrait se répandre.
Ils nous perdent sans coup férir :
De nos vains arguments que pouvons-nous attendre ?
Seigneur, donne-nous à mourir !

C'est le sang de tes christs qui submerge l'impie :
Ouvre cet abîme à leurs pas ;
Burine de ce sang le grand nom de la Vie,
Le nom qu'ils n'effaceront pas !
Que le sang chrétien coule et qu'il les force à croire :
S'il ne peut tous les convertir,
Les bourreaux tout au moins, reniant leur victoire,
Baiseront les pieds du martyr.

V

Maintenant, d'un sophiste à la plume dorée,
Nos prêtres mêmes sont épris,
Et jusque dans l'église et la chaire sacrée
Ils vantent ses méchants écrits ;
Ou bien, de ces trompeurs qui nous tendent des piéges,
Une enfantine vanité
Accepte les défis, les thèses sacriléges,
La cauteleuse impiété.
Sur le terrain perfide on les suit d'un pied lâche,
On célèbre ces beaux talents,

Et le docteur chrétien croit avoir fait sa tâche
S'il obtient leurs prix insolents.
Un prix donné par eux, quel trésor! On le quête,
On en fait un risible éclat,
Sans voir que leur arrêt met sur une autre tête
Tout l'honneur de ce faux combat;
Sans voir en quels périls leurs adroits subterfuges
Savent par là nous engager,
Et que la vérité reçoit ici pour juges
Ceux qu'elle-même doit juger.
Ainsi notre ennemi nous mène et nous commande!
Ainsi nous recevons sa loi!
Et cependant le peuple étonné se demande
Où sont les maîtres de la foi?

VI

Levez-vous, hommes saints, gardiens du peuple, apôtres!
Notre foi souffre, levez-vous!
Nos voix sont un vain bruit; qu'on entende les vôtres;
Vous seuls avez le saint courroux.

Nous disons toujours trop ou trop peu ; mais vous, Pères,
Les oracles vous sont donnés :
Abattez les taureaux, écrasez les vipères,
Reprenez, jugez, condamnez!
Nous flottons incertains à tous vents de doctrines,
Comme des brebis sans pasteurs :
Enseignez-nous la voie; opposez vos poitrines
Aux coups de ces dévastateurs.
Arrachez-leur le masque et faites la lumière,
Déconcertez leurs noirs efforts,
Du bâton pastoral frappez! Brisez la pierre
Qui tient vos enfants chez les morts.
Quand vous aurez jugé, s'ils refusent d'entendre,
Dieu saura les mettre à merci :
Du ciel à votre voix Dieu s'empresse à descendre,
La foudre peut descendre aussi.
Enfin,—quoi que Dieu veuille, et qu'il tonne ou se taise,
Vous aurez fait votre devoir :
Il ne sera pas dit qu'en cette ère mauvaise
Vous n'avez su parler ni voir;
Que le mal n'eut jamais plus d'orgueilleux espace ;
Que dans tout le peuple troublé
Satan comme il voulut porta sa dent rapace,
Et que les pasteurs ont tremblé.

1855.

LE TRAVAIL DU DIMANCHE

Riche, tu fais bâtir ta maison le dimanche !
Pour en jouir plus tôt, ta volonté retranche
A cinquante ouvriers et prière et loisir ;
En vain l'église s'ouvre, en vain Dieu les appelle :
Il faut tourner la grue et remuer la pelle ;
Tu le veux, il suffit : leur loi, c'est ton désir.

Si l'un d'eux, par hasard, soucieux de son âme,
Un chrétien méditant ce que sa foi réclame,
Laissant là le travail, s'en allait prier Dieu,
Tu lui dirais : « C'est bien ; mais quitte mon service.
« Tu veux servir ton Dieu, que ton Dieu te nourrisse :
« Moi, je t'ôte l'asile, et le pain et le feu. »

Ils doivent t'obéir jusque dans tes manies,
Et, sans plus de façon, tu les excommunies
Pour le moindre refus à ton moindre décret.
Puisque tu ne crois pas, aucun d'eux ne doit croire !
Ils ont congé pourtant de blasphémer et boire,
Et d'offrir le lundi leur paye au cabaret.

Mais le jour du Seigneur, il faut que, dès l'aurore
On travaille, et le soir que l'on travaille encore ;
Il faut que, ce jour-là, l'homme plus hébété,
Étalant sa misère et son ingratitude,
Par le bruit du travail, hymne de servitude,
Insulte en plein soleil Dieu qui l'a racheté !

Tu le veux, on le fait. On le fait pour ton compte.
La foi cède à regret, la nature se dompte,
L'ouvrier en haillons prend son outil pesant.
La foule autour de lui se promène parée :
Il sent qu'il est captif sous sa vile livrée,
Captif d'un maître dur et d'un fort malfaisant.

Oh ! riche ! prends bien garde à ce train que tu mènes !
Ces sombres ouvriers, ces machines humaines
Forment d'étranges vœux, au temps où nous vivons.
Prends garde de semer d'effroyables récoltes !

Si les bras sont soumis, les cœurs ont des révoltes :
Il faut payer à Dieu ce que nous lui devons.

Les crois-tu tes amis, ces gens à rude écorce ?
Les crois-tu peu nombreux, sans envie, ou sans force?
Entre eux, de leur travail ils augmentent le taux;
Et lorsqu'ils ont fini la besogne accablante,
Comme des créanciers, d'une démarche lente
Ils s'en vont pleins de haine, emportant leurs marteaux.

Et moi dont la maison n'est point sur cette terre,
Moi qui suis ici-bas simplement locataire,
Riche, pour toi j'ai peur. Je regarde au delà :
Leurs marteaux à la main, ces forçats du dimanche,
Un dimanche pourront chercher quelque revanche...
Dies iræ, Dies illa !

SAINT LOUIS

Saint Louis, mon patron, doux chrétien, prince austère,
L'Église te compare au lion rugissant,
Et comme un ange armé tu parus sur la terre,
Toujours baigné de pleurs, toujours baigné de sang.

Le blasphème expirait sous ton œil menaçant :
Le Dieu juste par toi gouvernait sans mystère ;
Les pauvres espéraient au pauvre volontaire
Qui portait en son cœur le Dieu compatissant.

Aucun droit contre toi n'éleva de reproches,
Tu fis justice à Dieu, dans ton peuple, en tes proches,
En toi-même ; et, toujours poussé du Saint-Esprit,

Courant sus au méchant, au traître, à l'incrédule,
Tu disais : — Du Seigneur j'apporte la cédule :
Je suis le bon sergent du Seigneur Jésus-Christ.

TYPES ITALIENS

L'enfer est partagé sur les traîtres du temps :
Tel tient pour le Toscan et tel tient pour le Sarde ;
Mais du Napolitain tous sont le plus contents,
Et Judas ne veut plus porter d'autre cocarde.

UNE MORT SUBITE

Traitre à son roi, traître à son sang,
Traître à l'honneur humain, traître à la foi chrétienne,
Moins homme qu'animal paissant,
Moins animal encor que fumier croupissant,
Indigne d'avoir face humaine,
Gorgé de l'or abject d'un traître plus puissant,
Par le diable écrasé dans la fange en passant,
Ce seigneur a crevé comme une outre trop pleine.

PRIÈRE DE DAVID [1]

O Dieu! les mécréants pillent ton héritage,
Ils ont souillé tes temples saints;
D'Israël en ruine ils se font le partage,
Et ces voleurs sont assassins!

O Dieu! leur glaive impie a donné pour pâture
Aux vautours la chair de tes fils!
O Dieu! les os des tiens gisent sans sépulture,
L'on te prodigue les défis!

Ne les entends-tu pas? ne vois-tu pas ces crimes?
Ne vois-tu pas le sang couler?

1. Deus, venerunt gentes.

Contre ces meurtriers qui sifflent leurs victimes
Devrons-nous longtemps t'appeler?

Nous sommes en risée aux peuples : ils se disent :
— « Ce Jacob, où donc est leur Dieu? »
Réponds-leur; dans ta main prends les traits qu'ils aiguisent
Contre toi; prends l'arc, prends l'épieu!

O Dieu! que ton silence est terrible à la terre!
Parle-nous, rends-nous ton amour;
Sors de ta paix et fais éclater ton tonnerre;
Qu'ils te connaissent à leur tour!

Car nous sommes pécheurs, mais ceux-là sont impies;
Ils n'ont pas invoqué ton nom.
Tu voulais réveiller nos âmes assoupies,
Mais leurs âmes sont au démon.

Pour l'honneur de ton nom, fais-nous miséricorde;
Nous sommes dans l'abîme, accours!
Pour l'honneur de ton nom, disperse cette horde;
Le succès la grossit toujours.

Pour l'honneur de ton nom, qu'ils ne puissent plus dire :
« Où donc est leur Dieu? » Montre-toi.
Pour l'honneur de ton nom, que leur jactance expire;
L'opprobre monte sur ta loi!

Garde les fils de ceux qui sont morts pour ta cause,
Venge, Seigneur, le sang versé;
Console le captif, et que l'espoir repose
Les rêves sombres du blessé!

Afin que dans Moab ton nom se perpétue,
Et qu'ils craignent un même sort,
O Dieu, rends-leur sept fois l'opprobre qui nous tue;
O Dieu, rends-leur sept fois la mort!

Octobre 1860, après le service funèbre
de Pimodan.

ET VIDEBUNT

Matth., xxiv, 30.

Ils ont scellé la pierre, ils ont fait bonne garde;
Ils ont dit : Il est mort, et nous le tenons là !
Mais quelques jours après, dans la foule hagarde
Ce bruit étrange circula ·

Que, malgré les soldats et les sceaux et la pierre,
Sans secours du dehors, comme un roi se levant,
Laissant dans le tombeau pour témoin son suaire,
Il en était sorti vivant !

La Madeleine et Jean et quelques-uns des autres
L'avaient vu. Sur son corps les clous avaient laissé
Des stigmates ouverts; et les mains des apôtres
Avaient touché son flanc percé !

On disait : Sa parole, à nos sens obscurcie,
Resplendit maintenant des clartés du Thabor ;
Et quiconque l'entend reconnaît le Messie....
Les bourreaux dirent : — « Il est mort.

« Qui croira contre nous des témoins imbéciles ?
S'ils veulent trop parler, nous les étoufferons.
Ils disent qu'ils l'ont vu ? Nous sommes bien tranquilles :
Ce n'est pas nous qui le verrons !

« Ce Vainqueur de la mort, ce Fils de Dieu, ce Maître,
Qu'il ose se montrer à des yeux éclairés :
Nous aussi, l'ayant vu, nous le croirons peut-être... »
— Vous le verrez, et vous croirez !

Ils le verront ! Moment horrible !
Sans miséricorde pour eux,
Triomphant, irrité, terrible,
Ils le verront, les malheureux !
Quand le Très-Haut, las de la terre,
Donnera cours à sa colère
Dont les archanges frémiront ;
Quand viendra l'heure inexorable,
C'est sa promesse formidable :
Et videbunt, ils le verront !

Voici le jour ! la foudre éclate,
Les étoiles tombent des cieux.
Viens, viens, Hérode ! viens, Pilate !
Viens, Caïphe ! levez les yeux.
Voyez le Roi dans son cortége,
Le Juge trônant sur son siége,
Le Dieu qui se montre aujourd'hui !...
Pleins de terreurs inénarrables,
Ils regardent : — Oh ! misérables !
O terre, engloutis-nous : c'est LUI ! ! !

Restez, regardez bien. L'abîme
Attend son ordre pour s'ouvrir.
Regardez bien votre victime,
Morts qui ne pourrez plus mourir.
Reconnaissez ces mains divines,
Ce front qui porta les épines,
Et ce visage souffleté.
Voilà l'objet de vos outrages !
Allez nourrir de ces images
La nuit de votre éternité.

LIVRE CINQUIÈME

LE RAT

Écr. l'Inf.

Il y a tant de rats! rats des champs, rats de ville, rats de bibliothèque, rats d'égout; tous pernicieux! A les laisser pulluler et ronger, ils détruiraient le monde. Présentement, se trouvant en belle passe, ils annoncent l'intention de ronger Dieu, et même ils se flattent d'en avoir lestement fini; et ce n'est pas de quoi rire! Le monde, qui leur tolère cette insolence, sera entamé. Or,

maintes fois, de grands labeurs ont été nécessaires pour rétablir ce qu'avait su gâter un seul mauvais rat.

L'humiliation est extrême de cette fatigue imposée par l'œuvre d'un rat. La colère s'y ajoute lorsqu'un nombreux public vient à s'engouer du rongeur, admire son art, exalte sa force, veut trouver un lion dans la peau du rat. Alors, il n'y a pas de considération qui retienne. L'ouvrier, gravement appliqué au travail de réparation, laisse là ses outils. Il cède à la furieuse envie de marcher sur la queue du lion prétendu, de proclamer qu'il n'est toujours qu'un rat.

A quoi bon? A rien peut-être. Néanmoins, cela soulage.

Et l'on reprend l'outil pesant avec une force rafraîchie et une sorte d'allégresse.

LE RAT

Un jeune rat, fort déluré,
Mais sans parents et sans fromage,
Fut par son heureux sort livré
Aux mains d'un sacristain peu sage,
Qui dit à part soi : — Je ferai
De ce rat un saint personnage.
Dieu soit en aide seulement,
Et l'on verra même autre chose :
D'en faire un saint tout uniment,
Ce serait peu; je me propose
De l'appliquer au rudiment;
Je veux qu'un certain agrément

Relève encore son mérite,
Et, s'il fait une œuvre érudite,
Qu'il la façonne poliment !

De ce sacristain l'imprudence
N'eut d'abord que bon résultat ;
Tout alla bien durant l'enfance :
Son rat semblait un joli rat,
Sobre, discret et d'âme pure,
Qui n'était rat que de figure.
A voir ce petit air confit
Dont il grugeait le pain bénit,
Ne voulant autre nourriture,
Le sacristain maintes fois dit :
— La grâce a vaincu la nature !

Le bonhomme s'éjouissait,
Et formait projet sur projet
Pour le lustre de son élève :
— Que sont les rats ? Gibier de grève,
Disait-il ; peuple scélérat,
Vagabond, dérobeur, ingrat...
Quand viendra le jour, il me tarde,
Où je pourrai montrer le mien !
Je veux, je veux au rat chrétien
Donner la sacristie en garde !

Appuyé sur sa hallebarde,
Le suisse dit : — Craignez beaucoup !
Comme le loup toujours est loup,
Rat est le rat, et rat il reste.
Ce dicton fait un vers funeste,
Mais quel grand sens ! Aux mauvais plis
Le rat le mieux dressé retourne.
Dans les yeux du vôtre je lis :
Près des armoires s'il séjourne,
Il vous gâtera des surplis !
Du rat chrétien vous aurez honte...

Mais le sacristain, entêté
De son rat et de charité,
Moqua l'avis et n'en tint compte.
Bientôt un surplis fut gâté.
L'amour ne va pas sans faiblesse ;
Le bonhomme ferma les yeux :
— Bah ! dit-il, péché de jeunesse !
Le lendemain, il en vit deux,
Puis une aube fine attaquée ;
Puis, comme avec dérision,
La nappe de communion
D'une tache infâme marquée...

Le pauvre vieillard accablé,
Ne dit rien et mit tout sous clé,
Mais laissa le rat dans l'église
En y semant du pain bénit.
Des pleurs mouillaient sa barbe grise,
Son rêve n'était pas fini.
Il s'était fait ce cœur de père
Qu'on prend à l'ombre de Jésus,
Qui veut aimer, longtemps espère,
Aime encore n'espérant plus,
Pardonne encore lorsqu'il juge.
Notre rat le connaissait bien!
En cent rencontres, le païen
S'était assuré du refuge;
Il ne s'inquiéta de rien.

Il s'empoisonnait d'une idée :
Lui qui n'était qu'un grignotant,
Il voulait, — tête débridée! —
Devenir un monstre éclatant;
Faire un grand coup d'ingratitude
Qui rapportât argent et loz,
Qui chez Bertin fût jugé rude,
Que l'on admirât chez Buloz.
Or, il y fallait de l'étude.
Trouvant donc près du sacristain

De l'hébreu, du grec, du latin,
Et du loisir, et sa pitance,
Il y restait. Certains aveux,
Des soupirs, des pleurs frauduleux,
Replâtrèrent son innocence.
L'honnête sacristain joyeux,
Offrant au ciel la gloire due,
Se crut maître enfin du péril :
— Dieu soit loué ! j'ai, disait-il,
Retrouvé ma drachme perdue !

De son côté, le rat charmant,
Très-attentif à la prière
Et très-exact au règlement,
Le cœur en paix, sournoisement,
Avait l'esprit à son affaire.

Ce lieu saint, ce clément abri,
Ce temple où Dieu l'avait nourri,
Il voulait le réduire en poudre.
Sans aucun engin de soldat,
Sans catapulte ni foudre,
Avec sa seule dent de rat,
Il ferait ce coup d'apostat
Et conduirait à fin l'emprise.
— Un rat destructeur de l'Église,

Un rat plus heureux qu'Attila,
Un rat, un rat, qu'on se le dise !
Vit-on rien d'égal à cela ?
Qui se souviendrait d'Érostrate ?
Voltaire même dépassé,
Près de Schérer serait classé.
Quel honneur à l'espèce rate !
Et la mine du sacristain,
Quand ce saint homme, un beau matin,
Verrait, de son œuvre étourdie,
Naître tout à coup l'incendie !
Il en mourrait fou, c'est certain,
Pour égayer la tragédie....

Enfin arriva le moment.
On allait voir décidément,
Un rat prendre pied dans l'histoire !

C'était le soir, à la nuit noire.
Pour un office solennel,
Le prudent sacristain, d'avance
Avait disposé le missel
Et les hauts cierges de l'autel.
Le rat, l'observant en silence,
Jusque dans ce suprême instant
Conservait son air pénitent

Et murmurait des patenôtres.
Il aimait, entre les apôtres,
Judas, et lui ressemblait tant
Qu'avant d'avoir vu sa besogne,
Un juif l'aurait payé comptant.
Méchant et menteur sans vergogne,
Traître avec sensualité,
Si des Douze il avait été,
Il eût livré le divin Maître
Pour rien, pour son plaisir de traître,
Pour qu'au calvaire l'on dressât
Le gibet, pour que Jean pleurât ;
Pour que l'histoire souveraine,
Racontant son trait diffamé,
Le nommât, comme elle a nommé
Pierre, Lazare et Magdelaine.
C'est incroyable, et vrai pourtant!
Qui voit dans ces âmes mordues
Sur le bord des pentes perdues?
Qui sait ce que leur dit Satan?
En noir poison, par quel mystère
Le pain de vie est-il changé
Pour le larron qui l'a mangé?
L'hypocrite devient sectaire,
Un échappé de séminaire
Plus qu'un mormon est enragé:

Pourquoi? Miracles du diable,
Renversements de l'infini...
Et bref, c'est un rat exécrable
Qu'un rat nourri de pain bénit.

Sans soupçonner la bestiole
Dont il admirait l'air discret,
Le sacristain, tout étant prêt,
Lui dit quelque douce parole
Et s'en alla. Son pas traînant
Bientôt cessa d'user la dalle.

— Bon! fit le fourbe ricanant,
Je suis maître ici maintenant;
Demain nous aurons du scandale,
Et ce silence est gros de bruit.
Assemblez-vous dans ces nefs sombres,
Vous qui les minâtes sans fruit :
Venez contempler, grandes ombres,
Le roi des travailleurs de nuit!
Viens, mon Judas, belle âme ingrate,
Que la foule inepte blâma;
Viens de ton doux haceldama!
Amène avec toi Carpocrate,
Cérinthe et l'humble Spinoza.
Venez Wicleff, Socin, Voltaire,

Français légers, Allemands lourds,
Juifs si féconds en subtils tours,
Anglais amis du terre-à-terre,
Genevois, Vaudois, Grecs, Pandours :
Regardez ce que je vais faire !
Vous qui, dix-neuf siècles durant,
Contre ce temple conspirant,
Avez juré de le détruire,
Vos vains efforts me font sourire ;
Vous allez voir comme on s'y prend !
Ce sera fait demain... J'en pleure ;
On vivait là bien doucement ;
Un jour y passait comme une heure,
Au pied de son Dieu tout aimant.
Ce cher Jésus ! quel autre leurre,
De nos cœurs sera le calmant ?
Je lui conserve un sentiment.
Hélas ! faut-il que Jésus meure,
Pour que je montre mon talent !

A cette harangue guerrière,
Rapidement et tout bas,
Il ajoutait une prière.
Qui priait-il ? On ne sait pas.
Il n'avait point peur du tonnerre.
Mais il craignait beaucoup les chats.

Honorant leur magistrature,
Du plus loin qu'il entrevoyait
D'un de ces juges la fourrure,
Il laissait libre le parquet :
S'il est un Dieu qui les conjure,
C'est ce Dieu-là qu'il invoquait.

On a toujours un Dieu. L'athée
Donne amplement dans ce travers.
Il n'est qu'un dévot à l'envers,
Et sa science frelatée,
Se ment comme à tout l'univers.
Il croit, il craint, il sacrifie,
Il a des prêtres, des docteurs,
Des fétiches qu'il déifie,
Des devins qu'il sait imposteurs,
Auxquels pourtant il se confie.

Tel était ce joli garçon,
Ce rat dont je conte l'histoire.
Il répétait une leçon !
Tout son savoir et son grimoire
Lui venaient du pays teuton,
Où de ces choses on tient foire.
Un Strauss, cuistre des plus crottés,
Vilipendé de ses confrères,

Et quelques autres pauvres hères
Moqués, conspués, réfutés,
C'étaient là ses autorités.
Évitant l'étude profonde,
Faisant fi des noms les plus grands,
Dans l'espoir d'étonner le monde
Il blasphémait sur ces garants!
Je ne dis point qu'au fond de l'âme
Son cas ne lui parût véreux;
Mais la Gloire, dame aux beaux yeux,
Est si revêche aux vertueux,
Et si commode à ceux qu'on blâme!
Pour la gagner, d'un trait infâme
Un pauvre rat s'acquitte mieux.
Le faquin adorait la Gloire!

Voit-on faquin, en ce temps-ci,
Qui n'ait plus ou moins le souci
D'entrer au temple de Mémoire?
Un bon scandale, bien notoire,
Y fait le chemin raccourci.
De tels chemins, le sacrilége
Entre tous mène vite au but,
Et c'est l'*express* pour l'Institut.
On sait cela dès le collége.

Notre rat ne l'ignorait pas,
Mais il avait grand'peur des chats.

Son Dieu secret lui fut propice :
Par je ne sais quel procédé,
Il écarta chats et police ;
Si bien qu'enfin le possédé,
N'ayant plus peur, jeta le dé.

En un clin d'œil, d'un pied agile
L'insolent grimpe sur l'autel,
Et là, s'attaquant au Missel,
Bellement ronge l'Évangile ;
Non pas tout entier, mais suivant
Un plan des rats de Teutonie,
A son estime très-savant,
En tout cas propre à son génie.
Il ronge un mot par ci, par là,
Une lettre, au plus une phrase :
— Ne brisons pas, trouons le vase,
Disait-il, le parfum fuira.
Cet Évangile est un doux livre ;
Il faut en garder quelque peu.
Tout simplement expulsons Dieu ;
C'est Dieu seul qui ne doit plus vivre.

Il ajoutait joyeusement :
— Je suis un gaillard d'importance !
J'ai la grâce d'un rat de France,
La force d'un rat allemand,
Et je m'en vais faire un tapage
Qu'on ne saurait me mal payer :
Je pourrai, las de travailler,
Me reposer dans un fromage
Plus grand que le champ du potier.
Allons, et du cœur à l'ouvrage !

Dans l'avenir il se voyait
Honoré partout en peinture,
Non sous sa mine de criquet,
Mais beaucoup plus grand que nature,
Comme un lion fier et grondant,
Tenant de Jésus la figure
Et sous sa patte et sous sa dent.

Pauvre folle petite bête !

Jusqu'au jour il rongea, grugea
Le missel et le ravagea,
Et nul bruit ne troubla la fête.
Les feuillets du livre divin
Ne rendirent aucun murmure ;

Il souilla l'autel, mais en vain :
L'autel muet subit l'injure.
Dans le tabernacle fermé,
Muette demeura l'hostie :
— Il est mort ce Dieu renommé,
Dit-il ; elle est anéantie
Cette sublime Eucharistie ;
Maintenant tout est consommé !

Cependant un appel sonore
Invitait la foule au lieu saint.
Le Suisse, au bâton assassin,
Apparaissait sitôt l'aurore :
— Détalons une fois encore,
Dit le rongeur, l'air n'est plus sain !
Adieu donc, vieille fourberie,
Mystère éventé désormais ;
Christ, temple, messe, prêcherie,
Vous tombez sous ma raillerie
Pour ne vous relever jamais.
Dieu n'est plus dans le sanctuaire,
On ne l'entendra plus parler ;
J'ai rongé la pierre angulaire,
Tout l'édifice va crouler,
Et déjà je le vois par terre.
Pour des besoins plus résistants,

Nous saurons bâtir d'autres temples :
Vastes prisons, casernes amples,
Grands bazars et cafés chantants,
Voilà les églises du temps!
Beaucoup de bons sergents de ville,
De bons geôliers, de bons verroux,
Aidés de la Vénus servile,
Remplaceront le Dieu jaloux.
Tout ne sera qu'ordre et délice
Dans l'univers régénéré ;
J'apporte à l'homme réparé,
Le libre amour, — et la police.
Sur ces décombres entassés,
Sur l'autel et Dieu fracassés,
Tel est l'avenir que je fonde :
O peuples, rangez-vous ! laissez
Passer le premier rat du monde!

Ce disant, il se retira,
Roulant les yeux, enflant les côtes,
Et l'échine et la tête hautes
De toute la hauteur d'un rat.
La vanité gonflait son feutre,
Il en craquait... — Mais, au comptant,
Ce destructeur de Dieu, pourtant,
N'avait que la mine d'un pleutre.

Il se coula dans un conduit
Peu fréquenté, qui de l'église
Descend jusqu'en certain réduit
Où fortement l'on hébraïse ;
C'est-à-dire, où le pharisien
Est plus parlé que le chrétien.
Il avait là divers confrères
Qui l'estimaient fort à leur goût,
Trouvant en lui les caractères
Mêlés de Caïphe et d'About.

Constitués en Sanhédrin,
Ces rats pelés et mal entrain,
Grands transmetteurs d'épidémie
Et grands semeurs de mauvais grain,
Traitent l'Église d'ennemie
Et de fléau du genre humain.
Pourquoi? Dieu le sait, je l'ignore,
Et crois qu'ils l'ignorent aussi ;
A l'expliquer aucun encore
Jusqu'à ce temps n'a réussi.
Ce sont vieux rats rongeurs de livres :
Ils rongent du samaritain,
Du cophte fruste et peu certain,
Et beaucoup d'hébreu de rabbin

Et de tels autres mauvais vivres,
Dont ils font un affreux gratin,
Qu'ils recueillent dans d'affreux cuivres.
Devant ce gratin prosternés,
Pleins d'estime, pleins de croyance,
Ils jurent que c'est la SCIENCE,
Et qu'ils sont savants raffinés.

— Au commencement, la matière,
Disent ces rats, vaguait en l'air;
Elle était froide et sans lumière,
Elle n'avait âme ni chair.
Elle était Dieu, rien n'est plus clair;
Mais Dieu privé de vie, en germe;
Dieu fœtus, qui passivement
Attendait son enfantement.
Cela tarda; lent fut le terme!
Tout ce chaos, pour s'outiller
Manquait de mains. Le calorique,
Enfin se forme, et la fabrique
A désormais un ouvrier.
Il apprend longtemps son métier :
Il chauffe, vaporise, agrége ;
Fait l'eau salée, à part la met ;
Aux vents enseigne leur manége;
Revêt les monts à leur sommet

D'un éternel chapeau de neige;
Par des règlements absolus,
Dans cette matière brouillée
Et tripotée et travaillée
De cent et cent flux et reflux,
Il maintient les germes inclus :
Et tout devient enfin le globe,
Avec ses êtres animés,
Avec son ciel d'azur, sa robe
Où les astres sont parsemés!
Là, dans les fleurs, sous les étoiles,
Composé de boue et d'amour,
Sans créateur comme sans voiles,
Le genre humain s'éclôt un jour,
Et le vrai Dieu vraiment commence.
Monde-Homme-Dieu serait son nom.
Grande et belle confection!
Mais jeune encore, dans l'enfance,
Et loin de sa perfection.
Plus ou moins toute pièce y cloche;
L'homme n'est qu'à peine ébauché.
Se trouvant partout empêché,
Devant l'obstacle qui l'accroche,
Le sot se croit fils du péché!
Effet de cette erreur maudite,
Le Rédempteur fut inventé,

Puis la chrétienne éternité,
Puis la morale. On sait la suite.
Dix-huit siècles en ce chemin,
S'est embourbé le genre humain.
Mais nous sommes là! Nos formules
Bientôt le désembourberont.
Notre gratin, pris en pilules,
De l'homme élargira le front;
Les yeux chrétiens, ces yeux crédules,
Comme il faut voir, enfin, verront :
Ils verront le délire extrême,
Le crime où se laisse égarer,
L'homme assez fou pour adorer
Un autre dieu que l'homme même.

Ainsi discourent ces titans,
Du Dieu Néant dévots bizarres.

Ils étaient plus fiers que contents.
Malgré cent inventions rares,
La victoire à leurs éclatants,
N'accordait jamais que des arrhes.
Ce Jésus cent fois condamné,
Ce mort dix-neuf fois séculaire,
Serait-il enfin détrôné?
La plupart ne l'espéraient guère.

Toujours le flot de la prière
Vers lui remontait obstiné;
Toujours sa croix couvrait le monde.
— Ah! murmuraient quelques prudents,
L'arbre est bien haut, et plus l'on sonde,
Plus la racine en est profonde;
Que de rats y perdront les dents!
Longtemps voici que l'on grignotte,
Et quoi de fait? Longtemps sera
Avant le coup qui prévaudra;
Nous triomphons, puis on nous frotte.
Déjà Voltaire est dans la hotte,
Havet peut-être y glissera.
Il faudrait un Iscariote...

A ces mots, le rongeur entra,
Si gras, si doux, si laid, de mine,
Enfin, si fausse et si fouine,
Qu'un même cri partout vola :
— L'Iscariote, le voilà!

Humblement le héros s'incline.
Puis, assuré de son effet :
— Messieurs, bonjour, dit-il; — C'EST FAIT!

On imagine l'allégresse!

Chacun s'écrie, accourt, se presse :
— Quoi? comment? Parlez donc un peu!

Il savoure ce beau tumulte ;
Puis enfin : — C'est fait! Plus de culte!
J'ai détruit Luc, Marc et Matthieu,
Et Jean surtout a vu beau jeu!
L'autel porte avec mon insulte
Le débris des témoins de Dieu.
Ce coup renverse le ciboire,
Les miracles seront honnis ;
Les anges dans le ciel bannis
Y pleurent déjà ma victoire...
Ouf! nos destins seraient finis,
O rats! si l'on mourait de gloire.
Venez voir avec moi là-haut
Ce joli travail de lévite!
La troupe sainte est déconfite ;
Nous allons rire comme il faut!..

Il part ; chacun se précipite.

Il n'est muraille ni verrou
Contre la gent qui judaïse :
Chacun savait maint et maint trou
(Excepté la porte), par où

Un rat peut entrer dans l'église;
Et dérobant la charité,
Plus d'un en avait profité.
Ils suivent donc le camarade.
L'un se glisse, l'autre escalade,
Beaucoup rampent ; — ils y sont tous,
Et tous ont le même spectacle :

Jésus, sortant du tabernacle,
Bénissait le peuple à genoux.

—

Telle fut la grande campagne
Du plus grand rat qu'ait vu Paris.
Il tira des juifs un bon prix,
Parut galant en Allemagne,
Et n'échappa point au mépris.
Il était fils de la souris
Qu'un jour enfanta la montagne.

NOTES

Un Strauss, cuistre des plus crottés,
Vilipendé de ses confrères.....

Les hébraïsants d'Allemagne ne forment pas une société de frères. Ils se détestent et se méprisent réciproquement et se traitent d'ânes sans le moindre respect humain; mais aucun n'est plus unanimement reconnu inférieur et même incapable, que M. Strauss, auteur de la *Vie de Jésus*. Ce docteur, si allégué et si pillé en France, fait pitié là-bas. Rien n'égale le dédain pour sa science et son jugement, l'aversion pour sa personne, le mépris pour ses copistes, qu'exprime particulièrement en toute rencontre le docteur Ewald, lequel, sans contestation, et de l'aveu même des admirateurs et des plagiaires de Strauss, occupe le premier rang.

Au commencement la matière, etc...

Cette genèse et cette cosmogonie de rats sont continuellement et tranquillement exposées dans beaucoup de livres, de journaux, de mémoires agréés de ceux qui s'intitulent les princes de la science.

Voici quelques-unes des pilules de ces messieurs :

« Dieu, c'est la puissance de transformation de la « matière. »

QUINET.

« Dieu n'a pris ni corps ni visage pour se révéler à « l'homme; tout ce qui est dit de semblable sur cette « matière est figure, poésie. »

DAMIRON.

« Les mystères du christianisme sont une enve- « loppe usée et comme une nuée obscure de mythes, « de symboles et de figures que le soleil de la philo- « sophie dissipera. »

JOUFFROY.

LES FILLES DE BABYLONE

Væ vobis qui ridetis nunc!

Il *y a six ou sept ans, je venais d'entendre à Saint-Sulpice la vive parole de M. l'abbé Combalot décrivant les splendeurs, les prévarications et le châtiment de Babylone. Dans cette éloquence nourrie de la moelle de l'Écriture, j'avais admiré particulièrement les traits empruntés au livre d'Isaïe; et comme j'essayais d'en rendre la merveilleuse vigueur, je m'aperçus que je traduisais en vers. L'idée me vint de pousser cet essai à toute la prophétie sur Babylone. J'y réussis, trop aisément peut-être. Ces fortes beautés de l'Écriture* portent *comme les fortes eaux de la mer. D'Isaïe je passai à Jérémie, prophète aussi de la destruction de Babylone;*

puis à Daniel, qui en a été le témoin, et dont le texte plus bref laisse à l'imagination plus de liberté.

J'en étais resté là; mais, après quelque temps, la fatigue de mes yeux et d'autres préoccupations plus tristes m'éloignèrent de mes travaux accoutumés. On me conseillait la promenade à l'ombre. Il n'y avait d'ombre possible pour moi que celle des rues de Paris. Le souvenir d'un exercice d'esprit où j'avais trouvé un utile et agréable délassement, me fit reprendre mon commerce avec le Prophète. Je lisais un chapitre, et, tout en cheminant, je m'appliquais au travail que j'avais en vue, tantôt serrant le texte, tantôt prenant toute carrière. La rue n'était pas un cabinet de travail si mal choisi pour semblable besogne; l'inspiration s'y soutenait assez. Je finis par tirer quelque chose de la plupart des prophéties qui menacent les crimes des peuples; et il me parut que cela formait une sorte de poëme auquel on pouvait donner le nom que l'Écriture applique aux Nations réprouvées, Filiæ Babylonis.

Le sujet méritait une main plus habile. Mais la riche mine n'est pas fermée parce qu'un obscur ouvrier, s'enhardissant à manier un instrument qu'il ne connaît pas, n'en a su tirer que du sable. J'ai cédé à une tentation trop puissante. Jamais un écrivain n'ouvrira la Bible sans la sentir inimitable et sans être tenté de l'imiter; j'ajoute que cette témérité ne le laissera jamais

sans quelque profit. Quant au fond, ce sont les oracles divins qu'il se donne à méditer ; quant à la forme, aucune faiblesse ne la peut défigurer assez pour lui enlever entièrement sa splendeur : les images sont grandes, abondantes, simples, soudaines ; elles éclairent les vérités les plus sûres de tout ce que la poésie a de plus saisissant. La poésie moderne, accablée d'oripeaux, bat des chemins où elle ne trouve plus rien de neuf, et qui ne mènent à rien de bon ; l'Écriture sainte est un monde toujours nouveau qui donnera toujours des fleurs et de l'or.

La plupart des poëtes français qui se sont inspirés de l'Écriture sainte, l'ont tournée à la française, *c'est-à-dire noyée dans les élégances et les paraphrases. Tel est le tort de Racine, malgré la beauté supérieure d'Athalie, et surtout tel est le tort de Godeau, de Jean-Baptiste, de Pompignan. Nos contemporains, dans leurs trop rares excursions sur la lisière des vastes domaines bibliques, n'y ont cherché qu'une prétendue* couleur locale, *comme s'ils se proposaient seulement de lutter avec ces peintres de la matière qui prétendent nous avoir montré des patriarches lorsqu'ils ont copié des Bédouins. J'ai tâché de suivre, entre ces deux écueils, la voie indiquée par Bossuet. Le lecteur peut-être ne s'en apercevra pas et sourira de cette témérité nouvelle ; mais enfin, Bossuet, libre et noble, est le vrai maître.*

Il a paru superflu de marquer les endroits sim-

plement traduits. L'abondance de ces renvois serait fatigante, — et l'éclat du texte ferait trop pâlir la version.

C'est assez de donner ici quelque notes, pour aider les souvenirs du lecteur :

Isaïe, *de la famille royale de David, prophétisa dans Jérusalem environ soixante ans, de l'an 739 à l'an 681 avant N.-S. Il avait atteint une très-grande vieillesse lorsque le roi impie Manassès, irrité de ses reproches, le fit cruellement mourir.*

Jérémie *commença de prophétiser sous le règne de Josias, l'an 629. Il vit et pleura la prise de Jérusalem, l'an 606, par les Babyloniens, dont il annonça ou dont il avait annoncé déjà la ruine, à l'exemple d'Isaïe.*

Daniel, *du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, et élevé dans la science des Chaldéens, d'ailleurs très-inférieure à celle des Hébreux. Il exerça de grands emplois sous Nabuchodonosor et sous ses successeurs; plusieurs fois aussi il fut en disgrâce. Ni la faveur ni la disgrâce ne lui firent abandonner le vrai Dieu. Il vit la prise de Babylone, en 538, environ deux siècles après la pré-*

diction d'Isaïe, et il obtint de Cyrus le décret qui mit fin à la captivité.

Balthasar, *dernier roi des Babyloniens, était petit-fils de Nabuchodonosor et de la sage Nitocris. Sous lui Babylone périt, lorsqu'elle avait atteint sa plus grande splendeur.*

Cyrus, *roi des Perses, vainqueur de Babylone et libérateur des Hébreux, nommé par son nom, dans la prophétie d'Isaïe, un siècle et demi avant sa naissance, vint accomplir tout à la fois les menaces de Dieu sur la ville pécheresse et les promesses de sa miséricorde envers les Juifs pardonnés. A cause de cela, il est désigné comme la figure du Bon Pasteur. Isaïe l'appelle l'Oint de Dieu :* Qui dico Cyro : Pastor meus es... Hæc dicit Dominus : Christo meo Cyro. (xliv, 28; xlv, 1.)

Babylone, *type des cités pécheresses, a été décrite par Hérodote, qui l'a vue lorsque, déjà démantelée et en quelque sorte décapitée par Darius, elle achevait de périr sous le bâton des Mèdes. Il n'en reste plus rien. Ainsi de Samarie, des villes de Moab, de Tyr.*

Jérusalem, *souvent menacée, souvent pardonnée et souvent punie, a vu s'accomplir toutes les prophéties*

redoutables qui la concernaient. Ruinée, morte et immortelle, elle a commencé de ne plus vivre que dans le tombeau, dès le moment où Jésus-Christ, si magnifiquement annoncé par ses prophètes, a fondé la Jérusalem éternelle, c'est-à-dire l'Église catholique, où les débris de Jérusalem infidèle prendront place à la fin des temps.

VOCATION D'ISAIE

Lorsqu'Osias donnait ses derniers jours au crime,
Dans le temple désert, sur un trône sublime,
Le fils d'Amos vit Dieu ; son oreille entendit
Le chant des séraphins que tout le ciel redit.
Et les voix, en deux chœurs, toujours plus enflammées,
Disaient et redisaient :

Saint le Dieu des armées !

Trois fois saint le Seigneur !

Et toujours, et toujours,

Du cantique sacré recommençait le cours ;
Et toujours de ces mots la puissante harmonie
Plus douce parcourait l'étendue infinie ;

Et plus on écoutait, plus on sentait l'accent
D'un amour immortel et sans cesse croissant.
SAINT, SAINT, SAINT LE SEIGNEUR ! SAINT LE DIEU DES ARMÉES!
Car ces beaux séraphins, ces flammes animées,
Ces ministres de Dieu, qui, le servant debout,
Sans cesse devant Lui, sont sans cesse partout,
Ces êtres si parfaits, pures intelligences,
N'ont trouvé que ces mots dans leurs transports immenses.
Créés avant les jours pour l'immortalité,
Et témoins à jamais du Dieu d'éternité,
Ils ont connu sa gloire, ils ont vu ses ouvrages ;
Mais dans le cours des temps comme au delà des âges,
Plus Dieu se développe à leur regard profond,
Et plus ils vont avant dans ses desseins sans fond,
Plus s'éloigne et se perd en sa splendeur visible
De l'inconnu divin le faîte inaccessible.

Or voici tout à coup que le Temple trembla,
Et d'un nuage épais le Seigneur se voila.
Et le prophète, alors, dans sa frayeur profonde :

« — Malheur à moi ! j'ai vu le Créateur du monde !
« Malheur ! car jusqu'ici je me suis tu. Malheur !
« Je vis chez les pervers et je suis un pécheur.
« J'ai ménagé ce peuple abîmé de souillures !...
« Mais qui me donnera des lèvres assez pures

« Pour parler de mon Dieu, pour faire retentir
« Son nom chez ces ingrats, et pour les convertir? »

Et la voix du Seigneur parla sous la nuée.
La sentence, déjà maintes fois commuée,
Retentit plus sévère. Isaïe à genoux,
En silence pleura devant le Dieu jaloux.

Le Seigneur poursuivit, à travers ses nuages :

« Qui choisirai-je? Qui portera Nos messages?
« Qui parlera pour Dieu dans ce peuple endurci? »

Le Prophète aussitôt dit : — Seigneur, me voici !

Le Seigneur ajouta ces paroles terribles :

« Va donc, et trouve-les toujours plus insensibles.
« Sur les chemins mauvais où s'engagent leurs pas,
« Montre-leur des périls qu'ils n'éviteront pas ;
« Aveugle-les encor. Lorsqu'ils croiront entendre,
« A haute voix dis-leur qu'ils ne sauraient comprendre ;
« Rends-les plus sourds encor. Que ton cri véhément
« Redouble, malgré toi, leur endurcissement,
« De peur que cette race enfin se convertisse,
« Et m'apporte son cœur, et que je la guérisse ! »

Et le Prophète dit, pénétré de terreur :

« Pèsera-t-il longtemps ce dur courroux, Seigneur? »

Le Seigneur répondit :

« La guerre et les famines
« Dépeupleront bientôt leurs cités en ruines,
« Et leurs champs ravagés demeureront oisifs,
« Et loin de leur pays ils pleureront captifs.
« Tout orgueil vient à bas, toute terre est pillée;
« La désolation sera multipliée ;
« Les débris échappés, on les décimera;
« Quand tout paraîtra fait, tout recommencera.
« Cette terre infidèle et que je répudie,
« Sera comme le sol où passe l'incendie ;
« Je veux la ruiner, Moi, le Juste et le Fort.
« J'y reviens sans pitié; j'y ramène la mort,
« Jusqu'à ce qu'elle soit pareille, dépouillée,
« Au chêne dont l'hiver emporte la feuillée.

« Et la semence sainte en ce tronc restera,
« Et ce qui paraît mort un jour pourtant vivra. »

La vision finit. Le Prophète fidèle
La redit à la foule et fut plus haï d'elle.

Israël, désormais perdu de voluptés,
N'avait plus le regard qui saisit ces clartés.
La nuit se fait profonde où s'éteint la prière !
Jérusalem dormit à ces coups de tonnerre ;
Et, maudissant les saints, résolue à périr,
Ne sut point s'éveiller, pas même pour mourir.

JÉRUSALEM

I

Cieux et terre, écoutez ! C'est le Seigneur.—Lui-même
Par ma bouche a prophétisé :

J'ai nourri des enfants, mon amour fut extrême,
Et mes enfants m'ont méprisé.
Malheur à l'endurci qui de moi se sépare,
Au fils ingrat qui m'a quitté,
A la race perverse, au peuple qui s'égare
Dans les chemins d'iniquité !
Le vice infecte tout ; les cœurs sont misérables ;
Plus de séve, plus de ressort !
Ce n'est que plaie, ulcère et tumeurs incurables,
Et rien ne combat plus la mort.

La mort, vous la verrez! Elle accourt, foules viles!
Voici les glaives étrangers,
Voici la faim, voici la torche dans les villes,
Et la hache dans les vergers!...
O peuple de Gomorrhe! ô princes de Sodome!
Écoutez la voix du Seigneur :

Parce que votre foi n'est que forme et fantôme,
Vos offrandes me font horreur.
Otez de mes regards vos abjectes pensées,
Sans dégoût je ne les puis voir;
Dans l'or et dans l'argent, richesses insensées,
Ne mettez plus un lâche espoir ;
Purifiez vos mains et surtout vos justices ;
Que vos cœurs, enfin assainis,
S'ouvrent aux malheureux : voilà les sacrifices
Que j'accepte et que je bénis.
Après cela, venez. Comme devant un juge
Nous viderons notre procès.
Si je réclame encor, mon cœur est un refuge
Où le repentir donne accès.
Israël, que de biens, si tu savais, plus sage,
Écouter le Seigneur ton Dieu!...
Mais, s'il te parle en vain, sa haine est ton partage ;
Il t'épurera par le feu,
Et le glaive viendra te dévorer, rebelle!

O vierge de Sion! comment,
Toi qu'on vit autrefois, dans ta vertu, si belle,
As-tu souillé ton vêtement!
Qui t'a faite parjure et t'a prostituée?
L'honneur n'est plus dans tes contrats;
De cent négoces vils la fange remuée
A sali ta main et ton bras.
Tes grands sont durs au pauvre; ils sont ivres; l'ivresse
De l'orgueil et des voluptés...
Mais Moi j'appliquerai la flamme vengeresse
Sur ces ulcères infectés.
C'est Moi, dit le Seigneur, qui venge mes lois saintes;
Ils périront, ces fils ingrats!
Et j'irai, dans les bois et sous les térébinthes,
Briser leurs autels scélérats.

Ainsi vous pourrez voir, cœurs gâtés, têtes folles,
En qui vous avez espéré;
Ainsi je vous ferai rougir de vos idoles,
Ainsi je vous ramènerai.

II

Parole du Seigneur :

— Moi, le Dieu des Armées,
J'affaiblirai les mains que j'ai jadis armées.
J'ôterai de Jacob, ingrat et vil troupeau,
Et la force du pain et la force de l'eau ;
Ils seront sans courage et sans vigueur aucune.
J'ôterai de chez eux la sagesse importune,
Les sages, les vieillards, les hommes avisés,
Et les prophètes saints, qu'ils ont tant méprisés.
A ses vœux ignorants je livre ce vulgaire.
J'ôterai de chez eux tous les hommes de guerre,
Tous les gens de grand cœur ; leurs conseils turbulents
N'auront plus à lutter contre les cheveux blancs ;
Ils ne combattront plus ceux qui, sous mes portiques,
Prudents ont médité les paroles mystiques ;
Ils n'auront plus de chefs puisqu'ils n'en veulent plus.

Leurs conducteurs seront des hommes dissolus,
Des discoureurs sans foi, des larrons, des infâmes,
Et leurs rois, des enfants gouvernés par les femmes.
Et tout sera tumulte en ce peuple défait,
Et guerre, et trahison, et révolte, et forfait.
Chacun contre chacun se déclarera maître.
L'enfant méprisera l'homme qui l'a vu naître;
Dans la ville sans lois les derniers plébéiens
De l'ordre et du respect briseront les liens ;
Et l'on verra partout de sauvages colères
Alimenter le feu des haines populaires;
Et l'on dira partout, poussé du même effroi :
« Faisons une couronne et cherchons-nous un roi !
« Qui veut régner? Qui veut être roi? » Mais personne
Ne veut ouvrir la main et prendre la couronne.
En ces jours de terreur, quel bras est assez fort
Pour guérir cette plaie et vaincre cette mort?

Car Jérusalem tombe et Juda se ruine!
Et Moi je vous dirai le fléau qui les mine :
Leurs œuvres sont le mal où tous deux périront.
Leur péché, qui m'irrite, est écrit sur leur front.
Juda contre lui-même a rendu témoignage.
Regardez, et voyez cet impudent visage,
Et comme l'arrogant se targue en son péché !
Malheur, malheur à toi, pervers! Tu m'as cherché,

Tu me verras! Je viens! J'ai compté les victimes;
J'accablerai tes mains du fardeau de tes crimes.

Mon peuple! des voleurs aux femmes attachés,
Des chercheurs d'aventure experts en faux marchés,
Des hableurs insolents caressant ta folie,
De ton vin dérobé te revendent la lie;
Lorsque tu perds le sens, ils te disent heureux
De voir enfin leurs jours, d'être guidé par eux;
Et, pour te faire choir vivant en leurs repaires,
Ils t'ont montré l'Éden hors des lois de tes pères.

Or le Seigneur a dit : Je suis prêt à juger;
Je jugerai Juda comme un peuple étranger.

Venez au jugement, vous, Anciens, et vous, Princes;
Venez, loups affamés qui mangez des provinces;
Venez, sages trompeurs qui voulez m'ignorer!
Vous avais-je donné ce peuple à dévorer?
Est-ce un bétail à vous et que vous pouvez tondre,
Accabler, dépecer? Vous aurez à répondre!
Vous répondrez de tout! J'irai dans vos maisons
Délivrer les brebis, reprendre les toisons;
J'irai venger mon peuple et perdre vos usures.
Venez au jugement, rendez compte, parjures!
La dépouille du pauvre a rempli vos palais;

Mais son âme, mon bien, le temple où je me plais,
Son âme, mon trésor, qu'est-elle devenue?
Dans l'âme de mes fils ma gloire est inconnue,
Et mon Nom trois fois saint lui-même est oublié!
Comme un lourd animal vers la terre plié,
Le front bas, le cœur sourd, sans amour, sans prière,
Tout ce peuple abêti méprise la lumière.
Pour le réduire au joug vous l'avez corrompu ;
S'il me craignait encor, le joug serait rompu.
Vos conseils, ô pervers, souillent mon noble ouvrage !
Vous avez dit : « Faisons ce peuple à notre image ;
Enivrons-le d'orgueil, de vin, de volupté ;
Éloignons du Seigneur son esprit hébété;
Qu'en son cœur révolté jusqu'à la moindre fibre,
Esclave de Satan, il se prétende libre,
Et qu'il haïsse enfin le Dieu qu'il aura fui.
Lorsqu'il en sera là, nous régnerons sur lui... »
Mais j'en jure par Moi, vous rendrez compte, infâmes!
Je redemanderai mes enfants à vos âmes!

Le Seigneur dit encor :

Les filles de Sion
Excitent ma colère et mon aversion;
Elles me font rougir. Sachez-le, je déteste
La femme aux yeux hardis, au maintien immodeste,

Qui, par ses pas, son air, ses gestes affectés,
Par ses cheveux luisants avec art ajustés,
Par toute son étude et toute sa parure,
Allume dans le peuple un foyer de luxure.
Vous voulez qu'on vous voie, et j'ai les yeux sur vous!
Vos longs cheveux, objets de tant de soins jaloux,
Je les ferai tomber et je vous rendrai chauves:
Et l'or, et les rubans, les nœuds aux reflets fauves,
Les diamants taillés qui pendent sur le front,
Avec les longs cheveux pour jamais tomberont.
Et je vous ôterai vos bracelets, vos bagues.
Les voiles complaisants, menteurs en leurs plis vagues,
Les écharpes de soie aux dessins élégants,
Le fard et les colliers, les habits arrogants,
Je vous ôterai tout. J'ôte les broderies,
Les talismans secrets ornés de pierreries,
Les boîtes de parfums; ces parfums séducteurs,
Versés sur vous, seront changés en puanteurs.
Vous marcherez pieds nus, humbles. Des cordes dures
Se noueront sur vos reins où luit l'or des ceintures;
Et le cilice étroit, de vos robes de fleurs
Remplacera le faste et les vives couleurs.

Assise sur la terre et de larmes trempée,
Sion pleure ses forts dévorés par l'épée,
Et le Temple où trop tard ses regrets ont gémi,

Et ses portes en deuil qu'insulte l'ennemi.
En ce temps-là, bientôt, surmontant toute honte,
Sept femmes à la fois, de celles que l'on compte,
Iront trouver un homme, et lui diront : « Prends-nous !
« Nous ne voulons de toi que d'être notre époux.
« Nous saurons travailler et devenir utiles ;
« Mais ôte-nous l'affront des entrailles stériles,
« Afin qu'en Israël notre sein insulté
« Ne se flétrisse pas sans avoir allaité ! »

III

Éphraïm, Éphraïm ! soixante-cinq années
Pleines de deuil sanglant te sont encor données,
Et tu ne seras plus un peuple !

En ce jour-là,
Ceux que l'impie Achaz follement appela,
Et la mouche d'Égypte et l'abeille aguerrie,
L'abeille qui bourdonne aux terres d'Assyrie,
Viendront. On les verra, bataillons dévorants,
Dans les creux des rochers, sur les bords des torrents.
Sur tous les arbrisseaux, dans toutes les vallées...
O villes d'Éphraïm ! ô terres désolées !
Car ces jours seront tels qu'Éphraïm ni Juda
N'en ont point vu depuis que Jacob se scinda.
Tout fils est orphelin et toute femme est veuve.
Ils viennent ! le Seigneur fait déborder le fleuve ;

L'eau monte le matin, l'eau monte encor le soir ;
La Judée en aura jusqu'au cou. Nul espoir !
Le Seigneur a juré d'épuiser sa colère.
Comme on tond la brebis il tondra cette terre ;
Elle sera fauchée, il n'y restera rien.
L'Égypte est son soldat ; le fer assyrien
Servira dans sa main comme un rasoir qu'on loue,
Pour raser tout le corps, et la tête, et la joue.

Or, écoute, Jacob ! le Seigneur a dicté :

« Parce que méchamment ce peuple a rejeté
« Les eaux de Siloé qui coulent en silence ;
« Parce qu'il a, pervers, envié l'alliance
« Du pillard de Damas, ma main le laissera
« Dans ce torrent d'Assur qui le submergera. »

Seigneur, que dites-vous ? A la verge étrangère
Avez-vous pour toujours délaissé votre terre ?
David est-il éteint ? Jacob va-t-il périr ?
Les eaux de Siloé, les verrons-nous tarir ?

Voici ! les temps sont pleins ! Voici que le prodige
De Jessé disparu fait refleurir la tige :
Et la Vierge conçoit, et l'Enfant nous est né,
Et le salut du ciel enfin nous est donné,

Et du jour éternel enfin je vois l'aurore !

Peuples, assemblez-vous ! assemblez-vous encore,
Et vous serez vaincus ! Venez, peuples lointains !
Hâtez-vous, venez tous avec vos rois hautains,
Et vous êtes vaincus ! Chacun a son armure ;
De la plaine et des monts, de la mer qui murmure,
Du sable où les lions parmi vous ont vécu,
Chacun de vous accourt, et chacun est vaincu !

Sur mon Dieu je m'appuie ; Il sera mon courage.
A Jacob infidèle Il cache son visage,
Mais moi je l'attendrai, je n'attendrai que Lui,
Ferme dans mon espoir et fort de son appui.
Je connais les talents de nos fiers politiques :
Ils useront de ruse et d'infâmes pratiques ;
Ils iront aux devins, aux abjects nécromans
Qui sifflent à voix basse en leurs enchantements.
Ils me diront : Venez, consultons la magie !
Je leur dirai : La mort n'enseigne point la vie ;
C'est la loi du Seigneur qui sauve de la mort !
Et je verrai leur chute après ce vain effort.

Empruntant à la mort une vie inféconde,
Haïs et vagabonds ils iront par le monde,
Enflammés de colère et dévorés d'effroi,

Maudissants et maudits, n'ayant ni Dieu ni roi.
Dans le ciel plus d'espoir, sur terre point d'asile !
Partout où vont leurs pas, partout Dieu les exile ;
En tous lieux étrangers, partout objets d'horreur,
Ils apportent la haine et trouvent la terreur.

IV

Gloire à mon Dieu vainqueur!

Sorti de ses ruines
Après des signes éclatants,
L'autel du Dieu très-saint, au-dessus des collines
Brille pour le reste des temps;
Et des lointains déserts et de la mer profonde,
Formant partout le même vœu,
L'ardente foule accourt. Cette foule est le monde,
Qui vient chercher la loi de Dieu.

Et toi, veux-tu tarder et venir la dernière,
Lorsque ta place est en avant?
Allons, Jérusalem! marchons à la lumière
Que nous donne le Dieu vivant!

Seigneur, Dieu trois fois saint, les fils de la promesse
Dans la nuit se sont égarés ;
Ils ont souillé le sol dont tu leur fis largesse,
Les faux dieux y sont adorés.
De tes dons paternels tout leur pays regorge,
Ta main a béni leurs travaux ;
Leurs champs donnent le blé, le vin, et l'huile, et l'orge ;
Ils se vantent de leurs chevaux ;
Par le commerce ils font plier la mer altière
Sous leurs navires chargés d'or ;
Et tous, se prosternant devant cette matière,
Ils ont dit : — « Voilà le Dieu fort !
Le Dieu fort, et pourtant à nos œuvres docile,
Que nous transformons sous nos doigts !
Il nous sert, celui-là ! de son culte facile,
Nous-mêmes nous faisons les lois.
Et quand nous t'adorons, ô matière conquise,
Et faite esclave en notre main,
La louange est pour nous plus fine et plus exquise :
Le vrai Dieu, c'est le genre humain ! »

Blasphémateurs ! fuyez, pénétrez dans la pierre,
Cachez-vous dans les rochers creux,
Désertez vos palais, souhaitez que la terre
Vous ouvre des antres affreux :
C'est l'orage de Dieu qui sur vous se déchaîne !

Il vient abaisser les hauteurs,
Et la beauté du cèdre, et la force du chêne.
Et l'orgueil des dominateurs.
Sa main dans les palais éteint le son des lyres
Que font chanter les voluptés;
Son souffle au sein du port fait sombrer les navires
Dans les flots que l'art a domptés.
Malheur à qui se hausse et s'admire et se vante,
A qui se gonfle au premier rang!
Dieu nivellera tout en ce jour d'épouvante,
Et c'est Lui seul qui sera grand.
Ah! l'on verra tomber les fiers regards de l'homme!
Hâtant ses pas appesantis,
Le superbe fuira; le riche qu'on renomme
Enviera le sort des petits;
Et celui qui chantait et faisait bonne chère,
Tout parfumé d'ambre et de nard,
S'estimera content s'il trouve une tanière
Pour s'y blottir comme un renard!

V

En ce temps-là, pourtant, que Sion se console!
Le germe du Seigneur sur terre grandira;
Sion purifiée entendra sa parole,
Le monde l'entendra.

Alors seront comblés d'une allégresse pure
Ceux qui fidèlement, pleins d'espérance en Moi,
Durant ces jours mauvais supportés sans murmure,
Auront gardé la foi.

J'ai frappé le méchant sans aimer son supplice,
Dit le Seigneur; Sion ne devait pas périr :
Dans un esprit d'amour mesurant ma justice,
J'ai frappé pour guérir.

Sur la montagne, aux lieux où chante la prière,
Le tabernacle saint sous ses voiles épais

Nous ombrage le jour, et la nuit nous éclaire,
Nous y goûtons la paix.

O misère ! Juda, sorti de ces abîmes,
A des maux plus affreux court par de plus grands crimes !
Peuple atteint de folie, écoute maintenant
Le chant que sur sa vigne a dicté mon parent :

« Sur la plus grasse des collines,
En un terrain favorisé,
J'avais ma vigne ; j'y creusai
Un fossé couronné d'épines.

« J'ôtai les cailloux ; plein d'espoir,
J'arrachai l'herbe et la broussaille ;
Je bâtis en pierres de taille
Une tour ; je fis un pressoir.

« Dans ma vigne ainsi préparée,
Dans mon enclos si bien conquis,
Je vins planter un plant exquis,
Et le plus beau de la contrée.

« Mais je n'obtins des ceps ingrats
Que des fruits aigres et sauvages ;
Tel fut le prix de mes ouvrages,
La récompense de mes bras.

« Dans mon cœur monta la colère,
La haine à l'amour succéda.
Jugez ma vigne et moi, Juda :
Ai-je fait ce qu'il fallait faire ?

« Après que j'ai tant travaillé,
Après tant de soins, tant de peines,
Ces grappes sauvages et vaines,
Ces fruits amers m'ont-ils payé ?

« Voici l'arrêt que je prononce
Sur ma vigne qui m'a trahi :
Que son enclos soit envahi !
Que l'herbe y croisse avec la ronce !

« Ma fureur sur elle fondra ;
Comme l'on m'a payé je paie :
De ma main j'arrache la haie ;
Entre et la pille qui voudra !

« Qu'à mon appel viennent en foule
Ses ennemis et ses jaloux ;
Qu'on l'écrase sous les cailloux,
Et que sous les pieds on la foule !

« Je rejette d'ingrats élus,
Je maudis ma vigne abhorrée :
Cieux ! sur cette terre altérée,
Je le défends, ne pleuvez plus! »

—

O maison d'Israël, la vigne est ton emblème !
Le plant choisi du Maître, ô Juda, c'est toi-même!
Dieu voulait de bons fruits : quels fruits as-tu donnés?
Je regarde : partout je ne vois que le vice,
Et la fraude partout, et partout l'injustice;
Les pauvres sont abandonnés.

Le Seigneur attentif connaît les yeux qui pleurent,
Il entend les soupirs ; il compte ceux qui meurent :
L'usure a bu leur sang, la faim les a tués.
Vous qui voyez ce mal froidement, qui le faites,
Qui, sourds à la pitié, vous plongez dans les fêtes,
Chantant vos dieux prostitués ;

Vous, princes, vous, puissants, vous chez qui tout abonde;
Vous qui, peu satisfaits de dominer le monde,
Voulez tout envahir; qui, dans vos plans jaloux,

Du seuil de vos palais convoitez les chaumières ;
Avares affamés de la chair de vos frères,
Dieu vous connaît : malheur à vous !

Soif de l'or, soif du vin, soif des plaisirs ! L'usure
Pille les indigents pour orner la luxure !
A la voix des sanglots, vous répondez : Rions !
Vous ne rougissez plus de vos mœurs énervées ;
En vos foyers, salis d'images dépravées,
Vous appelez des histrions.

O pères d'Israël ! dans vos chastes vallées,
Rachel et Rebecca n'ont paru que voilées ;
Les anges de Sara seuls ont vu la beauté ;
Mais vos filles n'ont plus cette coutume austère,
Et leur cœur se repaît du regard adultère
Qu'un baladin leur a jeté !

Malheur à vous encor qui ne songez qu'à boire,
Stupides débauchés qui faites votre gloire
D'une coupe plus large et d'un plus long festin !...
Ils tombent orgueilleux sous la table rougie
Lorsqu'ils ont insulté par les feux de l'orgie
Aux clartés chastes du matin !

Menteurs, malheur à vous ! Par des discours cyniques

Chacun va se targuant de ses œuvres iniques,
Et vante sans pudeur son péché plus hideux :
Ceux qui devraient pleurer et qui se glorifient,
Ceux-là, dit le Seigneur, sont ceux qui me défient ;
Je les entends, je suis près d'eux !

Poëtes effrontés, puits d'obscènes paroles,
Mimes impertinents, lâches sculpteurs d'idoles,
Artistes sans pudeur inspirés des enfers,
Troupe esclave livrée aux services infâmes,
Malheur à vous ! malheur, vils corrupteurs des âmes,
Féconds en ouvrages pervers !

Blasphémateurs enflés des venins de l'abîme,
Fous méchants qui, rêvant la gloire pour le crime,
Traitez de Bien le Mal, traitez de Mal le Bien ;
Négateurs obstinés des célestes lumières,
Rebelles devant Dieu, Caïns parmi vos frères,
Nés de Satan, votre soutien ;

Malheur ! car c'est par vous qu'un peuple se déprave :
Par vous plus criminel, son péché qu'il aggrave
Plus loin du repentir l'emporte chaque jour.
Vous bravez le Seigneur ; vous dites : Qu'il se hâte !
Attendez ! le levain fermente dans la pâte
Et le bois sec est dans le four.

Les menaces de Dieu tonnent à mes oreilles :
Malheur, gens de péché, malheur à vos merveilles !
Malheur aux grands palais que l'orgueil a meublés !
Le glaive nettoiera ces hautaines demeures,
Et le long désespoir viendra compter les heures
Sous les portiques écroulés.

Frustré dans le travail où son espoir se fonde,
L'homme en vain répandra sa sueur inféconde :
Tout sera dévoré par un souffle enflammé ;
La vigne apparaîtra languissante et tarie,
Le blé ne produira qu'une paille amaigrie,
Et rendra moins qu'on n'a semé.

Malheur, peuple insensé qui pèches et qui railles !
Malheur à toi ! L'enfer dilate ses entrailles,
Il ouvre devant toi ses abîmes de feu :
Là seront sans vigueur tes plus mâles courages ;
Là tu verras tomber tes vaillants et tes sages,
Qui t'enseignaient à braver Dieu.

En ce jour les savants connaîtront leur science,
Les prudents apprendront ce que vaut leur prudence,
Les vendeurs de justice enfin seront jugés.
Le Seigneur s'est lassé. C'était trop de scandales,
Trop de blasphémateurs et trop d'âmes vénales,
Trop d'honneurs aux dieux étrangers !

C'est pourquoi, comme un feu qui dévore le chaume,
Le courroux du Seigneur dévore ce royaume,
Et les champs et la ville, et le germe et la fleur.
Point d'abri contre lui ! Les races pécheresses,
Quand leur jour est venu n'ont plus de forteresses,
Leurs vaillants n'ont plus de valeur.

Et les monts les plus fiers s'inclinent sous la honte,
Et partout la terreur avec l'ennemi monte ;
Sans enterrer les morts on fuit, mais pour mourir.
Les morts sont entassés dans les places publiques,
Les champs en sont couverts ; j'ai vu sous les portiques
Le corps de l'orgueilleux pourrir.

—

Après ces coups sanglants, ô profondeur du crime !
Dieu n'a pas satisfait sa fureur légitime,
Et son courroux s'enflamme, et son bras est levé :
Et ce peuple endurci, se souillant dans la poudre,
Jadis sourd à l'amour, reste sourd à la foudre
Et ne veut pas être sauvé !

Dieu donne le signal. Aux confins de la terre
Se dresse un peuple altier qu'il a fait pour la guerre ;
Les chariots sont prêts, les chevaux sont sellés :

Venez ! Comme au sifflet accourent les abeilles,
Ils viennent. Nous verrons leurs cohortes, pareilles
Aux moissonneurs parmi les blés.

Celui qui les commande est fort et sans alarmes ;
Il brave le sommeil, et du poids de ses armes
Il ne s'allége pas dans ses rudes travaux ;
Rien n'entrave sa marche audacieuse et sûre ;
Pas un de ses soldats n'a perdu sa chaussure ;
Il veille aux pieds de ses chevaux.

Il a muni ses traits de pointes menaçantes,
Ses glaives éclatants sont en des mains puissantes,
Ses arcs toujours bandés frappent le but lointain ;
A sa voix qui rugit tout se meut et se règle ;
Son étendard joyeux bat les airs, comme un aigle
Déjà maître de son butin.

Fantassins et chevaux, et chars que rien n'arrête,
Prompts comme l'ouragan, forts comme la tempête,
Fondent sur nous avec le grand bruit de la mer...
Au lion rugissant qui reprendra sa proie ?
Il la tient et la garde, et sous ses dents la broie,
Captive en ses ongles de fer.

Et nous, terrifiés, pantelants, en silence,
Jetant partout les yeux dans ce désastre immense,

Nous ne voyons partout que nuit et que terreur ;
Et le feu nous dévore, et le sang nous inonde ;
Et nul rayon du ciel de cette nuit profonde
N'éclaire la profonde horreur.

ASSUR

Dieu ne t'a pas donné la terre,
Homme d'iniquité qui fais subir ta loi !
Dieu te voit tourmenter son peuple héréditaire,
Sa justice souffre par toi :
Tu connaîtras sa main sévère !

Malheur à vous, juges méchants,
Qui du côté du fort inclinez la balance !
Et malheur à vous, rois aux avares penchants,
Qui, par astuce et violence,
Dîmez jusqu'à l'herbe des champs !

Tout ce que le Seigneur lui donne,

Vous le vendez au pauvre, et vous le vendez cher.
Le pauvre est donc à vous? Dieu donc vous l'abandonne?
Vous vous partagez cette chair,
Et vous croirez que Dieu pardonne!

Ses regards se sont irrités.
Il a vu dans Juda cet insolent contraste :
La misère des champs, le luxe des cités,
Et par les vices et le faste
Tous les délires excités.

Je vous dirai votre folie :
Ce peuple, en le pillant, vous l'avez corrompu,
Et ce n'est plus qu'un vase où fermente la lie.
Avec le Ciel il a rompu;
Retrouvez un frein qui le lie!

Il nourrit d'effrayants désirs,
Il ourdit contre vous des vengeances sauvages;
Il veut de l'or, des jeux, des festins, des loisirs.
Consultez-vous, riches et sages;
Faites au peuple des plaisirs!

N'espérez plus qu'il sache attendre!
Il a pesé le joug, il le voudra briser.
Le feu de la révolte a couvé sous la cendre :

Qui saura l'art de l'apaiser
Quand Dieu le laissera répandre?

Ce n'est pas tout de me trahir,
De transgresser mes lois, d'insulter mes prophètes,
D'opprimer devant moi pour me faire haïr :
Tout cela, princes, vous le faites ;
Mais je suis là! je viens punir.

Ma patience enfin se lasse;
Je ne répare plus ce que vous détruisez.
Vous voilà satisfaits, et cette populace
Pense comme vous l'instruisez;
Dans vos filets je vous enlace!

Les prières sont des vertus ;
Les autels respectés font un peuple prospère.
Ma main ressuscitait vos pères abattus
Parce qu'ils gardaient la prière...
Vos prêtres mêmes se sont tus!

N'avez-vous pas vu Samarie,
Et sa force détruite et ses hauts murs pillés?
L'autel est le rempart qui sauve la patrie.
Quand les autels sont oubliés,
La nation tombe, flétrie.

Race qui m'as déshonoré,
Apprends ce que tu vaux lorsque je te délaisse.
Je sais ce qu'autrefois mon amour a juré ;
Mais, pour accomplir ma promesse,
Jacob, je te purifierai !

—

J'envoie Assur. Assur portera ma colère ;
Je l'envoie au peuple adultère :

— Va, roi d'Assur, et sois dans mes mains l'instrument,
Sois le bâton du châtiment.

Tombe sur ces pervers : que ton bras les dépouille,
Et que ton pied pesant les souille ;

Qu'ils reçoivent par toi ce qu'ils ont tant cherché.
Je te les livre, ils ont péché. —

Mais Assur ne sait pas que c'est Moi qui l'envoie ;
Ce stupide s'enfle de joie.

Il se dit en son cœur qu'il est un conquérant ;
Parce qu'il tue, il se croit grand.

« Les royaumes, dit-il, deviennent mes provinces:
« J'ai fait rois mes ducs et mes princes.

« N'ai-je pas pris Calane et soumis de mon bras
« Charcamis, Arphad et Damas?

« Tout succombe, tout cède au grand roi d'Assyrie;
« J'ai pris la forte Samarie.

« Jusqu'à Jérusalem j'irai. Qui défendra
« Jérusalem? Et qui m'arrêtera?

« Et comme j'ai pillé les dieux de tous les autres,
« Jacob, je pillerai les vôtres.

« Je prendrai l'or du temple et l'autel précieux
« Où siégeait le Seigneur des cieux.

« Car je suis le puissant, le vaillant et le sage;
« Toute ma gloire est mon ouvrage.

« J'ai vaincu les plus fiers et les plus redoutés,
« Et mes mains les ont emportés.

« Comme on emporte un nid délaissé dans les chaumes,
« Ainsi j'emporte les royaumes ;

« Et pas un n'a, devant l'oiseleur aguerri,
« Remué l'aile ou fait un cri! »

Ainsi parle ce fou. — Moi, le Dieu des Armées,
Dit le Seigneur, j'attends et ris de ses fumées.
Quand j'aurai sur Sion accompli mes desseins,
Et dans Jérusalem vengé mes autels saints,
Alors de ce grand cœur je verrai la vaillance;
Alors de ses regards j'abattrai l'insolence.
Il se targue bien fort, mais cela tombera.
Jusqu'à l'endroit marqué, non plus loin, il ira.
Quoi donc? l'instrument vil devant le bras s'élève!
Le bâton croit qu'il frappe, et l'on entend le glaive
Annoncer qu'il tuera! — Tu tueras, si je veux!
Sous la gloire d'Assur j'allumerai des feux
Qui le feront sécher; et ce fort qui se vante,
En un jour abîmé, seul et plein d'épouvante,
S'enfuira pantelant. Je le ferais périr
Si je voyais en lui moins d'orgueil à punir.
Ses princes arrogants engraissés de rapine,
Ses féroces soldats, et le cèdre et l'épine,
Je lui prends tout; le feu dévore sa forêt.
Ce qui reste, un enfant des yeux le compterait,
Comme on compte les mâts d'un navire qui sombre.

Et vos restes, à vous, vos restes, faible nombre,

Israël et Jacob, vos restes préservés
Se tourneront vers Dieu qui les aura sauvés.
Ma promesse subsiste, elle est impérissable.
Mais, fussiez-vous nombreux comme l'herbe et le sable,
Je ferai parmi vous un tel retranchement
Qu'un indigent troupeau survivra seulement.
Et ceux-là, s'éloignant des idoles du vice,
Fermes et purs, seront inondés de justice.

Mon peuple, c'est pourquoi je t'ouvre un abri sûr.
Demeure dans Sion et ne crains pas Assur.
Coupable, je l'emploie à punir des coupables;
Par lui j'écraserai des pécheurs incurables.
Ainsi l'Égyptien fut autrefois mon bras.
Cet Assur n'a qu'un jour, et tu me connaîtras.
Je tiens l'Assyrien dans ma main souveraine;
Soudain fut son triomphe, et sa chute est soudaine.

Dans Aïath il arrive; il passe par Magron;
Il s'allége à Machmas. Plus terrible et plus prompt,
Il fait halte à Gaba. Rama, dans l'épouvante,
Le voit marcher encor sans déplier sa tente.
Gabaath a pu fuir. O fille de Gallim!
Tes cris ont retenti jusque sur Garizim.
Tu l'entends, Laïsa, garde bien ta muraille!
D'Anathot faible et pauvre en passant il se raille,

Et ne l'attaque point. Médéména s'enfuit.
Gabim, pour se défendre, a travaillé la nuit.
Il se hâte, il poursuit. Le bruit de sa fanfare
Éclate vers le soir dans Nobé qui s'effare;
Mais, profitant du jour, par un conseil savant,
Sans attendre la nuit il pousse plus avant.
Il voit Jérusalem : c'est le cœur et la tête,
C'est là qu'il veut frapper, et, content, il s'arrête.
Il regarde sa proie, il la tiendra demain :
Vers la ville et le temple il agite la main...

—

Les justes, cependant, le front dans la poussière,
A l'écart de la foule effrayée et sans voix,
De David pénitent redisent la prière;
Et Dieu brise la lance et vide le carquois.

« Du profond abîme
Vers toi j'ai crié,
Moi, Seigneur, l'infime,
Le pécheur souillé :
Entends ma prière,
Et du ver de terre,
Seigneur, prends pitié !

« Si tu tiens le compte
De tous mes forfaits,
L'éternelle honte
Me couvre à jamais !
Père, sois propice !
Devant ta justice
Tout homme est mauvais.

« La miséricorde
Règne dans ton cœur ;
Ta bonté déborde
Sur l'humble pécheur :
Elle t'a fait père :
En elle j'espère,
Dieu libérateur !

« Mon âme frivole
Put se détourner ;
Mais j'ai ta parole,
Tu veux pardonner :
Je prends confiance ;
De ma délivrance
L'heure va sonner !

« Du soir à l'aurore,
De l'aurore au soir,

Mon âme t'implore,
Ferme en son espoir.
Couronné d'étoiles,
Dans tes cieux sans voiles,
Je pourrai te voir.

« Ta grâce délivre,
O Dieu de bonté!
Jacob va revivre
Par ta charité.
Montre-nous ta face :
Sa splendeur efface
Notre iniquité! »

—

Assur déjà suppute, en rêvant le carnage,
Les trésors de la ville et du temple au pillage;
Il ignore qu'on prie et s'en soucierait peu...
Bientôt, bientôt, Assur! et tu connaîtras Dieu.

Roi, goûte ta victoire et savoure ce leurre ;
Hâte-toi, je te donne une heure.

A travers ta fanfare et tes cris triomphants,
J'entends les pleurs de mes enfants.

Mes justes ont prié dans cette foule vile :
Leur prière a gardé la ville.

Et maintenant, Assur, que par toi j'ai puni,
Roi des rois, ton règne a fini.

Va-t'en. Vois tes soldats : la terreur les enlève.
Ils ont cru qu'ils voyaient mon glaive.

Tes satrapes sont morts dans la boue. Aux bergers
Tes butins seront partagés.

Les pâtres d'Israël à leurs brebis bêlantes
Ont fait un abri de tes tentes.

Ton sceptre les amuse ; ils ont donné pour lits
A leurs chiens tes drapeaux salis.

Et toi, suant la peur, à travers tes royaumes,
Tu cherches un nid dans les chaumes ;

Tu crains le moindre jour, tu crains le moindre bruit;
Tu crains les spectres de la nuit.

Une feuille qui tombe, un roseau qui s'incline
Glacent ton cœur dans ta poitrine ;

Tu crains ce que tu vois, tu crains ce qui n'est pas ;
Tu trembles au bruit de tes pas.

De tes États d'hier, dans ta fuite éperdue,
Va, parcours ainsi l'étendue.

Va! ta fosse est creusée, et quelque ignoble main,
Sans bruit t'y poussera demain.

—

O droite du Seigneur! Voici qu'Assur s'étonne.
Au milieu de son camp la terreur l'environne !
Sur ces remparts muets, désarmés devant lui,
Quelle épée est tirée et quelle armure a lui ?
Rien n'apparaît. Dans l'air voit-on quelque merveille ?
Non, les soldats de garde ont achevé leur veille
Sans alerte ; on ne voit à l'horizon lointain
Qu'un ciel pur, éclairé des beaux feux du matin.
Cependant tous ont peur. Le cœur du roi s'agite ;
L'épouvante le gagne, il crie, il prend la fuite.
En désordre aussitôt, rompant leurs rangs serrés,
Ses soldats comme lui se sauvent effarés.
Plus de roi, plus de chefs; on ne connaît personne.
Les chevaux de combat, que la peur éperonne,
Renversent les fuyards, sur les rocs ébréchés

Brisent les cavaliers à leurs crins accrochés,
Emportent à travers les cohortes hurlantes
Les chars armés d'airain. Le feu s'allume aux tentes ;
Il dévore en sifflant butin, prêtres et dieux.
Et les lourds éléphants devenus furieux,
Comme dans le pressoir écrasent la mêlée,
Et font jaillir le sang de la grappe foulée ;
Et c'en est fait d'Assur le vaillant et le fort !
Et, pendant qu'au hasard il va chercher la mort,
Dieu prodigue ses dons à Sion délivrée :
Le peuple est à genoux dans l'enceinte sacrée ;
La paix remplit les cœurs, et, par delà les murs,
Le glaive ivre de sang dort sous les épis mûrs.

SAMARIE

Le courroux du Seigneur s'est encore aggravé ;
Son bras menace encore, il est toujours levé.

Je vois une race pourrie,
Un festin préparé pour les vers du cercueil !
Dans la jactance de l'orgueil,
Que disent-ils à Samarie ?
Ils disent : — Soyons forts ; déposons notre deuil ;
Nous rétablirons la patrie !

Le courroux du Seigneur s'est encore aggravé ;
Son bras menace encore, il est toujours levé.

Ils disent : — Nous avons encore
Des bras, rebâtissons nos remparts dévastés ;
Et deux cèdres seront plantés
Pour remplacer un sycomore.
En pierres refaisons des murs mieux cimentés,
Qu'un art plus savant les décore !

Le courroux du Seigneur s'est encore aggravé ;
Son bras menace encore, il est toujours levé.

Voici que le Seigneur excite
Des ennemis nouveaux, nombreux, inattendus.
Ceux-là que l'on croyait perdus,
Un vent de mort les ressuscite ;
L'Assyrien accourt de ses sommets ardus,
Et le Philistin et le Scythe.

Le courroux du Seigneur s'est encore aggravé ;
Son bras menace encore, il est toujours levé.

Le Seigneur Dieu veut qu'on le croie !
Pour prendre un prix de sang depuis longtemps légué,
Le pied qui foule s'est ligué,
Farouche, avec la dent qui broie ;
L'épée a bu du sang et l'arc s'est fatigué :
C'est le jour des oiseaux de proie.

Le courroux du Seigneur s'est encore aggravé ;
Son bras menace encore, il est toujours levé.

Ils connaissaient mes lois sévères,
Ils n'ont que trop connu mes délais indulgents !
Ils en ont ri ; les jeunes gens
Ne vaudront pas mieux que les pères.
Ces hypocrites, pleins de pensers outrageants,
Me mentent jusqu'en leurs prières.

Le courroux du Seigneur s'est encore aggravé,
Son bras menace encore, il est toujours levé.

Que Jacob l'entende et le sache :
Le feu du ciel s'allume au vent d'impiété.
Tout périt, rien n'est abrité
Où la langue du feu s'attache ;
Le feu dévorera ce qu'avaient respecté
Et la sauterelle et la hache.

Le courroux du Seigneur s'est encore aggravé ;
Son bras menace encore, il est toujours levé.

Regardez ce peuple imbécile !
A-t-il connu la main qui s'abaisse sur lui ?
Sait-il, au maître qu'il a fui,

Demander un pardon facile?
Le châtiment l'aveugle; aucun rayon n'a lui
Dans son cœur toujours indocile.

Le courroux du Seigneur s'est encore aggravé;
Son bras menace encore, il est toujours levé.

Le repentir qu'en vain j'épie,
Lâche et tardif viendra : je ne l'entendrai plus.
Voici mes décrets absolus :
Je veux que le crime s'expie!
Tuez ces faux docteurs, ces hommes dissolus;
Exterminez la race impie!

Le courroux du Seigneur s'est encore aggravé;
Son bras menace encore, il est toujours levé.

Le feu prendra dans les ramées,
Il embrasera l'orme au bord des ruisseaux frais,
Il traversera les guérets,
Les gerbes seront consumées;
Et le fléau vainqueur, sur les hautes forêts
Roule l'orgueil de ses fumées.

Le courroux du Seigneur s'est encore aggravé;
Son bras menace encore, il est toujours levé.

Leurs malheurs deviendront célèbres.
La discorde et le crime achèvent ces débris :
Ils pillent leurs derniers abris
Effrayés de scènes funèbres ;
Dieu leur voile sa face, et les cœurs assombris
Se haïssent dans ces ténèbres !

Le courroux du Seigneur s'est encore aggravé ;
Son bras menace encore, il est toujours levé.

DAMAS

Je vois des murs rompus, un désordre, un amas,
Vaste ruine encor fumante :
Cela fut une ville ; on la nommait Damas,
La très-belle et la triomphante.

Éphraïm, — insensé ! — mettait là son appui.
Avec Damas, Éphraïm tombe.
Cherchez dans Aroer ce qui reste de lui,
Et ce qui reste dans la tombe.

Voici les blessés morts ; les fugitifs mourront.
Je l'ai voulu, la mort domine !
Le glaive a moissonné ; sur ses pas glaneront
Deux sœurs, la Peste et la Famine.

Les troupeaux dans la ville errent en liberté ;
Ces grands jardins sont leur domaine :
Les lieux où la débauche et l'orgueil ont chanté,
N'entendront plus la voix humaine.

Certes, la plante impie est belle et de valeur ;
Mais laissez un peu, qu'elle croisse !
Voici : dès le matin elle est montée en fleur ;
Et le soir c'est un fruit d'angoisse.

Éphraïm, qu'en dis-tu ? Juge par ces effets,
Juge enfin tes dieux damascènes :
Ils te laissent défaire, et tu les avais faits
Avec tant de soins et de peines !

Peuple fou ! mais j'ai dit qu'ils ouvriraient les yeux
Et qu'ils connaîtraient leur folie.
A la vile matière ils demandent des dieux
Ouvrés de leur main avilie !

Celui-ci prend du bois, cet autre des métaux ;
On brûle, on lime, on forge, on taille :
Et puis voilà leurs dieux, faits à coups de marteaux,
Durcis au feu sous la tenaille !

Parmi vingt troncs coupés qu'il conserve en dépôt,

L'ouvrier choisit dès l'aurore :
Du même arbre il se chauffe, il fait bouillir son pot,
Il fabrique un dieu qu'il adore !

La moitié de ce bois devient cendre et charbon,
Consumée au plus vil usage ;
L'autre va faire un dieu benin ou furibond,
Suivant l'air que prend son visage.

L'artisan le termine, il le plaque d'or fin
Et le dresse sur quelque marbre.
N'attendez pas qu'il pense et qu'il se dise enfin :
Mais pourtant j'adore un tronc d'arbre !

Non, non ! pour éclairer tout ce peuple endurci,
Il faut que ma foudre intervienne.
Israël et Jacob, considérez ceci ;
Voyez, et qu'il vous en souvienne :

Celui-là qui m'oublie, à mes vengeurs cachés,
Quand son temps est plein, je le livre.
Seul je suis maître, seul je remets les péchés :
Revenez, si vous voulez vivre !

MOAB

Moab, Moab, hélas! — Ar de Moab [1] est prise,
Son mur si fier est écroulé ;
D'Hésébon et d'Éléalé
La voix en hurlements s'épuise.
Tout est vain! tout est vain! En gémissant, la brise
Porte ces cris de deuil vers Jasa désolé.

Montez à vos hauts lieux ; de larmes inutiles
Arrosez vos autels maudits!
Ils sont venus les jours prédits :
Tous les peuples vous sont hostiles.
Vos guerriers prennent peur, et les terreurs subtiles
Soudain ont enchaîné les bras des plus hardis.

1. *Ar-Moab,* la ville capitale.

Ils ont fui dans Ségor aux portes indomptées ;
Mais Ségor ne résiste pas.
Allez, précipitez vos pas ;
Allez, vos heures sont comptées !
Je te plains, ô Moab ! tes œuvres effrontées
Vont recevoir leur prix du Dieu que tu trompas.

Ils gravissent en pleurs leurs collines flétries ;
Ils n'ont qu'un mot, qu'un cri : Fuyons !
Ils tombent morts dans leurs sillons
Et dans leurs fontaines taries.
Car je perdrai Moab et ses idolâtries ;
A qui fuira le fer j'enverrai des lions !

Veux-tu vivre, Moab ? Moab, veux-tu renaître ?
Du pauvre sois le protecteur,
Rends hommage au Dieu créateur !
Un fils de David va paraître :
Parce que dans ta race il a pris un ancêtre [1],
Il sera ton refuge et ton libérateur.

Mais non, tu veux périr. On connaît ta superbe !
Tes sages aveugles et sourds

1. Ruth, Moabite, aïeule de N.-S. J.-C.

Profèrent d'arrogants discours.
Tu seras égalée à l'herbe!
Voici le moissonneur ; il n'a fait qu'une gerbe
De tes hauts murs de brique armés de fortes tours.

La malédiction est partout répandue;
Hésébon meurt dans un désert,
La faux est déjà sur Jazer ;
Sabama, ta gloire est perdue.
Vigne de Sabama, si belle d'étendue,
Tes rejetons coupés sont jetés à la mer!

Je suis triste ; mon cœur, comme un son de cithare,
Gémit sur Moab qu'il aima.
Je pleure sur toi, Sabama :
Tes frais coteaux que l'été pare,
L'ennemi les vendange et la mort s'en empare ;
La mort règne en ces lieux que la joie anima.

C'en est fait, mercenaire aux paroles hautaines :
Voici que des pieds méprisants
Écrasent tes épis pesants,
Et tes murs et tes capitaines!
Et quand s'accompliront ces menaces certaines?
Si tu le veux savoir, Dieu te laisse trois ans.

TYR

Peuples, savez-vous la nouvelle ?
L'oiseau la porte sur son aile,
Les flots la redisent aux flots ;
Les vents, de leur voix solennelle,
En instruisent les matelots :
Sur l'orgueil et sur l'or, malheur à qui se fonde !
Tyr, reine de la mer, a disparu du monde !

Qu'en dites-vous, gens d'entreprises,
Banquiers, marchands, coureurs de mers ?
Qu'en dites-vous, roches et brises ?
Qu'en dites-vous, vagues soumises ?
Et vous, et vous, colosses fiers,
Qu'en dites-vous, vaisseaux dominateurs de l'onde ?
Tyr, reine de la mer, a disparu du monde !

Le vaisseau hurle, le vent pleure,
Le trafiquant est consterné ;
Celui qui sur la mer demeure
D'un vain espoir encor se leurre ;
Le juste n'est point étonné :
Nous attendions, Seigneur, ta justice profonde.
Tyr, reine de la mer, a disparu du monde !

Ses trafiquants étaient des princes ;
Ses marchands, sur la pourpre assis,
Dans le gain s'étaient endurcis.
Tyr, disaient-ils, a pour provinces
La mer, et l'Égypte, et Tarsis !
Malgré l'or de Tarsis et l'Égypte féconde,
Tyr, reine de la mer, a disparu du monde.

Tous les vices l'avaient ornée,
La courtisane couronnée,
Chère et funeste aux nations ;
La terre aimait cette fleur, née
De l'amas des corruptions.
Où le crime abonda le châtiment abonde :
Tyr, reine de la mer, a disparu du monde !

Connaissez le Dieu des armées :
Il a fait ce que vous voyez !

Les marchands-rois de Tyr, nu-pieds,
Errent par bandes affamées
Autour de leurs comptoirs broyés.
A l'impie orgueilleux que ce grand cri réponde :
Tyr, reine de la mer, a disparu du monde!

BABYLONE

I

Voix d'Isaïe

Malheur sur Babylone! — Isaïas, fils d'Amos,
Plein de l'esprit de Dieu, prophétise en ces mots :

Criez! agitez-vous, montagnards! sur vos crêtes
Dressez le signe des combats.
A Babel! à Babel! Foules, tenez-vous prêtes!
Moi j'ai rassemblé mes soldats,
Mes consacrés, mes forts, les bras de ma colère :
Ils sont armés pour m'obéir.
Pour ma gloire avec joie ils iront. Leur salaire
Sera de voir Babel périr.

Voix de la multitude au sein de la montagne,
Clameur des peuples et des rois !
Ils s'ébranlent ; l'esprit du Seigneur Dieu les gagne,
Ils accourent de mille endroits,
Qui des bords de la mer, qui des terres lointaines,
Des lieux où le monde finit :
Verges du Tout-Puissant, soldats et capitaines,
Verges dans la main qui punit,
Hurlez ! le temps est proche où le vengeur terrible
Paraîtra pour écraser tout ;
Et leurs cœurs se tordront dans une angoisse horrible,
Aucun ne restera debout;
Ils s'interrogeront de l'œil, pleins d'épouvante,
Glacés, incapables d'effort.
Moins grand est le travail quand une femme enfante :
Ce qu'ils enfantent, c'est la mort.
L'agile ne peut fuir, le fort lâche ses armes :
J'ai pris le glaive à deux tranchants ;
Voici le jour de Dieu, jour de sang, jour de larmes ;
J'exterminerai ces méchants.
Et les géants des cieux, les splendides étoiles
Ne riront plus au front des nuits ;
Sur le soleil levant je jetterai des voiles,
Moi, le Seigneur Dieu, Moi qui suis.

Je viens, je viens à toi, Babylone adultère ;

C'est Jéhovah, le Dieu jaloux !
Je viens pour voir tes dieux, je viens coucher par terre
Ceux à qui l'on parle à genoux.
Sur le fer et l'orgueil ton empire se fonde ;
Tu ris de ton iniquité ;
Mais, Moi, je hais l'orgueil, ô maîtresse du monde,
Et j'écrase l'impiété.
J'ébranlerai mes cieux. Comme un daim qui s'effare
Tu tressailles, tu voudrais fuir...
Sur ton sol dévasté l'homme deviendra rare,
Plus rare que l'or fin d'Ophir.
J'ai fait venir la mort et je la multiplie ;
Les jours de pardon sont passés,
Près du père immolé la mère en vain supplie,
Et tient ses enfants embrassés.
J'ai dit : J'en finirai ; je trouverai remède
A ce péché toujours croissant !
Pour me délivrer d'eux j'appellerai le Mède,
Moins altéré d'or que de sang.
Des mains du Mède aucun n'achètera sa vie ;
Leurs dieux d'or aussi périront.
J'y serai, je verrai ma vengeance assouvie ;
Les siècles en retentiront.

Babylone ! si dure en ton hautain royaume,
Et si molle dans tes festins,

En toi j'ai vu revivre et Gomorrhe et Sodome :
Je t'ai fait les mêmes destins.
Tu péris pour toujours; de ta pourpre adultère
Il ne reste pas un lambeau;
On cherche en quel endroit tu pesas sur la terre :
Tu n'es rien, pas même un tombeau.
Les démons, les hiboux, le chacal aux cris aigres,
Hantent seuls ton sol empesté;
Le bouc y dansera; j'emplirai de chiens maigres
Tes retraites de volupté.

—

Bientôt! bientôt! le temps de Babylone est proche,
Qu'Israël espère au Seigneur !
Je pardonne à Jacob et le fais sans reproche :
Il rentrera dans ma faveur.
Je lui rendrai sa terre, où dorment ses ancêtres,
Ma main viendra l'y protéger ;
Il y sera servi par les fils de ses maîtres,
Les fils vaincus de l'étranger.

Parce que je t'aimai dès avant ta naissance,
Parce que j'ai compté tes pleurs,
Je te rachèterai; j'efface ton offense,
Je ne vois plus que tes malheurs.

Je suis là. Ne crains pas la rage héréditaire
D'un ennemi fort et nombreux :
Moi, sur ses fondements seul j'ai posé la terre,
J'étais seul quand j'ai fait les cieux.
Tout n'appartient qu'à Moi. Je crée et je dispose,
Je remplis seul l'immensité,
Je suis maître du jour et des temps; toute chose
Est mon œuvre et ma volonté.
Je me ris des devins d'Égypte et de Phrygie,
Je rends leur orgueil insensé;
J'accable ces savants de leur propre magie
Et de leur esprit renversé;
Je me ris de leurs dieux : des débris de l'idole
J'écrase le prêtre imposteur;
Mais pour les jours futurs j'affermis la parole
Que dit par Moi mon serviteur.
Elle est stable à jamais. Comme je l'ai dictée,
Ainsi je saurai l'accomplir.
Mon peuple, sur ta terre aujourd'hui dévastée
Tu reverras tes fils fleurir.
C'est Moi qui remettrai la joie en tes entrailles,
O maison d'Israël! c'est Moi
Qui dis : Jérusalem, relève tes murailles!
Qui dis au Temple : Rouvre-toi!
C'est Moi qui, des fossés où l'ennemi se leurre,
Fais mon chemin et son tombeau;

Moi qui dis à Cyrus : Viens, mon christ, c'est ton heure ;
Sois le pasteur de mon troupeau.
Je te donne ton nom, et tu n'es pas encore ;
Je te conduirai par la main ;
Je tracerai pour toi des routes qu'on ignore,
Je romprai les herses d'airain ;
A ton aspect les eaux disparaîtront taries,
Les murs seront sans défenseurs,
Les rois fuiront avec leurs troupes aguerries,
Comme un cerf devant les chasseurs.
Les remparts sont ouverts et des portes pesantes
Les gonds de fer sont descellés :
Entre, tout est à toi ; remplis tes mains puissantes
De leurs trésors amoncelés ;
Prends Bel et prends Nabo, prends toutes leurs idoles,
Détruis leurs temples par le feu :
Voici que j'ai la main sur ces nations folles !
Toi, tu sauras que je suis Dieu.

Sans te payer tribut que mon peuple retourne,
Qu'il aille libre à sa maison,
A ses murs réparés, au Temple où je séjourne ;
L'or de Babel est sa rançon.
Les vieillards causeront aux portes de la ville ;
Revêtus d'un habit guerrier,
Les jeunes seront forts ; chacun vivra tranquille

Sous sa vigne et sous son figuier.
J'ai regardé le pauvre : il est seul sur la terre;
La soif le brûle, il n'a point d'eau;
Mais je l'entends pleurer, et j'ai le cœur d'un père :
Je veux soulever son fardeau.
Dans les âpres rochers j'ouvrirai des fontaines,
J'y mettrai les fleurs du printemps;
Les coteaux chanteront; dans les arides plaines
Je creuserai de frais étangs.
J'embellis le désert : sous les cèdres énormes
Fleurit le myrte aux verts rameaux,
Le buis, l'épine blanche, et les pins, et les ormes
Croissent ensemble au bord des eaux.
Et ce Cyrus vainqueur n'est qu'une faible aurore,
Lointaine annonce du vrai jour;
Dans ses prospérités Jacob espère encore,
Il attend plus de mon amour.

—

Oui, Jacob, j'ai rempli les attentes du monde.
Chantez un cantique au Seigneur,
Un cantique nouveau! Chantez, la grâce abonde,
Courez vers le Libérateur!
Voici mon Bien-Aimé, l'Envoyé de mon âme,

Le Fils de mes affections :
De mon Esprit en lui j'ai répandu la flamme.
Et je le donne aux Nations.
Il vient leur dispenser une justice aimante,
Aucun ne sera méprisé ;
Sa main ravivera la mèche encor fumante,
Soutiendra le roseau brisé ;
Sa bouche n'aura point des paroles hautaines ;
Sans ameuter les carrefours,
Il publiera sa loi, que les foules humaines
Prendront à genoux pour toujours.
C'est Lui, le Désiré, le doux vainqueur ; ses armes
Seront la grâce et la bonté :
Vous qui pleurez, c'est Lui qui tarira les larmes ;
Captifs, voici la liberté !
La paix, la paix sur vous ! Du couchant à l'aurore
Il règne ; le monde envahi
Bénit son nom sacré ; dans les mers qu'on ignore
Les îles en ont tressailli.
L'esclavage est vaincu, la force est abolie,
L'amour commande ; plus de fers !
Le voile de l'erreur dissipé se replie
Pour ne plus sortir des enfers.

Cieux ! cieux ! ne tardez pas, donnez votre rosée,
Pleuvez le Juste du Seigneur !

Terre, du flot divin par la grâce arrosée,
Ouvre-toi, germe le Sauveur!

—

En ces temps-là, Jacob, tiré de servitude,
Babel pleurera dans tes chants.
Tu diras : Le Seigneur a brisé ce joug rude,
Il m'a délivré des méchants.
Le Seigneur a brisé le bâton de l'impie,
Toute la terre est en repos;
Elle chante pendant que le coupable expie
Et ses longs crimes et nos maux.
Aux enfers devant lui les vieux géants se dressent;
Étonnés, ils lui disent : « Quoi!
« Te voilà! comme nous les mains de Dieu te pressent;
« Roi de Babylone, c'est toi!
« Comment es-tu tombé? Conte-nous ton désastre,
« Toi qu'on a vu si fort, si fier!
« Toi, roi des rois, comment es-tu tombé, bel astre?
« Qui t'a jeté bas, Lucifer?
« Tu rêvais en ton cœur de t'asseoir sur la cime
« Où les anges sont à genoux :
« Dieu t'a précipité. Dans le creux de l'abîme
« Te voilà donc pareil à nous!
« Est-ce toi le grand prince assis dans Babylone,

« Qui changeais le monde en déserts?
« Qui, toujours triomphant, aux rois ôtais le trône,
« Mettais les peuples dans les fers?
« Les rois avec honneur descendent de leur faîte
« Vers des sépulcres honorés,
« Mais toi, qui viens ici dans tes habits de fête
« Souillés de sang et déchirés,
« Tu n'as point de tombeau! Comme un goujat servile
« Le meurtre t'a vomi dehors;
« Tu n'as pas obtenu même la fosse vile
« Où pourrissent les autres morts. »

—

Et le Seigneur a dit: Pour la mort de l'épée,
Préparez les fils du pervers.
Ce peuple est aboli. C'est fait; je l'ai coupée
Cette racine aux fruits amers!
Je perdrai jusqu'au nom de leur royaume infâme;
Leur Babylone est un marais,
Et Cyrus et l'Euphrate, et le fer et la flamme
Exécuteront mes arrêts.
J'en ai fait le serment, Moi, le Dieu des Armées,
De ma vengeance j'aurai soin;
Mes sentences de mort, aujourd'hui proclamées,
S'accompliront de point en point.

II

Voix de Jérémie

Contre ceux de Babel et leur race ennemie!
Parole du Seigneur, qu'entendit Jérémie :

Ne crains pas ; parle haut et lève l'étendard :
Dis-leur que Babylone est prise!
Ses princes sont vaincus, ils tombent sous le dard;
Ses dieux sont vaincus, on les brise.
Je l'ai donnée au glaive, aux soldats triomphants
Portant des torches enflammées;
J'ai donné ses dieux d'or, j'ai donné ses enfants,
Moi, le Seigneur, Dieu des Armées.
Vous qui maniez l'arc, n'épargnez point les traits!
Que chaque flèche soit mortelle!
Elle tombe; tuez! Tous les maux qu'elle a faits
Rendez-les-lui, vengez-moi d'elle.

Parce qu'ils ont pillé mon peuple et ma maison,
Toute tête sera frappée.
Exterminez qui sème et qui fait la moisson;
Qu'ils s'amoncellent sous l'épée!
Tuez tous ses devins, tuez tous ses vaillants,
Faites-les venir pour qu'ils meurent.
J'ai bien tendu mon piége. En leurs festins bruyants
Ils se disent forts; ils se leurrent!
Et moi je serai là; je serai du festin :
Lorsqu'ils attendront la victoire,
Lorsqu'ils loueront leurs dieux, je verserai le vin;
De ma main je les ferai boire!
Ils se sont enivrés, ils ont fermé les yeux;
Je viens redemander leur âme :
Vous, alors, paraissez. Que ces victorieux
Meurent dans ce sommeil infâme.

C'en est fait, et le glaive est sur les Chaldéens;
Il est tiré sur Babylone,
Sur ses sages nourris d'imbéciles desseins,
Sur son roi qui perdra le trône,
Sur ses guerriers vaincus et devenus tremblants,
Sur ses chariots de bataille,
Sur ses trésors pillés, sur ses dieux insolents,
Sur son peuple et sur sa muraille!
Tout cet empire croule, en un coup foudroyé,

Vole en éclats comme le verre.
Et les peuples ont dit : Le Seigneur a broyé
Le marteau qui broyait la terre!

C'est Lui, c'est le Seigneur, c'est le Dieu tout-puissant
Qui créa tout avec sagesse!
Par son ordre éternel dans le ciel s'amassant,
L'eau se forme en nuée épaisse;
Il commande, et le vent, tiré de ses trésors,
Ou noircit le ciel ou l'essuie;
La mer, lorsqu'il le veut, garde ou franchit ses bords;
Il résout le tonnerre en pluie.
Il fait tout en son temps. L'air que nous respirons
Lui-même accomplit ses paroles;
De ce souffle léger qui caresse nos fronts
Il use en passant vos idoles :
Ces dieux, faits de vos mains, en qui vous adorez
Et vos vices et votre ouvrage,
Aveugles comme vous, lorsque vous périrez,
Périront dans le même orage.
Vous espérez en eux, sages devenus fous
A force de vaine science!
Le Dieu que nous croyons va combattre pour nous,
Il a porté votre sentence.
Jacob est son partage, Israël est à Lui,
C'est son domaine héréditaire ;

Son nom est le Seigneur ! Il sera notre appui,
Il a fait le ciel et la terre.
C'est Lui qui fond sur vous.

— Venez voir, venez voir
Ce que j'ai fait de Babylone !
J'ai tari de ses eaux l'immense réservoir,
Dans ses palais j'ai mis le faune ;
Le dragon y demeure et l'homme a disparu :
J'ai fait d'elle un marais immonde.
Pour remplir mes décrets le Mède est accouru,
Cyrus vient des confins du monde.
Le bruit sourd de leurs pas répand déjà l'effroi,
C'est le bruit de la mer grondante :
Babylone, voici ! voici fondre sur toi
Tout d'un coup la nuée ardente !
Et voici le vanneur qui, son van à la main,
Paraît pour te vanner, superbe !
Et voici le faucheur qui, d'un bras surhumain,
Fauchera tes tours comme une herbe !
Va, ne tends pas ton arc, jette ton bouclier,
N'arme pas tes nombreux esclaves !
Je te tiens, tu mourras. Fuir ? non, j'ai su lier
Les pieds et les mains de tes braves ;
Et le moindre ennemi les verra, pâlissants,
Tomber au seul éclair du glaive :

Tous mourront, je l'ai dit. Ils mourront, ces puissants:
Cherchez un bras qui les relève!
Ils demeureront là, couchés sur leurs trésors,
Couverts de sang, souillés de vase;
Et le goujat d'armée, en courant sur les morts,
De son pied brutal les écrase.
Babylone est tombée et s'est rompu les os;
Point de remède pour sa plaie:
Jetez ce vil cadavre en proie aux vils oiseaux;
Emportez-le sur une claie.

O montagne d'orgueil, tu règnes à présent!
Ma main se sert de ta puissance.
C'est bien. Un temps encor sois le marteau pesant
Dont je briserai qui m'offense.
Je briserai par toi les dures nations,
Les traits, les armes et les hommes,
Et les ambitieux et les ambitions,
Et les princes et les royaumes;
Je briserai par toi chevaux et cavaliers,
Et combattants et chars de guerre;
Par toi je briserai jusque dans ses halliers
L'ouvrier tremblant de la terre.
Je briserai le bœuf auprès du laboureur,
Et je briserai la charrue;
Sur le corps de l'enfant égorgé, ma fureur

Brisera la mère accourue...
Tu seras ce bourreau, Babel, malheur à toi !
Malheur ! tu portes ma colère.
Lorsque j'aurai puni par ta main, alors, Moi,
Je te briserai la dernière.
Je viendrai. Tu seras le volcan redouté
Dont la mort habite la cime,
Mais qui, par ses fureurs lui-même dévasté,
Ayant vomi ses feux, s'abîme.
Et l'on ne tirera de tes flancs orgueilleux
Le ciment ni la pierre utile ;
Tu péris, tu n'es plus ; les quatre vents des cieux
Dispersent ta poussière vile.

III

Témoignage de Daniel

Désastre de Babel tombée en un instant,
Où Daniel a vu la main du Dieu vivant.

Elle voyait couler ses eaux intarissables,
La ville du roi Balthasar,
La grande Babylone aux murs infranchissables,
Palais, forteresse et bazar.
Son triomphant rempart, hérissé de tours fortes,
Comme un royaume s'étendait;
Dans l'enceinte géante on entrait par cent portes;
Un peuple entier la défendait;
Et, pour mieux assurer cette reine du monde,
En deçà du vaste pourpris
Courait le grand canal, rempli d'une eau profonde,
Travail prudent de Nitocris.

De l'une à l'autre porte allaient d'immenses rues
Sur de corrects alignements :
Là, dans mille splendeurs incessamment accrues,
Luttaient d'orgueil les monuments.
Ce n'étaient que palais, hauts arceaux, colonnades;
La tour de Bel montait aux cieux;
L'un des châteaux du prince occupait seul neuf stades,
Avec des parcs délicieux.
L'art couvrait de jardins jusqu'à la pierre ingrate,
Pliait le fer surchargé d'or;
Par un large chemin on passait sous l'Euphrate,
Depuis Nabuchodonosor ;
Et Nitocris enfin, osant donner au fleuve
Un double frein longtemps rêvé,
Après l'avoir couvert d'un pont, la fière veuve,
De beau granit l'avait pavé.

Dans la ville, partout des choses magnifiques,
Des trésors chez tous les marchands;
Autour des grands bazars des espaces rustiques,
L'or du négoce et l'or des champs.
La foule des seigneurs se promenait dorée,
Jetant l'or au bourgeois actif;
La populace nue adorait, enivrée,
Mille colosses d'or massif.
C'était un bruit sans fin d'industrie et de fête :

Tout ce peuple divinisé,
S'estimant sans égal et portant haut la tête,
Se disait seul civilisé.
Il regorgeait d'auteurs, de devins, d'astronomes,
Il les comptait par bataillons;
Mais, tenant en mépris la foule des grands hommes,
On faisait cas des histrions.
Pour les oisifs de cour, multitude arrogante,
Et pour les trafiquants vainqueurs,
Un art s'était créé : la débauche élégante,
Avec cent mains souillait les cœurs.
C'était l'art-roi, fécond en merveilles lascives;
Partout de ses chants dissolus
Sonnaient et triomphaient les notes corrosives,
Et la chasteté n'était plus.
Dans cet air épaissi de vapeurs de luxure,
Parmi ces vices orgueilleux,
Seul le pauvre était vil, c'était l'unique injure
Qui fît encor baisser les yeux.
Contre les fils des saints, captifs chez ces infâmes,
S'ils venaient à passer tremblants,
Des bouffons ameutaient les enfants et les femmes
Et les esclaves insolents.
Ils leur disaient : « Voyez cette race idiote,
« Ces rêveurs, ce blême Israël :
« Il damne le plaisir, et sa doctrine sotte

« Place un Dieu triste dans le ciel!
« Exterminons ce peuple avec sa loi farouche.
« Exterminons en lui son Dieu... »
Le blasphème aussitôt volait de bouche en bouche,
Et Jéhovah servait de jeu.

Ah! Babel s'amusait, et l'on en parle encore!
Son peuple, aux voluptés nourri,
S'entendait à jouir. Jamais, depuis Gomorrhe,
Aucun peuple n'avait tant ri.

—

Le grand roi Balthasar était d'humeur pareille;
Joyeux et plongé dans les sens,
Il voyait obéir la terre; à son oreille,
Toute voix montait en encens.
Parfois, las du fatras de ses devins serviles,
Appelant le prophète hébreu,
Pour orner son esprit de lumières stériles
Il se faisait parler de Dieu.
Il aimait Daniel plus que tout autre mage :
Sa hardiesse l'amusait;
Et, calme, il honorait d'un dédaigneux hommage
La vérité qu'il méprisait.

Quant à lui, dieu de chair, nulle crainte importune
Ne troublait sa sérénité ;
Balthasar aurait cru, doutant de sa fortune,
Outrager sa divinité.
Déjà Cyrus tenait ses portes assiégées :
L'œil serein, le cœur affermi,
Des terrasses de Bel, aux huit tours étagées,
Il contempla cet ennemi.
— « Va, Persan, cria-t-il, sans profit tu travailles ;
« Prépare tes coups, prends du temps :
« Trois cent mille héros défendent mes murailles,
« Et j'ai des vivres pour vingt ans ! »

—

Mais le compte était fait pour le roi de Chaldée,
Et pour son rempart sans rival :
Babylone, au jour dit, se trouva mal gardée :
C'était le jour saint de Baal.

—

Allons, ville des jeux et de la bonne chère,
Certes, je t'ai laissé du temps !

Es-tu prête? Pour moi, ce que je compte faire
Ne saurait tarder, et j'attends.
Tu désiras la force, et je te l'ai donnée;
Tu l'as promenée en tout lieu,
Si dure à tes vaincus que toi-même, étonnée,
Tu disais : Où donc est leur Dieu?
Leur Dieu comptait les jours; ne crois pas qu'il oublie!
Maintenant, perle des cités,
C'est le fond de la coupe; il faut boire la lie
De la force et des voluptés.
Allons! allons! je vois tes soldats en bon ordre,
Tes capitaines animés;
Tes fossés sont pleins d'eau; Cyrus ne pourra mordre
A tes remparts si bien armés.
Tes devins ont parlé, le peuple s'en assure;
Bel et Nabo veillent sur toi :
Ce sont des dieux puissants! Tes bazars de luxure
Hurlent des chansons contre Moi.
Tout va bien! Tes trésors en de profondes voûtes,
Sont à couvert. De toutes parts,
Devant tes palais neufs, on élargit les routes
Pour la multitude des chars;
Tes jardins sont en fleur; tu n'as pas un portique
Où ne brillent le marbre et l'or :
Es-tu prête? j'attends. Sur ta joue impudique
Quel fard saurais-tu mettre encor?

Allons, allons! fais vite! Accorde tes cithares,
Tiens tes bouffons prêts à chanter,
Verse tes meilleurs vins, revêts tes habits rares ;
Un peuple vient te visiter!

—

Le roi Balthasar soupe avec ses concubines,
Ses grands, ses fous et ses devins.
Il rit; il est content du maître des cuisines;
Il fait venir ses meilleurs vins,
Et l'on boit sans compter aux dieux de la patrie,
Dieux d'or, dieux de fer, dieux de bois,
Qui, donnant à Babel la force et l'industrie,
Soumettront la terre à ses lois.
Et les convives fiers jurent tous par le Prince,
Attestant les dieux chaldéens,
Qu'ils réduiront bientôt la Médie en province,
Qu'ils jetteront Cyrus aux chiens.

Invisible témoin, Dieu se met de la fête :

— « Tant d'insolence m'a lassé.
« Savourez le festin qu'annonça mon prophète.
« Buvez le vin que j'ai versé! »

Dans l'esprit d'un bouffon ou d'une courtisane,
Passe alors un projet heureux :
— « Roi, parmi tes trésors que leur aspect profane,
« Sont les vases saints des Hébreux :
« Qu'ils paraissent ici ; qu'emplis d'un vin robuste,
« Humbles, ils passent en nos mains.
« Mais d'abord purifie avec ta lèvre auguste
« Cet or fameux du Saint des saints.
« Fais-nous rire des Juifs et de leur Dieu sévère.
« Ce Jéhovah, leur fier soutien,
« Se venge, disent-ils, par des coups de tonnerre ·
« Insulte-lui ; nous verrons bien ! »
Le roi sourit. — « Allons ! par forme d'intermède,
« Faisons tonner le Tout-Puissant !... »

Dans ce moment Cyrus entrait, suivi du Mède,
Peuple rude, altéré de sang ;
Dans ce moment la MAIN, sanglant soleil, éclate,
Jetant des foudres pour rayons ;
Et l'on vient dire au roi qu'au lieu de flots l'Euphrate
Roule vers lui des bataillons.

—

Tout tremble, tout se tait ; le roi Balthasar, blême,
Cherche qui peut le secourir.
Il veut voir Daniel à cette heure suprême ;
Mais c'était l'heure de mourir.
— « Roi, dit le saint, c'est Dieu présentement qui raille !
« Ces mots en langage inconnu
« Que sa terrible main écrit sur ta muraille,
« Disent que ton jour est venu.
« Compté, pesé, livré : Babylone est captive,
« Son dur empire est partagé ;
« Dieu l'égale à Sodome, à Gomorrhe, à Ninive :
« Tu le bravais, — Il est vengé. »

—

Devant les conviés paraît le soldat mède,
L'épée au poing, brutal et fort.
Le festin est fini ; l'autre festin succède :
Le glaive a convié la mort.
Ducs, et fous, et devins, et femmes entassées,
Et Balthasar le roi puissant,
Le Mède égorge tout. Les coupes renversées
S'emplissent encor, mais de sang.
Le palais est au feu, la ville est au carnage.
Feu, fer, et sang, et mort, et cris !

Dans l'Euphrate le sang roule son flot sauvage
Sur le pavé de Nitocris ;
On incendie, on tue, on brise les idoles,
On les jette au canal sanglant ;
On met à sac palais, temples, bazars, écoles,
On crève le mur insolent ;
Le bitume et l'airain font un torrent de flammes,
L'observatoire est embrasé ;
Dans les lieux de plaisir aux mystères infâmes,
Tout est broyé, pulvérisé ;
Avec la chair de l'homme on en fait une boue
Pétrie aux pieds, durcie au feu...
Babylone n'est plus. — « Voici que je me joue,
« Superbe ! dit le Seigneur Dieu ;
« Mange à présent le fruit de ton ingratitude ;
« Sur ton orgueil j'ai mis la main.
« De ses chemins Sion pleure la solitude ;
« Toi, tu n'auras plus de chemin. »

—

Et pendant que la flamme exécute l'oracle,
Pendant que Bel est dévoré,
A travers mille morts, préservé par miracle,
Israël passe, délivré.

Il fuit, mais sans terreur ; c'est la mort qui recule
Devant celui que Dieu conduit!
Il fuit le cœur joyeux ; et Babylone brûle
Pour guider ses pas dans la nuit.
Heureux qui, sur la rive où croît le sycomore,
Lorsque le soleil se leva,
Vit de loin, fugitif, durer cette autre aurore,
Babel aux mains de Jéhovah ;
Babel au feu, perdue, exterminée, en cendre,
Sion vengée et Dieu vainqueur!
Prends ta harpe, Israël ! dans l'exil fais entendre
Les saints cantiques du Seigneur ·

« A Babylone, près des fleuves,
Assis dans la captivité,
Aux branches du saule attristé
Nous suspendions nos harpes, veuves
Du souffle de la liberté.

« Des souvenirs de la patrie
Plus accablés que de nos fers,
En proie à des maîtres pervers,
Sur ton malheur, Sion chérie,
Nous répandions des pleurs amers.

« Ceux qui surchargent nos entraves,
Ceux qui, par le fer, par le feu,
Nous ont arrachés du saint lieu,
Nous disaient de chanter, esclaves,
Les cantiques de notre Dieu.

« Sion! Sion! de tes demeures
Quand j'ai vu Dieu se retirer,
Quand Édom vient te dévorer,
Comment puis-je chanter? Tu pleures :
Tes fils ne savent que pleurer.

« Sion, avant que je t'oublie,
Que ma droite sèche à jamais!
Si je porte ailleurs mes souhaits,
Que ma langue à jamais se lie,
Muette et morte, à mon palais!

« De la fille de Babylone,
D'Édom baignée en notre sang,
Qu'il te souvienne, Dieu puissant!
Ouvre enfin ta main sur son trône,
Ta main d'où la foudre descend!

« Dans ta Jérusalem mourante
Ils s'écriaient : « Achevons-la! »

Souviens-toi d'eux, rends-leur cela!
Sur eux la torche dévorante!
Sur eux tout le sang qui coula!

« Heureux, heureux, ô ville altière,
Les vainqueurs que Dieu t'a donnés!
Heureux ceux qu'il a destinés
Pour écraser contre la pierre
La tête de tes nouveau-nés! »

—

C'est ainsi qu'Israël, reconnaissant son Maître,
Libre et vengé le célébrait.
Jérusalem enfin commençait de renaître,
Puisque enfin Babel expirait.

Elle expire, c'est fait ; la mesure était pleine.
Portez-en partout la clameur ;
Criez-le sur le mont, criez-le dans la plaine,
Dites aux peuples qu'elle meurt!
La voilà dans le feu. Palais, bazar et bouge,
Peuple, marchands d'or, fiers barons,
Et dieux et roi, voyez, dans cette autre mer Rouge,
Périr ces autres Pharaons!

Ils n'en sortiront pas, et de sa proie hurlante
Le flot de feu ne rendra rien.
Dieu patient, Dieu fort! si ta colère est lente,
Qui résiste lorsqu'elle vient?
Ninive avait le sceptre et n'est plus qu'un décombre,
Gomorrhe gît sous les roseaux,
Et le pêcheur hâlé cherche en vain un peu d'ombre
Où fut Tyr, la reine des eaux.
Babylone, à ton tour! A toi, ville aux cent portes,
Pleine de dieux et de savants!
A toi, dans tes remparts hérissés de tours fortes!
Dieu va jeter ta cendre aux vents.
Infâme! tu riais du Seigneur. Sa menace
Longtemps amusa tes dédains ;
Le voici! Sur tes murs, sur ton empire il passe
Comme un torrent sur des jardins.
Demande à tes docteurs s'ils y savent remède,
Crie à tes dieux de fer et d'or;
Tes soldats arrogants, qu'ils viennent à ton aide
Et qu'ils te tirent de la mort!
Mais nous, fils de Jacob, objets de ta risée,
Que tu mettais dans tes chansons;
Nous, les esclaves juifs, la race méprisée,
Nous, quand tu meurs, nous renaissons.
Oui, tes mains ont tenu Jérusalem captive,
Tes pieds ont souillé son saint lieu;

Ta bouche aux dents de fer a broyé sa chair vive,
Ta lèvre a blasphémé son Dieu ;
Dans tes trésors, parmi d'infâmes effigies,
Tu gardais ses vases sacrés :
Tu les as pollués jusque dans tes orgies !
Par mille outrages exécrés
Tu t'es fait un plaisir de sa douleur immense...
Mais l'Éternel comptait ses pleurs,
Mais ses pleurs rachetaient sa robe d'innocence,
Mais elle revit et tu meurs.
Nous reverrons Sion plus belle en son enceinte ;
Au chant des hymnes inspirés
Nous reverrons le Temple, et de la tribu sainte
Les divins autels entourés...

Tes autels, tes autels, mon amour et ma gloire,
Tes saints autels, Dieu des vertus !
Relève tes autels et maintiens ta victoire
Sur tes ennemis abattus !

—

Pour remplir le décret divin, un joug sans trêve
Vient après le glaive lassé ;
Le bâton du vainqueur dans les siècles achève
Ce que le glaive a commencé.

Le peuple chaldéen succombe avec sa ville,
L'Euphrate même perd son cours ;
Et tout n'est bientôt plus qu'une poussière vile,
Et Dieu la disperse toujours.
Quel fut ton lieu, Babel ? Le soleil, de ses flammes
A calciné ton sol maudit,
Et le bouc a dansé sur tes débris infâmes ;
Les voix de Dieu l'avaient prédit.
Puis tout a disparu de ce sol d'épouvante ;
L'oiseau dans l'air a dit : Fuyons !
L'Arabe vagabond n'y dresse point sa tente,
Le bouc le laisse aux scorpions.
Ainsi Dieu, de sa main, sur cette cendre jaune
Trace encor ses justes arrêts,
Et le monde a gardé cela de Babylone,
Trois mots : Mané, Thékel, Pharès.

FIN

TABLE

Avant-Propos 1
Préface 1

LIVRE PREMIER

Préliminaire 21
Cotin et Voltaire 32
Un poème épique 38
Lanterne 47
Marsyas 54
L'art poétique 59
Aux gens de littérature 74
Le journal bandit 79
D'un ecclésiastique affranchi 81
Les thuriféraires 82
Les iniquités de la polémique 83
A un démolisseur de l'Église catholique 85

LIVRE DEUXIÈME

Confession 87
De la rime riche 91
Pétrarque.
I. — La peine 97
II. — Le triomphe 99
III. — Le repentir 103

VACQUERIE..... 105
LE CHARIVARI..... 108
LE NOUVEAU MONITEUR..... 115
CONSEILS A UN POÈTE DE CHAMBRE..... 119
LA REVUE DE PARIS..... 122
MONSIEUR MOUSSELINEAU..... 123
GUSTAVE PLANCHE..... 125
LES PONSARDINS..... 130
ANACRÉON..... 133
BALLADE..... 136
UN SATIRIQUE..... 138
CONTE..... 141
SONNET CONSOLATEUR A J. J. SUR SES VERS SIFFLOTÉS..... 144
UN RÉFORMATEUR..... 146
D'UN JOURNALISTE AVOCAT..... 147
UN AUTRE SATIRIQUE..... 148
ÉPITAPHE..... 149
AU BEAU FINOCHE, SUR SA DEMANDE..... 150
A UN QUI VEUT RIRE..... 152
UNE MUSE..... 155
UN BON ENDROIT..... 156
UN CISELEUR..... 157
UN DE CEUX QU'ON LAISSE PASSER..... 159
A MADAME LA VICOMTESSE DE PITRAY, NÉE OLGA DE SÉGUR, EN LUI DONNANT LES FABLES..... 160

LIVRE TROISIÈME

VACANCES..... 163
CONTRE LA PROSE..... 165
LE CHATEAU RIDICULE..... 171

Le sonnet..... 178
Flore et Vénus..... 179
Fatigue..... 180
A une éplorée..... 182
Une diva..... 183
Misère..... 184
L'homme..... 185
Arrivée du courrier..... 186
Après la lecture du Siècle..... 188
Un fils d'Agar..... 189
Un Poète..... 190
D'un grand penseur..... 191
Le sot métier..... 193
Leçon d'histoire..... 194
Un dernier..... 201
En wagon..... 202
Retour..... 203
Lettre a un campagnard..... 204

LIVRE QUATRIÈME

A un jeune homme..... 217
Le pape..... 221
Les pensées de Pilate..... 223
Aux juges de la foi..... 230
Le travail du dimanche..... 238
Saint Louis..... 241
Types italiens..... 242
Une mort subite..... 243
Prière de David..... 244
Et videbunt..... 247

LIVRE CINQUIÈME

Le Rat (Préface)..... 251
Le Rat..... 253

LES FILLES DE BABYLONE

Vocation d'Isaïe..... 287
Jérusalem..... 293
Assur..... 317
Samarie..... 331
Damas..... 337
Moab..... 341
Tyr..... 345
Babylone.
I. — Voix d'Isaïe..... 349
II. — Voix de Jérémie..... 359
III. — Témoignage de Daniel..... 365

Paris. — Imp. P.-A. BOURDIER et Cᵉ, rue Mazarine, 30.

CE PQ 2471
.V7S38 1864
COO VEUILLOT, LO SATIRES.
ACC# 1228246